

UNIVERSITE DE PICARDIE

Publications du Centre d'Etudes Picardes

XX

Pierre IVART

Louis SEURVAT

Poète patoisant picard (1858-1932)

Illustrations de Flip-Donald TYÈTDÈGVAU



-Amiens 1983-

Pierre Ivart

LOUIS SEURVAT

poète patoisant picard

(1858-1932)

illustrations de Flip-Donald Tyètdégvau
=====

mémoire de maîtrise

écrit sous la direction de Mademoiselle Jacqueline

Picoche et de Monsieur René Debrie

Université de Picardie, Amiens

juin 1980.

AVANT-PROPOS

Curieuse destinée posthume que celle de Louis Seurvât !... Quatre ou cinq de ses textes figurent parmi les plus connus et les plus appréciés de toute la littérature picarde, Chl'ange brayeux del cathédrale d'Amiéens, par exemple, L'Cathédrale d'Amiéens, En 'rv'nant d'chez Barnum, ou L'Tripée d'ech cousan Batisse... Les trois premiers ont été repris avec un succès considérable, en 1977, par Françoise Rose et Jacques Auvet, dans le cadre de leur remarquable spectacle "Picardisailles" (dont En 'rv'nant d'chez Barnum constituait d'ailleurs le morceau de bravoure).

Il est vrai que la notoriété de ces chansons ne doit guère dépasser les limites de la Somme, mais en va-t-il différemment pour les Satires de Crinon ou les poèmes de David ? Et croit-on qu'on connaisse tellement, en Picardie du Sud, les oeuvres de Watteeuw et de Mousseron ? Seul, sans doute, Alexandre Desrousseaux échappe à la règle, mais son "P'tit Quinquin" est connu dans toute la France, et au-delà...

Dans la Somme d'aujourd'hui, à laquelle il convient d'ajouter le nord de l'Oise, il semble bien que Seurvât soit, avec Emmanuel Bourgeois et Maurice Domon, l'un des auteurs patoisants les plus appréciés du grand public.

Pourtant, les historiens de la littérature dialectale et les critiques n'ont guère accordé d'attention à son oeuvre. Aucun essai ne lui a été consacré. M. René Debrie, dans son Anthologie des Poètes et Prosateurs d'Expression Picarde des XIXème et XXème siècles (1978), ne donne qu'un texte de lui, alors qu'il écrit dans son avant-propos : "Cependant, pour bien saisir les principaux aspects d'une oeuvre, il a paru opportun de réserver deux

textes aux auteurs dont le rayonnement est plus grand". Enfin, Maurice Piron, dans la partie de L'Histoire des Littératures de l'"Encyclopédie de la Pléiade" qui est consacrée aux littératures dialectales du domaine d'oïl, cite douze auteurs picards des XIXème et XXème siècles, dont Decarrière, Lamy, G. Vasseur, Héren, Maurice Crampon... il omet le nom de Seurvat (il est vrai : également celui d'Emmanuel Bourgeois).

"Plébiscité", en quelque sorte, par le public, Louis Seurvat ne paraît donc pas avoir beaucoup intéressé les spécialistes de la littérature dialectale.

Pour une fois, croyons-nous, c'est le public qui a raison... Louis Seurvat est un écrivain patoisant de tout premier plan, peut-être le plus grand de tous.

Nous avons voulu, par cette étude, préparer sa redécouverte.-- Nous avons réuni quelques informations sur sa vie, établi la liste de ses ouvrages, dressé la carte de "sa" Picardie; nous l'avons montré aux prises avec l'Histoire (la grande guerre, les mutations de la société rurale...); nous avons étudié trois de ses thèmes favoris ; et, surtout, tâché de mettre en évidence son indéniable talent d'écrivain... Mais, ce travail achevé, nous avons senti que le sujet était loin d'être épuisé !

Un choix de vingt-quatre textes, représentant 1550 vers et deux pages de prose, permettra au lecteur de compléter (et, le cas échéant, de corriger) l'image que nous donnons de cet auteur et de son oeuvre. L'orthographe de ces textes a été unifiée et améliorée, sans que les choix de Seurvat en matière d'orthographe aient été remis en cause.

Une autre partie de notre étude concerne la langue de Seurvat (le ou les patois d'Ailly-sur-Noye et des villages voisins); cette partie pourra éventuellement contribuer à une meilleure connaissance des parlers sud-amiénois.

On y trouvera un examen assez détaillé du problème posé par la concurrence, en picard, de deux articles définis (el, article défini proprement dit, et ech, "démonstratif-article"),

problème très important, et qui n'avait pas fait jusqu'à présent l'objet de recherches systématiques, du moins à notre connaissance.

Nous aimerions conclure cette courte présentation en affirmant qu'il est grand temps de donner à Seurvat la place qu'il mérite dans le "panthéon" des lettres picardes... Une reconnaissance un peu -- solennelle, de son talent, pourrait avoir lieu en 1982, à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa mort. Puisse notre modeste travail avoir quelque influence en ce sens !⁽⁺⁾

(+)- Hélas ! nous avons dû attendre 1983 pour pouvoir publier ce mémoire.



Portrait imaginaire de Louis Seurvât

première partie

biographie / bibliographie / jugements

LA VIE DE LOUIS SEURVAT

(1858 - 1932)

Louis VASSEUR --qui prendra plus tard le "pseudonyme transparent"⁽¹⁾ de Louis SEURVAT -- naît à Noyon, la ville de Calvin, en 1858. Noyon est située sur les franges de la Picardie linguistique, et il ne paraît pas évident que ses habitants, à la fin du XIX^{ème} siècle, se soient considérés comme Picards... Seurvât écrira en 1906, dans l'avant-propos (inédit) de son Vocabulaire picard de la région d'Amiens (devenu au moment de sa parution, en 1968, le Lexique picard du Sud-Amiénois): "Enfin, si mes idées offusquent quelques-uns, je leur en demande pardon et les prie de ne voir en moi qu'un PICARD NATURALISÉ⁽²⁾, très fier de sa petite patrie et très amoureux de son vieux patois, qu'il voudrait voir reflourir comme au bon vieux temps...". La phrase n'est pas claire : il semble que Seurvât se dise picard, et picard très enraciné ("sa petite patrie", "son vieux patois"), mais il demande qu'on le regarde comme un "picard naturalisé". Il serait pour le moins curieux que la "naturalisation" dont il est question ici ait quelque chose à voir avec la taxidermie ! Il faut donc comprendre que Seurvât était un picard d'adoption ? Dans ce cas, il n'aurait pas considéré sa ville natale comme une ville pi -

(1)-Robert Lorient, préface au Lexique picard du Sud-Amiénois (1968). Préface dont nous extrayons bon nombre d'éléments de cette biographie.

(2)-Souligné par nous.

carde ? (ce qu'elle est, pourtant)...

Dans le même ordre d'idées, une autre question se pose : Seurvat était-il ou non picardophone depuis toujours ? Certes, il parle de "son vieux patois", mais il n'a jamais écrit que la langue du Sud-Amiénois. Or, il ne s'est installé à Ailly qu'à l'âge de vingt-sept ans... M. Lorient prétend avoir identifié dans le Lexique de Seurvat des mots particuliers au patois noyonnais, mais il ne semble pas qu'ils aient été bien nombreux, parmi les 4.685 entrées de l'ouvrage ! En conséquence, on peut penser que ce patois n'avait guère marqué notre auteur.

Mais un autre passage du texte inédit cité ci-dessus répond à ces interrogations : "Séduit par l'originalité et le pittoresque des expressions, la variété des cadences, l'harmonie imitative, la bonhomie railleuse et l'énergie du dialecte picard, que j'entends parler autour de moi surtout depuis que les circonstances m'ont conduit en pleine Picardie ; j'ai appris presque inconsciemment d'abord, subissant l'influence d'un milieu qui me plut (Ailly-sur-Noye étant devenu mon pays d'adoption), et volontairement ensuite, le jour où m'apercevant de ses charmes, j'en devins amoureux, j'ai appris dis-je à parler "le Picard"..."

Vers 1885, donc, Seurvat vient s'établir comme notaire à Ailly-sur-Noye, "où il fit carrière et passa le restant de sa vie. Ses fonctions exercées pendant près d'un demi-siècle, le mirent en étroit contact avec le monde rural. D'emblée son attention fut attirée par la saveur du parler picard régional auquel, jusqu'à la fin de ses jours, il ne cessa de porter un intérêt si passionné qu'il s'en servit comme véhicule exclusif de sa production littéraire"⁽¹⁾.

Cette production ne commencera que tardivement, puisque les premiers textes connus de Louis Seurvat sont de 1902, et qu'il a alors quarante quatre ans ...

Les années 1902-1906 paraissent avoir été les plus actives⁽³⁾. La maison d'édition amiénoise Yvert et Teller publie successivement Ches pissons d'avril ed Tuttur (saynète écrite en collaboration avec Ch.A.Carpentier, auteur du Doullennais dont nous ne savons presque rien) et Chl'Ange brayeux de l'cathédrale d'Amiens en 1902; en 1903, cinq autres chansons : L'Cathédrale d'Amiens, En r'v'nant d'chez Barnum, L'Tripée de ch'cousan Batisse, Ches z'haricouts, Sur ches mouais de ch'mois d'mai et L'Terre. Ces chansons assurent à Seurvat une célébrité immédiate... En 1905 et 1906 paraissent deux nouvelles saynètes, L'Moie à mariage (en collaboration avec Ch.A.Carpentier) et Pus ed bruit que d'mau.

Seurvat est membre des Rosati picards et membre correspondant de l'Académie d'Amiens. Il commence son Vocabulaire picard de la région d'Amiens (qui ne sera publié qu'en 1968, bien après sa mort), et s'inspire des travaux de l'Abbé Corblet, de Jouancoux et d'Alcius Ledieu.

En 1908, Seurvat écrit une chanson qu'on pourrait dire "engagée", --mais à droite ! Cette chanson, Quand ches glaines aïront des dents, s'en prend en effet, de façon détournée, à ceux qui, en ces années-là, suscitent en France une violente agitation sociale (congrès d'Amiens en 1906, troubles de 1907 dans le Midi viticole...).

En 1910 et 1911, il lit aux Rosati picards ses Vingt-cinq diries pour rire, aussitôt réunies en plaquette. C'est le premier "livre" de Seurvat, mais, avec 59 pages, il reste de dimensions modestes. Il contient pourtant quelques pièces importantes, comme Ch'Boin Diu désar -

(3)-Le deuxième semestre de 1902 a été particulièrement fécond, puisque Seurvat a écrit en juillet Chl'Ange brayeux, en août L'Cathédrale, en septembre Barnum, puis L'Tripée de ch'cousan Batisse, Ches z'haricouts, c'est-à-dire ses chansons les plus fameuses.

géné d'Talmars, véritable morceau de bravoure de 132 alexandrins, Consulte qui n'coûte point cher, où se fait jour la veine scatologique, Conte del veillée (une très jolie réussite), et des pastiches de La Fontaine, entre autres l'admirable Ch'Mounié pis l'vaque.

En 1912, il lit (ou fait lire) aux Rosati picards Pour un tiot nom et Ch'que femme vut..., qui sont peut-être ses meilleures pièces, et qui paraissent ensemble sous le titre de Deux Saynètes en patois picard.

Pendant la grande guerre, il voit la Picardie dévastée sous ses yeux et publie "avec l'autorisation du Quartier général de la II^{ème} armée" les couplets vengeurs de sa Canchon d'guerre, vendue "exclusivement au profit de la Croix-Rouge". L'année suivante, une nouvelle saynète, L'Muche, se termine par un appel à souscrire à l'emprunt de guerre.

Seurvât a soixante ans quand arrive l'armistice.

En 1919, il publie un recueil de Quatre-cents proverbes et dictons picards.

Quatre ans plus tard, en 1923, paraissent Eune douzangne ed canchons pis un quarteron d'contes. Ce recueil, magistralement illustré par Jean de Francqueville, préfacé par Pierre Dubois (alors secrétaire des Rosati picards), reprend toutes les chansons écrites par Seurvât (à l'exception de celles qui émaillent les premières pièces de théâtre) et vingt-six contes en vers qui ne sont pas datés, mais ne doivent pas être antérieurs à 1911 (sinon, l'auteur les eût probablement regroupés avec les Vingt-cinq diries pour rire, parues cette année-là) pour les plus anciens, ni, pour les plus récents, postérieurs de beaucoup à la fin de la guerre... En effet, Têtuse jusqu'à l'mort, une des dernières pièces du recueil, a forcément été écrite pendant la guerre, puisqu'on peut y lire :

Enhui, ch'est quasimént glorieux,
Dpuis qu'nos braves poïus qui font l'guerre

Sont maqués d'poux, muchés das l'terre,
Avuc eux d'ête traité d'pouilleux !

Et une autre pièce, Un éduqué, l'avant-dernière, a pour arrière-plan historique la démobilisation.

Le meilleur de ces "contes", le plus connu, le plus long, aussi, est L'Soupe à cailleux.

Un peu avant sa mort, Seurvat donne encore les deux tomes de ses Contes et Diries (1930 et 1931). La plupart des soixante-huit pièces, souvent très courtes, qui composent ce dernier ouvrage, paraissent bien médiocres, comparées aux grandes chansons écrites au début du siècle. Quelques poèmes, pourtant, peuvent encore être lus avec beaucoup de plaisir, -- ainsi Ch'cul galeux, Ch'clousse, l'caplute et pis ch'baguet et surtout Cha n'n'est!

Louis Seurvat meurt en 1932, à l'âge de 74 ans.

BIBLIOGRAPHIE

LES OEUVRES DE LOUIS SEURVAT

- 1- Chés pissons d'avril ed Tuttur
comédie en un acte (en collaboration avec Ch.A.
Carpentier).
42 pages.
Yvert et Tellier, Amiens, 1902.
- 2- Ch'l'ange brayeux de l'cathédrale d'Amiens
chanson.
Yvert et Tellier, 1902. Réédition en 1903.
- 3- L'Cathédrale d'Amiens
chanson.
Yvert et Tellier, 1903. Plusieurs éditions.
- 4- En r'v'nant d'chez Barnum
chanson.
Yvert et Tellier, 1903. Cinq éditions.
- 5- L'Tripée de ch'cousan Batisse
chanson.
Yvert et Tellier, 1903.
- 6- Ches z'haricouts
chanson.
Yvert et Tellier, 1903.
- 7- Sur ches mouais de ch'mois d'mai
chanson.
Yvert et Tellier, 1903.

8- L'Terre

chanson.

Yvert et Tellier, 1903.

N.B.- Ces sept chansons (n°2 à 8) seront reprises dans Eune douzangne d'canchons...(1923).

9- L'Moie à mariage

"bouffonderie"(en collaboration avec Carpentier).

44 pages.

Yvert et Tellier, 1905.

"bouffonderie / avuc grandmènt d'canchons en musi -
que / donnée pour la première fois à la soirée La -
fleur des Rosati Picards du 1er Mars 1905."

10- Pus ed bruit que d'mau

saynète-opérette.

Yvert et Tellier, 1906.

Cette pièce sera rééditée en 1949 dans le recueil
collectif Le Théâtre Picard, Abbeville, Imprimerie F.
Paillart.

11- Quand ches glaines airont des dents

chanson.

Yvert et Tellier, 1908.

Cette chanson sera reprise dans Eune douzangne
d'canchons...

12- Vingt-cinq diries pour rire

en picard pis en vers.

59 pages.

Collection "Conférences des Rosati Picards", Amiens,
1911.

Deux dessins ex-libris, dont un de Jean de Francque-
ville.

L'ouvrage a été tiré à 370 exemplaires.

Ces diries avaient été lues aux séances de
I9I0-I9II des Rosati Picards.

I3-Deux saynètes en patois picard

Collection "Conférences des Rosati Picards" ,
Amiens, I9I2.

39 pages.

Ouvrage tiré à 290 exemplaires.

Ces deux saynètes, Pour un tiot nom et Ch'que
femme vut..., avaient été lues aux séances de
I9I2 des Rosati Picards.

I4-Canchon d'guerre

chanson éditée "avec l'autorisation du Quartier
général de la IIeme armée" et vendue "exclusi-
vement au profit de la Croix-Rouge".

Yvert et Tellier, I9I5.

Cette oeuvre sera reprise dans Eune douzangne
d'canchons...

I5-L'Muche

saynète.

Yvert et Tellier, I9I6.

"Première édition au profit des oeuvres de guerre".

I6 pages.

I6-Quatre cents proverbes et dictons picards

42 pages.

Collection "Conférences des Rosati Picards", I9I9.

Préface de l'auteur.

N.B.- R.Loriot donne comme date I9I4 (préface du
Lexique picard du Sud-Amiénois). La parution du livre
a peut-être été retardée par la guerre ?

I7-Eune douzangne d'canchons pis un quarteron d'contes
én patois picard.

98 pages, plus 8 pages de titre et de préface (préface de Pierre Dubois, secrétaire des Rosati picards).
Collection Bibliothèque Picarde, Roger Léveillard ,
Amiens, 1923.

Onze illustrations de Jean de Francqueville, dont
une en couverture.

L'ouvrage comprend deux parties :

Dans la première, Eune douzangne d'canchons, on retrouve les chansons déjà publiées par Yvert et Teller, avec trois chansons inédites : V'lo l'hiver ,
L'Ieu (1903) et Il est d'trop tard ch'cot est à ch'lard.

La seconde partie réunit vingt-six contes en vers.

18-Contes et Diries .Tome I: Veut miux rire que d'braire.
62 pages.

Bibliothèque Picarde, Roger Léveillard, Amiens, 1930.
Les pages 1 et 4 de la couverture sont illustrées
chacune d'une vignette signée GL ou GV.

Ce tome contient vingt-neuf contes en vers, précédés d'un petit avertissement "Au lecteur" également en vers.

19-Contes et Diries .Tome II: L'gaieté ch'est l'sainté.
70 pages.

Bibliothèque picarde, Roger Léveillard, Amiens, 1931.

Ce tome contient trente-neuf contes en vers, précédés d'un quatrain "Au lecteur".

20-Pus ed bruit qu'ed mau (cf.n°10)

in Le Théâtre picard, recueil collectif publié à Abbeville (imprimerie F.Paillart) en 1949, avec une préface de Charles de Favernay, secrétaire perpétuel de l'Académie d'Amiens.

21-Lexique picard du Sud-Amiénois (région d'Ailly-sur-Noye)

55 pages.

Musée de Picardie, Amiens, 1968.

Préface de Robert Lorient.

Cet ouvrage était paru auparavant, en feuilleton, dans le "Bonhomme Picard", hebdomadaire de M. Jacques Sinet.

22-Tu coisiros

petit conte ou "dirie" publiée par "Le Petit Doulennais" du 5 février 1938 et repris en 1978 par M. René Debrie dans son Anthologie des Poètes et Prosateurs d'Expression Picarde des XIXème et XXème siècles (Centre d'Etudes Picardes, Université de Picardie, Amiens).

Ce poème ne figure dans aucun des recueils publiés par Seurvat.

P.S.- M. Debrie nous signale que le "Bonhomme Picard" réédite depuis quelques années des poèmes de Seurvat. Tous ceux que nous avons pu voir sont extraits des Contes et Diries.

JUGEMENTS SUR LOUIS SEURVAT

Au théâtre, il suffit à Seurvât de deux répliques, dans un conte de deux de ces vers de huit pieds qu'il affectionne, pour faire vivre un type, pour évoquer un caractère. C'est parce que Mimir ou Philogome, Lalie ou Cadie, Tanase ou ch'cousan Batisse sont vrais qu'ils deviennent si vite familiers, intéressants, qu'ils sont si aisément "reconnus". Aussi bien que les mots dont ils usent, celui qui les anime sait leurs qualités et leurs défauts, leurs menues passions et leurs craintes, leurs amitiés et leurs petites haines; il les a vu se confronter, se heurter dans les occasions où ces hommes des champs, si souvent, si longuement isolés et muets, s'échauffent et se révèlent à la ville, à l'office, au cabaret, à l'audience du juge de paix, à l'étude du notaire. J'ajouterais même que l'on est bien placé, semble-t-il, dans un cabinet de notaire pour étudier la psychologie villageoise, s'il n'était indiscret de dénoncer une très intime parenté entre Louis Seurvât et Maître Louis Vasseur.

Vivre parmi ses héros, s'associer à leur vie, les aimer, sans se tenir pour obligé de ne pas tirer parti de leurs ridicules, c'est la condition que doit remplir l'auteur s'il tient à leur prêter, dans un conte, dans une saynète, des propos vrais et plaisants. Remplacez "héros" par "modèles": la même enquête prolongée et la même sympathie s'imposent à l'artiste qui -- sans renoncer à l'humour -- veut apporter de la sincérité, de l'émotion dans des tableautins qui sont ses fabliaux. Dans les compositions de M. Jean de Francqueville, la même vérité, la même finesse d'observation, apparaissent

que dans les textes qu'ils illustrent. Ce sont bien les "portraits" des types de Seurvat, les caractéristiques étant soulignées comme dans les textes les ridicules . Mais pas plus que Seurvat n'a écrit de satires, M. Jean de Francqueville n'a fait de caricatures: chez tous deux, ni sécheresse de coeur, ni ironie attristée (...)

Pierre Dubois, préface à Eune douzangne d' chansons pis un quarteron d'contes (1923).

Mais surtout, L. Seurvat excellait dans l'art de conter en vers de savoureuses anecdotes paysannes, toutes marquées au coin de l'esprit picard traditionnel. L'inspiration saurait-elle manquer dans une étude notariale où défilent tour à tour tant de villageois à l'esprit madré et caustique, où la sève terrienne s'affirme pleine de verdure et de ressources ?

Robert Lorient, préface du Lexique picard du Sud-Amiénois (1968).

(...) ces chansons inoubliables d'entrain et de verve (...). C'est surtout par la chanson que l'auteur sut communier le plus intimement avec l'âme du terroir et satisfaire son goût inné de la satire qui n'a pas désarmé depuis les fabliaux.

Robert Lorient, op.cit.

La poésie de Louis Seurvat (...) repose essentiellement sur le plaisir de distraire. Les "Contes et Dîries", parus en 1930 et 1931 à Amiens, apportent de bons moments à ceux qui raffolent de bonnes histoires. L'oeuvre n'est cependant pas exempte d'une certaine réalité campagnarde qui a toujours séduit l'auteur en apportant aux personnages qu'il campe le cadre idéal de leurs actions.

René Debrie, Panorama des Lettres Picardes,
Université de Picardie, 1977.

Louis Seurvat (...) est avant tout un observateur attentif du comportement des paysans et un esprit porté à la malice. Avec lui, le mot de la fin, caractéristique du conte picard, prend tout son sens.

René Debrie, Anthologie des Poètes et Prosateurs d'Expression Picarde des XIXème et XXème siècles, Université de Picardie, 1979.

DEUXIEME PARTIE

ETUDE LITTERAIRE

Abréviations

25D. : Vingt-cinq diries pour rire

C/C : Ene douzangne ed canchons pis un quarteron d'contes

C et D,I : Contes et diries,tome I

C et D,II : Contes et diries,tome II

Les autres titres sont donnés entièrement.

Note

Nous avons fait subir aux extraits d'oeuvres de Seur-
vat utilisés dans notre étude les mêmes modifications or-
thographiques qu'aux "Textes choisis" (cf Un texte révisé).

On a peu écrit sur Louis Seurvat, mais quand on l'a fait, on l'a bien fait (cf. ci-dessus, "Jugements"). Après Pierre Dubois (en 1923), Robert Lorient (1968) et René Debrie (1977 et 1979) ont su définir parfaitement, en quelques lignes, les grands traits de sa personnalité d'écrivain.

Pierre Dubois a souligné la finesse d'observation de Seurvat peintre des paysans, la profonde vérité des personnages que quelques mots suffisent à camper, et à animer sous nos yeux. Il a insisté sur la qualité de son enracinement dans le petit univers rural qui fait l'arrière-plan, le décor de toute son oeuvre. Surtout, il a attiré notre attention sur l'émotion et la tendresse qui transparaissent dans ses textes⁽⁺⁾.

--C'est vrai que Seurvat ne peut être accusé de "sécheresse de coeur"; toutefois, Pierre Dubois en a conclu un peu vite que ses poèmes n'étaient pas des satires.

Sur le fond, il n'a pas tort; mais les raisons qu'il donne à l'appui de son opinion ne nous semblent pas être les bonnes.--On peut très bien concevoir un poète satirique fin psychologue et homme de coeur !

Ce qui caractérise le poète satirique, n'est-ce pas sa volonté d'instruire d'abord ? La fable n'est que le moyen qu'il se donne pour faire passer dans le public une certaine image de l'homme et de ses défauts.

Au contraire, Seurvat se montre avant tout conteur. Comme le souligne M. René Debrie, sa poésie "repose essentiellement sur le plaisir de distraire", cherche à apporter "de bons moments à ceux qui raffolent de bonnes histoires". --La satire entre comme ingrédient dans la composition du conte, mais reste toujours seconde par rapport à lui.

Robert Lorient, lui, reconnaît à Seurvat ce "goût inné de la satire" qui paraît en effet évident, et rattache son inspiration à celle des fabliaux (on sait que le genre a été particulièrement illustré en Picardie). Il met à juste titre l'accent sur sa fidélité à "l'esprit picard traditionnel". Enfin, il souligne les qualités "d'entrain et de verve" de ses chansons.

La qualité du "mot de la fin" dans l'oeuvre de Seurvat a été remarquée par M. Debric: "Avec lui, le mot de la fin, caractéristique du conte picard, prend tout son sens".

Ce jugement nous paraît très intéressant, car il laisse entendre que, dans le genre du conte populaire, Seurvat a atteint une sorte de perfection, et c'est une chose qu'il faut dire... Les qualités proprement littéraires de Seurvat (sa maîtrise d'écrivain) n'ont pas été suffisamment soulignées. On n'a pas assez vu que, s'il s'est cantonné dans le domaine assez étroit de la littérature patoisante, il a mis au service de celle-ci une remarquable technique de poète. Il a joué le jeu avec un talent si grand, une telle aisance, qu'il surclasse nettement, à notre avis, les meilleurs des auteurs d'expression picarde, ses collègues.

Nous ne reviendrons pas au cours de ce chapitre sur les dons d'observateur de Seurvat, sur ses qualités de psychologue, sur son goût de la satire (si ce n'est incidemment)... Nous avons pensé faire oeuvre plus utile en essayant de montrer la réalité de ses compétences en matière de technique littéraire.

Mais avant d'aborder cette étude, nous avons voulu examiner la question de l'enracinement picard de Seurvat, ainsi que la façon dont il a rendu compte dans son oeuvre des grands événements de son temps. Nous avons voulu examiner aussi les récurrences dans cette oeuvre des trois "thèmes" qui, à tort ou à raison, nous ont paru les

plus importants: la misogynie, la maladie et la mort, la scatologie.

(+)- La tendresse de Seurvât ne se laisse lire qu'entre les lignes...C'est là un trait spécifiquement picard.--Le Picard se sent généralement incapable d'exprimer la tendresse ou l'amitié qu'il peut ressentir. Il y a là comme la manifestation d'une étrange pudeur.--D'où la pauvreté du vocabulaire affectif de notre langue !

Mais, chose remarquable, cette pudeur ne joue ni devant les petits enfants, ni devant les animaux; et l'on peut non seulement leur parler tendrement, mais encore parler d'eux avec émotion devant d'autres personnes.

Il est amusant de voir ces paysans, qui se comportent le plus souvent en parfaits mufles, s'extasier tout haut, par exemple, devant le cochon de lait qu'ils viennent d'acquérir (et qui est destiné à terminer sa carrière dans le fond de leur estomac!). Ainsi, Victoire, dans Ch'cochon d'Victoire (25D) appelle cet animal "sén chéri, es' tiote crotte". Il disparaît. Elle court à l'église supplier saint Antoine de lui rendre son cochon ! Revenant chez elle, elle croit entendre, dans l'étable, son grognement :

Rouin...Rouin...ch'est li : j'erconnois s'voix !
Ah! qué bonheur!...mén coeur i buque !
Beyez ch'qué ch'est qu'avoir el Foi !
Vite, ouvrons l'porte, eque jë l-l'erluque !

De même, dans Chacun sén goût (25D), quand Philogome revient de la foire avec le cochon qu'il a acheté :

"Vite, el dame!" qu'i dit én réntrant,
"Pisqu'os n'avons pos coire d'énfant"
"A norrir, vlo pour nous distraire"
"Un tiot norrichon pensionnaire!"(...)

"Bey,m'tiote crotte! vlo du boin nanan !
"Viéns! tu vos t'én rémplir et' panche.
"T'os l'air d'ernacler dsus l'pitanche ?
"Ch'est fin boin,pis qu'j'én maque auchi,
"Fois comme mi,cochon,viéns ichi!"
En disant cho,vlo Philogonme
Qui mord à pleine bouque das ène pomme,
D'peur qu'ech cochon fuche dégoûté
(Falloit qu'i n-n'euhe ène ed santé!),
Pour foire evnir el-l'ieu à l'bouque
D'sén cochon (...)

LA PICARDIE DE LOUIS SEURVAT

Si l'on pointe sur la carte les localités que Seurvat a nommées dans son oeuvre, on se rend tout de suite compte que la Picardie, pour lui, ne dépasse guère les limites de la Somme... Il cite "Boulongne" (Boulogne-sur-mer) et Cambrai, villes situées respectivement dans le Pas-de-Calais et dans le Nord, mais ce ne sont pas là pour lui des villes picardes.

L'ouest de la Somme, même, est complètement ignoré. Les villages d'"Epeumesnil" (Epaumesnil) et de Courcelles (probablement Courcelles-sous-Moyencourt) ne sont mentionnés que parce que leur nom apparaît sur la plaque tombale du chanoine Lucas (Chl'ange brayeux del cathédrale d'Amiéns).

Par contre, "Berteul" (Breteuil) et Saint-Just (en Chaussée), gros bourgs du nord de l'Oise, semblent bien appartenir au domaine d'élection de Seurvat.

Ce domaine comprend encore la région de "Montdidii" (Montdidier) et le Santerre, le Nord-Amiénois, avec "Alberte" (Albert), "Bieuquesne" (Beauquesne), "Pierr'gout" (Pierregot) et "Talmars-én-Ponthieu" (Talmas); enfin et surtout Amiens et le Sud-Amiénois: Canon, Boves, Ailly-sur-Noye, "Cheuchoy" (Chaussoy-Epagny), "Oresmieux" (Oresmaux), Grattepanche et "St. Saulieu" (Saint Sauflieu).

Notons qu'il n'est jamais question (dans l'oeuvre littéraire proprement dite) de Noyon, ville natale de notre auteur, située dans le nord-est de l'Oise.

Il s'agit donc d'un espace géographique relativement limité. Toutefois, Seurvat n'est pas le chantre d'un "terroir", d'un canton paysan vivant replié sur lui-même, --puisque le toponyme qui apparaît le plus fréquemment dans son oeuvre, et de loin, est Amiens (il est même ques-

tion de la rue des Trois-Cailloux , de la Hauteie , de Henriville); et puisque la commune d'Ailly-sur-Noye, où il résidait, n'est citée qu'une fois...

En fait, Seurvat ne décrit jamais un village, ni un paysage (comme le fit par exemple Beaucourt): il raconte une histoire, et la situe dans un village dont il nous indique ou ne nous indique pas le nom, selon sa fantaisie ou éventuellement les besoins de la rime... Il lui est même arrivé une fois de donner à ce village un nom fictif ("Veucourt", dans Tu coisiros).

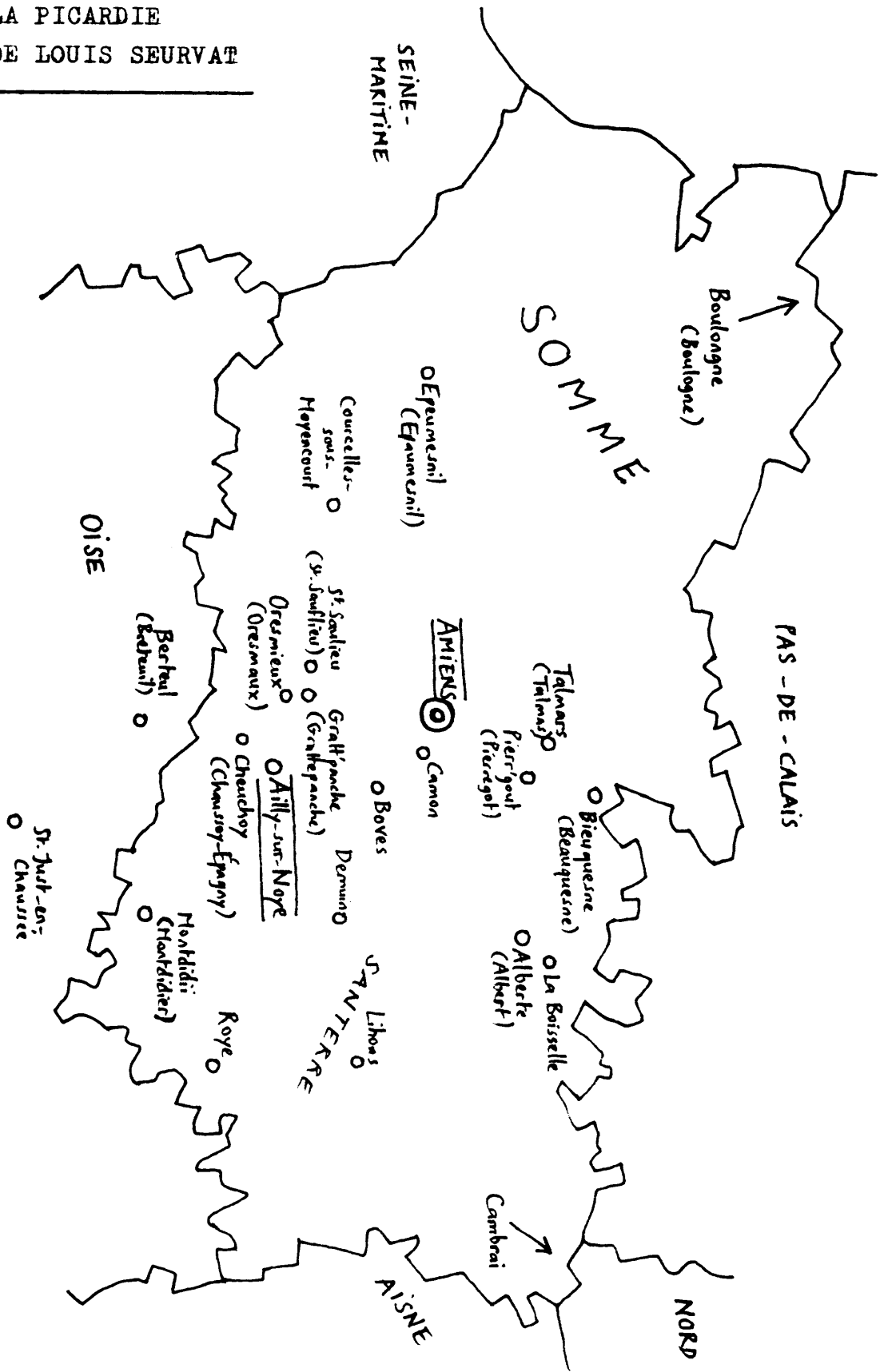
Il n'y a pas "enracinement" dans un lieu bien précis. Ainsi, nous ne savons rien de l'aspect du village, de ses caractéristiques géographiques ou architecturales. Dans Ch'Boin Diu désargénté d'Talmars, nous apprenons que Talmars possède une mare (nous nous en serions d'ailleurs douté!), mais c'est à peu près la seule indication de ce type que nous trouvons. Par contre, quand il est question d'un bourg ou d'une petite ville, quelques précisions peuvent être données: à Albert, une statue de la Vierge dominait le clocher de l'église; Camon possède un pont et un marais; Saint-Just une gare; Montdidier une prison !... Ces indications se multiplient quand Seurvat parle d'A - miens.

Seurvat est sans nul doute le poète des ruraux, mais en aucun cas celui de la campagne comme paysage.

L'attachement de Seurvat à la Picardie se manifeste surtout par le plaisir qu'il prend à recueillir son vocabulaire, ses dictons⁽⁺⁾, à évoquer ses traditions, et, bien sûr, à écrire sa langue... Mais il lui arrive de célébrer son histoire (ou ses légendes), comme dans ce passage de L'Estatue

(+)-Quelques locutions populaires reprises dans les Quatre cents proverbes et dictons picards contiennent justement un toponyme picard: "Prophète d'Oresmieux,/Quand i plut, tu dis qu'os airons dl'ieu" et "I 'rsanne à ch'curé d'Camon,/I can-te et pis i répond".

LA PICARDIE
DE LOUIS SEURVAT



d'Saint Martin :

Os savez comme mi qu'Saint Martin,
Dvant qu'i fuche Evêque et pis Saint,
Etoit un païén del première,
Qu'o parcouru l'Somme toute entière ;
Qu'ch'est à Amiéns qu'ed sén coutieu,
Martin,én chrétién charitabe,
Fit cheuchon avu ch'peuve minabe.
Ch'est d'ech coeup-lo qu'ches environs
L-l'ont décoisi pour leu patron.

(Notons l'amusant anachronisme qui consiste à faire parcourir à un saint du IVe siècle un département créé à la fin du XVIIIe !)

Ou bien Seurvat chante les monuments de sa province ,
comme dans Chl'Ange brayeux del cathédrale d'Amiéns,pièce célèbre à la gloire du sculpteur Blasset et de son "ange pleureur"(même si le ton est un peu ironique) .
"L'ange pleureur" était pour les petites gens d'Amiens et des campagnes environnantes la principale curiosité de la cathédrale,--une sorte de "Mannekenpis" picard !

La cathédrale elle-même a inspiré à Seurvat une longue chanson qui passe à juste titre pour une de ses meilleures réussites,L'Cathédrale d'Amiéns.La dernière strophe de cette chanson doit être citée ici.Elle se passe de commentaire :

Quand os airez tout d'miténbout
Erluqué,béyé,cho sro tout,
Os n'voirez pus nène-part d'mervelle
Qu'o fuche pus belle.
Os pourrez t-ête fier d'ête picard
Et n-én rougirez jamois,car
Das ch'monne tout entier on én pale,
D'nou Cathédrale.

L'attachement du poète à sa province trouve encore à s'exprimer,en 1915,dans la Canchon d'guerre,qui dit les malheurs de la Somme écrasée sous les obus allemands :

Is ont bersillé tout ch'Santerre (...)
Del ville ed Roye,quoi qu'i n-én reste ? (...)
L'boinne Sainte Vierge d'Albert,d'es' jouquoire,
Leu foisoit peur assurément,

Ou leu sannoit canter victoire,
Pour qu'is l'bombard'tent parell'mént (...)
Brayez ches mères, brayez ches pères,
Brayez tayons pis ratayons !
Tant qu'os airez deux yeux pour braire,
Dpuis la Boisselle jusqu'à Lihons !

S'il est certainement légitime de ranger Seurvat parmi les écrivains régionalistes (le seul fait que nous ayons pu consacrer plusieurs pages à "La Picardie de Louis Seurvat" le montre suffisamment), on ne saurait pour autant affirmer que son oeuvre n'existe que par et pour la province picarde. Celle-ci, comme le dit excellemment M. Debrie, apporte une sorte de "cadre idéal" aux histoires qui nous sont narrées, -- mais ce qui compte d'abord pour Seurvat, c'est de raconter des histoires. La Picardie est présente, mais elle constitue, si l'on veut, plutôt l'arrière-plan, le fond du tableau, que son sujet... Toutefois, il s'agit d'un arrière-plan bien particularisé, bourré de repères, codé, comme la cathédrale d'Amiens dans la chanson du même nom. Certes le monument nous est "décrit", -- mais bien davantage encore il nous est raconté. Nous voulons dire qu'il ne s'agit pas d'une description immédiate, mais d'une description qui est produite par un récit (lui-même, il est vrai, déterminé au départ, dans ses grandes lignes, par la description à faire). La cathédrale est un parcours que l'on est invité à suivre, c'est-à-dire que Seurvat nous décrit moins la cathédrale qu'il ne nous raconte une visite de la cathédrale. Les deux démarches coïncident et s'appuient l'une sur l'autre, mais on sent bien que pour Seurvat, c'est raconter qui l'intéresse le plus.

SEURVAT ET SON TEMPS

Homme de tradition et d'ordre, Louis Seurvat ne se laisse pourtant pas obnubiler par le passé. On ne peut assurément pas dire qu'il soit le chantre d'une sorte d'"âge d'or" paysan, même si, quels que puissent être les vices et les défauts des personnes, la société paysanne semble bien représenter pour lui la société la meilleure. Il ne refuse pas de regarder en face les réalités du présent, ni de rendre compte dans ses écrits du choc des événements contemporains et des idées nouvelles.

Les allusions à l'histoire récente sont fréquentes dans ses poèmes et dans son théâtre.

Il fait suivre par exemple Ch'tirage à l'milice (25D) de cette "note de l'auteur" où l'on reconnaît l'homme de loi:

"La loi de deux ans ayant supprimé non seulement les dispenses, mais encore et définitivement la deuxième portion du contingent qui n'existait plus en fait; d'autre part, la loi d'organisation de l'armée coloniale ayant abrogé la disposition en vertu de laquelle on affectait à l'armée de mer les premiers numéros du tirage, celui-ci est devenu tout-à-fait superflu.

Le dernier tirage au sort a eu lieu en 1905, et à cette époque j'ai composé cette chanson."

En 1908, il écrit et publie Quand ches glaines airont des dents (C/C). Cette chanson exprime la "philosophie" la plus banale qui soit: le monde n'est pas parfait, mais nous n'y pouvons rien; ceux qui conseillent de changer la société ne sont que des bonimenteurs...

Quand ches glaines is airont des dents,
--Os n'sonmes mie près d'ène cose parelle,
Et pour cho feudro coire du témps --,
Das ch'monne tout iro à merveille ! (...)
Tout chacun pourro sains travail
Vive én réntier pis foire fricasse.
Pus d'patron, pis pus d'ouvrier ! (...)
Tous ches géns airont des palais
Pis tout plein d'argént das leus poches (...)
Quand ches glaines is airont des dents,
I n-y'airo pus ni Diu ni Moïte,

Pus d'vices au monne, pus d'accidénets,
Os n'mourrons pus, pis qu'i n'est qu'd'ête.
Paroît qu'cho sro l'Egalité,
Qui n'est à cht'heure eque dains l'chim'tière,
Pis au nom del Fraternité,
N-y'airo pus qu'des frères edsus l'terre ! (...)
D'abord, i n'feudro pus d'soldats,
Pus d'géndarmes pis pus d'gardes champêtes,
Pus d'pays, d'Patrie ni d'Etat,
--Qu'ène grainde famille ed géns pis d'bêtes (...)

D'évidence, il s'agit là d'une chanson politique. Or, que se passe-t-il en 1908? Ceci: la France est en crise, les problèmes sociaux provoquent une violente agitation dans le pays, dont le Parlement se fait l'écho. En 1906 s'est tenu à AMIENS (Seurvât ne pouvait donc ignorer l'évènement) un congrès syndical de grande importance. Il a appelé les travailleurs à lutter "pour la disparition du salariat et du patronat" ("Pus d'patron, pis pus d'ouvrier!", écrit Seurvât), ce qui s'est traduit dans les faits par une série de grèves retentissantes. L'année suivante, l'agitation gagne les départements viticoles du Languedoc... Ces troubles vont durer jusqu'en 1911.

Tout porte à croire que Seurvât avait ces évènements présents à l'esprit quand il a écrit Quand ches glaines aïront des dents. Il s'agit donc d'un texte "engagé", --engagé à droite.

Seurvât n'hésite pas à s'engager une nouvelle fois en 1915, quand il compose sa Canchon d'guerre (C/C) dédiée "A ches Poilus d'ech Front d'Picardie", éditée "avec l'autorisation du Quartier général de la II^{me} armée" et vendue "exclusivement au profit de la Croix-Rouge". C'est une chanson patriotique, destinée à vilipender la "barbarie" allemande et à contribuer au maintien du moral de la troupe (et de l'Arrière):

Is ont bersillé tout ch'Santerre,
Prénd nous qu'vaux, nous vaques, nous moissons,
Nous bêt'raves pis nous pommes ed terre,
Brûlé nous granges pis nous moissons (...)

I s'est foit si cruel carnage
Das tous ches poys d'aléntour,
Qu'o n'ertrouvroit mie sén village,
Ses camps ni s'moison én plein jour (...)

Dans un texte de ce type, il n'est pas étonnant que l'anti-germanisme aille bon train. Seurvât s'en prend surtout au Kaiser, qui devient sous sa plume un véritable Antéchrist :

Ch'Boin Diu il est pus fort qu'ech Diabe.
Ch'Kaiser, pour mi, ch'est Lucifer,
Qu'est ermonté, cho ch'est croyabe,
Das l'pieu d'Guillaume d'ech fond dl'énfer.
Mais os l'rénvoirons das s'fournaise,
Chl'affreux meudit! En tous les cas,
I trouvaro toujours del braise
Pour y foire cuire sén pain caca !

La chanson se termine sur l'affirmation d'un optimisme à tous crins :

Quand ch'grand chef Joffre i crierô : "Hue!"
Os frappons ch'grand coeup d'bistincuin (...)
Quand os s'défiq'rons del tranchée,
Pour lors, dur et ferme et boin train,
Os maqu'rons ches Boches d'ène bouchée
Pour leu z-apprende à passer ch'Rhin !

L'année suivante (1916), Seurvât publie L'Muche, saynète dont la première édition est vendue "au profit des oeuvres de guerre". Cette petite oeuvre de circonstance nous fait assister au retour chez eux de Philogonme et Lalie, qui, devant l'avance allemande, avaient fui leur village pour se réfugier dans les "souterrains" de Grattepanche.

Curieusement, L'Muche ne contient aucun récit d'atrocités commises par les "Prussiens". Le village a été épargné, et si la vieille Norine a vu l'envahisseur de près, elle n'a guère eu à s'en plaindre :

"Oui, pour avoir ieu peur, j'ai ieu peur, én lses voyant passer sus l'route, n-én vux-tu, n-én vlo coire, à travers ches cassis par drière mén ridieu d'toile bise. D'preume abord, j'ls'avoit prénd pour ches Anglais, avant qu'ed m'aperchuvor qu'is avoient des casques à pointe... Mais vlo tout d'un coeup un grand diabe d'uhlan d'six pieds six pouces qu'ouve em' porte d'un coeup d'pied, pis 'rbeye tout partout das m'moison avuc des yeux d'cat-houant. Man Diu, manman, j'em' srois mûchée das un treu d'soiris! Quoi qu'i vo foire, mén Diu San - gneur ? Mais vlo qu'i s'éjette sus m'seille d'ieu comme un cot

sur ène soiris, pis qu'i ferlappe à meume comme un quién arabié!"

Cette saynète ne se fait donc pas l'écho des rumeurs terrifiantes qui couraient dans la population sur le comportement des soldats allemands. Par contre, elle fait rire aux dépens des civils qui fuient à la première alarme. --Elle se termine sur un appel à souscrire à un emprunt de guerre.

Dans Un éduqué (C/C), nous assistons au retour aux champs des braves poilus démobilisés :

"Bojour Lalie! Bojour, hé, ch'père !
"Ch'fiu est réntéré avu s'croix d'guerre.
"Pis qu'il est démobilisé,
"A cht'heure os êtes tranquillisés.
"I s'én vo vous donner dl'aïude
"Das ches camps, comme à l'habitude ;
"Os pouvez ermercier l'Boin Diu
"Qu'il o coire boin pied pis boins yux,
"Qu'il o passé travers ed toute
"Quand y'én o tant d'restés én route !

C'est le curé qui parle ainsi aux parents du démobilisé. Mais quand ceux-ci demandent à leur fils de venir saluer le prêtre, sa seule réponse est: "du br...!" (d'où le titre du poème). Le moins qu'on puisse dire est que la vie des tranchées ne lui a pas inculqué le respect des parents (ou des prêtres)! Cruelle déception pour les gens de l'arrière, et pour Seurvât, qui se fera leur interprète dans ces quatre vers de Chl'invalidé (C et D, I) :

Ah! Qué malheur! Os voirons toute !
Après l'guerre-lo, ch'monde il o cangé.
Ches chervelles is sont à l'déroute,
Y'o quequ'chose ed déraingé.

Après la grande guerre, ce qui semble avoir le plus marqué Seurvât, ce sont les transformations de l'agriculture, comme la mécanisation, la disparition du prolétariat rural et le recours à la main-d'oeuvre étrangère :

"Il o ieu bien du mau à émboucher trois Polonais à l'gare ed Saint-Just à des prix d'fou pour foire sén mois d'eut."

(Pus ed bruit qu'ed mau).

Dans la même pièce, Philogonne veut acheter une faucheuse-lieuse avec son beau-fils Mimir, mais Lalie, sa femme, s'y oppose :

LALIE.-D'mén témps, o n'es' servoit point d'tous ches outiux diaboliques lo, pis o vivoit quand meême! I n'feut mie tant d'burre pour foire un quart'ron !

PHILOGONNE.-D'tén témps! ch'n'étoit point z-hier! N'feut-i point suivre el progrès ? (...) Avuc l'machine-lo, os n'airons point d'obligation à quiconque, bién du contraire. Quand Mimir airo fini d'feuquer sén grain pis l'mienne, i pourro énterprénde à façon queuques feuquages à droite à goeuche.

(Pus ed bruit qu'ed mau).

On voit que Seurvât n'était pas un ennemi systématique du progrès. Certes, il n'a pour l'automobile en plein essor que des sarcasmes :

Ch'est bieu d'rouler à fénde ech vént,
Et pis d'bersiller bêtes et géns.
Mais si l'mécanique a s'détraque,
L'voiture sains qu'vau alle reste én raque.

(Un quiproco, C et C, I).

A cht'heure avu ches nouvieux riches,
O n'voit qué ds'autos sus ches qu'mins.

(Un homme naxieux, C et D, I).

--C'est qu'il ne voit en elle qu'un luxe, inutile et ostentatoire ...

LA MISOGYNIE

"Où femme y'o, silénche n'y'o."

"Qui femme o, noise o."

Ces deux dictons figurent dans le recueil de proverbes que Seurvât publie en 1919, et l'on peut être assuré qu'il les tient pour tout-à-fait vérifiés.

Si la misogynie n'est pas propre à la Picardie, elle y semble en tous cas particulièrement bien implantée. Toute la littérature patoisante (après les fabliaux) en fait foi.

C'est que dans cette région, très souvent, la femme dirige véritablement le ménage, et avec une grande autorité... L'homme se voit continuellement traiter en gamin attardé. Son rôle consiste à rapporter de l'argent (dont il ne dispose pas, notons-le: à peine lui laisse-t-on un peu d'argent de poche) et à obéir sans rechigner aux ordres donnés par l'épouse. S'il se laisse entraîner au café par des amis, il sait ce qui l'attend à son retour au logis. -- En conséquence, la femme n'est certainement pas la compagne douce et compréhensive dont les garçons rêvaient au moment de "paraître", mais un adversaire avec lequel l'homme marié aura à discuter âprement s'il se refuse à admettre qu'il n'est pas le maître.

Certes, il arrive que ce soit le contraire qui se produise. Nous trouvons dans Seurvât un exemple de femme mal mariée, Madlangne, la femme de l'ivrogne de Ch'Boin Diu désargenté d'Talmars (25D). Pendant que son époux fait la tournée des cafés, elle doit travailler à la journée pour assurer à ses trois petits enfants une maigre pitance... Le soir, l'odieux personnage avec lequel elle est "assolée", pour tout remerciement, la querelle et terrorise les enfants.

Mais pour une femme mal mariée, combien d'hommes pour qui le mariage est un enfer, ou tout au moins un purgatoire !

C'est le cas du héros de Jamois conténte! (25D):

Rien d'pus pire qu'ène mawaise hercelle !
Chti-lo qui,por el long d'ses jours,
I s'est énf'nouillé d'ène parelle,
N'airo qu'misère et pis détours !

C'est le cas de Magloire,dans Têtuse jusqu'à l'mort
(C/C) :

Mais chti-chi-lo qui,pour sén lout,
Est énf'nouillé d'ène fenme herchelle,
Et qu'o prénd ch'mawais nimérou
A ch'tirlotage,ch'est l'pastorelle !

C'est encore le cas de Logonme,qui vient de mourir et
se présente à la porte du Paradis,où saint Pierre lui de-
mande une pièce d'identité (!) :

"--En fait qu'ed pièche d'inténsité,
"J'n'ai sur mi qu'mén bunn'tin d'mariage.
"Jè n'fus point hureux én ménage !
"Meume qu'em' fenme a m'o foit moirir!"
"--Si ch'est cho,t'es t-un peuve martyr,
"Tén purgatoire,qu'i dit Saint Pierre,
"Logonme,tu l-l'os foit sus l'terre,
"T'os bien mérité ch'Paradis...

(A ch'Paradis,C et D,I).

Le thème de l'épouse tyrannique court dans toute l'oeuvre de Seurvât.Dès Ches Pissons d'avril ed Tuteur,la première pièce de théâtre,il est présent: par crainte de sa femme,Tuteur Bidouche n'ose pas accepter une partie de cartes au café avec ses amis.

Ce qui caractérise d'abord les femmes,selon notre auteur,c'est leur extraordinaire esprit de contradiction .
Quoi que fasse Philogonme,dans Jamois conténte! (25D),Laïde trouve toujours à redire :

Tout cho qu'i faisoit pour bien foire,
Etoit mal torqué à sn'avis !
I labouroit d'troup tard es' terre !
Ses blés n'avoittent point d'épis !
N-y'avoit des cardons das sn'avesne,
Et pis des mahons das sén grain !
Si leu vague a n'étoit point pleine,
Ch'étoit d'es' feute,cho,ch'est certain!

De même Phrasie,dans Têtuse jusqu'à l'mort (C/C) passe le plus clair de son temps à insulter son mari :

A proupous d'bottes et pis dé rien,
S'fenme el-l'agonisoit d'sottises,
Li répondant comme à nou quién,
Ly'én foisant vir des verdes,des grises.

Pour peu que la colère s'en mêle,nous assistons à de véritables crises d'hystérie :

Phrasie,quand sén rouge i montoit,
Dégoisoit un cap'let d'injures,
Pis des mouts comme s'i n-én pluvoit !
Du heut én bos.Quelle émbouchure !
Magloire conservoit sén sang-froid,
Et pis laissoit caire echl'orage,
Froid comme ech martieu d'Saint Eloi,
Tandis qu'es' fenme écumoit d'rage (...)
"--Pouilleux!" qu'alle crie à perde haleine (...)
Alle crioit,gambilloit (...)
"Pouilleux! Pouilleux! qu'alle répétoit,
"Pouilleux chént fois pis pouilleux coire!"(...)
"Pouilleux! Ivrongne! Pouilleux! Polaque!"

La violence qui les anime dans ces moments-là porte parfois les femmes à croire qu'elles seraient capables de mettre à mal,physiquement,leur adversaire.Ainsi Ulalie s'écrie, après une scène de dispute avec son mari :

Tennieu! mén sang n'a foit qu'un tour !
S'i n'étoit pas sorti dans l'cour
Sains roboler,cho,ch'est certain,
J'el dépieutois comme un lapin !

(L'Moie à mariage).

En fait,elles doivent déchanter quand l'homme se décide à faire usage de sa force,comme Magloire dans Têtuse jus - qu'à l'mort,qui finit par aller précipiter Phrasie dans le purin.Mais,la plupart du temps,il préfère battre en retraite et gagner l'estaminet le plus proche :

"J'm'én vos feumer ène pipe ed tranquillité moison Barbier,ch'débitant.Jë n-n'ai assez d'tes allégations.Dé - brouille-të!"

(Philogonme,dans Pus ed bruit qu'ed mau).

Zénobe,dans Pour un tiot nom,à demi impotent,regrette de ne plus pouvoir fuir ainsi les scènes de sa mégère :

"Tant qu'j'ai ieu boin pied boin oeil,cho alloit coire. Quand tén rouge i montoit,j'm'énseuvois das ches camps ou moison ch'débitant,et tu n'm'échouissois pus ls'érelles ed

tes allégages. Mais à cht'heure qu'ej sus maqué à douleurs, i feut qu'j'encorche tén v'nin, et j'n'én sus 'rbrou à l'fin des fins!"

Dans ces conditions, on conçoit que l'homme qui s'est marié le regrette. Ainsi, quand on propose à Philogonme de prendre une assurance sur la vie de sa femme (Ch'est assez d'ène fois, 25D), il réplique :

"--Si m'femme mouroit, malhureus'mént,
Dit Philogonme én f'sant l'grimache,
"Os sroites capabe, au iu d'argent,
"Ed m'én bailler ène eute à s'plache."

Pourtant, d'aucuns se remarient, tel le Natole de A ch'Paradis (C et D, I): Natole s'est présenté à la porte du Paradis en même temps que Logonme. Nous avons vu que saint Pierre a fait entrer Logonme tout de suite, en tant, si l'on veut, que victime du mariage (cf. ci-dessus). Natole se sent alors complètement rassuré sur son propre sort :

"--Mi, grand Saint Pierre, qu'i 'rprénd Natole,
"J'sus sœur d'emn' affoire, sains gloriole !
"Bién qu'ej n'euche qu'em' carte d'électeur
"A vous foire vir, ej n'ai mie peur.
"J'énter'rai putout deux fois qu'eune
"Pis qu'à l'mairerie d'em' commeune,
"Mi qu'ch'est mi, j'sus marié deux fois :
"A ch'Paradis j'ai pus ed droit!"

"--Feut-i qu'tu fuches ène bête à vice !
"D'ech mariage t'es récidivisse !
"L'Boin Diu t'avoit débarrassé
"D'et' méquaine, et t'os racménché !
"A l'coeudière! pis qu'el Diabe t'émporte!"

La réputation des femmes est telle que le vieux Thanase, dans L'Moie à mariage, ne veut pas prendre de servante, sous prétexte que: "L'méquaine cménche par dire: ches glaines ed nou moïte. Au bout d'queuque témps: nous glaines. Alle finit par dire: mes glaines"!

Les femmes donnent donc l'impression de vouloir tout régenter. Cela paraît d'autant plus intolérable aux hommes que la Loi désigne expressément l'époux comme le chef de famille, comme le rappelle Philogonme (Pus ed bruit qu'ed mau):

"J'sus chef ed communauté. Ichi, tout est à mi. Das ène catoire, i feut un moïte: ch'est mi. I n'feut mie qu'ches glai-

nes cantent pus heut qu'ches coqs. Ches fenmes n'comptent mie aux yux d'la loi!"

L'Eglise aussi enseigne que le mari doit être le maître, et le curé de Grattepanche sermonne vigoureusement les hommes du village, coupables de faiblesse et de lâcheté devant leur épouse :

A sên prône, ech curé d'Gratt'panche,
 Conte ches hommes (ch'étoit bién leu tour!)
 S'époumonnoit un bieu dimanche,
 Leu baillant leu prêt sains détour :
 "L'Boin Diu vut qu'os soyèches ech moite
 "A vou moison, nom d'un tonnieu !
 "Ches bonnets-blancs doittent s'soumettre
 "Edvant vous, ch'est clair comme ed l'ieu.
 "Pour lors, os vous laissez, grous bêtes,
 "M'ner par vou fenme, à hue, à dia,
 "Os avez peur d'ène calipette,
 "Et pis os restez à quia !
 "N'savez-vous point, par l'Histoire Sainte,
 "Tout comme mi, qu'nou grand-père Adam,
 "Pour avoir acouté l'complainte
 "D'grand-mère Eve, nous o f...ichu 'ddans ?

(Ches poires Môssieu l'Curé, C/C)

Bien sûr, la misogynie de Seurvat s'exprime toujours sur le mode plaisant, mais le thème de la femme "herchelle" revient par trop fréquemment dans son oeuvre, et traité d'une manière trop forte, pour que nous puissions croire qu'il ne songe qu'à faire rire gentiment de certains travers féminins...

Dans la saynète Ch'quë fenme vut..., il se montre féroce. Deux jeunes époux se querellent: Mirzine veut aller à Boulogne voir la mer (c'est le journal qui lui en a donné l'idée); Logène s'y refuse. Pour lui, et l'on sent que cette opinion est largement partagée par l'auteur, les désirs de Mirzine sont des fantaisies, des caprices: "jè n'pux mie, én conschiénche dë Diu, t'laissier foire à t'mode tout ch'qui passe et pis rapasse das t'cacouenne ed chervelle!" Et plus loin :

"Sangneur, qué tableau !
 Vlo quoi qu'ch'est qu'ech sièque où qu'os vivons !
 O n'pénse qu'à sên plaisi.
 Os sommes én plein mois d'eut, n-y'o du travail plein ches

camps...fut-che !

Ch'blé pis ls'aveines peuvtent s'gadrouiller...fut-che! fut-che !

Madame vut sn'aller z-aux z'eaux,comme ène princhesse!"

La femme,elle,a le sentiment que le couple est arriéré, ridicule, parce qu'il ne se comporte pas comme les couples des magazines: "Tu n'vois donc point qu'os sommes drôles das ls'eutes,d'dire qu'os n'ons jamois vu coire el mer,à nou âge?".

Et elle jure qu'ils feront ce qu'elle a décidé.

Logène réagit vivement: "Pour lors,ch'est ti qu'est ch'moîte,ichi? Nan mais,à qui qu'tu dvises? A nou quién?" On voit qu'il est marié de trop fraîche date pour s'être résigné,déjà,à obéir...

A tous les arguments de son mari,Mirzine répond:"Quand tu diros,ch'est pus fort eque mi.Dpuis un mois qu'j'ai li das l'gazette dromadaire qu'ches trains d'plaisi is mar - choittent,j'y pense jour et nuit".Seurvat souligne à plaisir la frivolité de la femme,thème du reste assez nouveau chez lui (c'est plutôt l'homme qui se montre d'ordinaire enclin à la fantaisie et à l'irresponsabilité).

Logène n'est pas un faible,et Mirzine ne doit pas compter l'impressionner.Elle a donc recours à un chantage assez odieux...Lui veut absolument un enfant (qui tarde désespérément à venir); elle invente donc que la "sornambule" de la foire d'Amiens lui a prédit que,si elle faisait un voyage,elle aurait "ène nitée d'joènes à n'pus savoir quoi n-én foire".

Ce mensonge ne suffisant pas (Logène ne croit guère à l'extra-lucidité de la "sornambule"!),elle essaie les larmes. Réaction de Logène: "Tes brairies sèques n'em' touchtent mie!"...Mirzine se montre alors ignoble: elle fait croire à son mari qu'elle est déjà enceinte,et qu'elle a une envie de femme enceinte; qu'elle n'osait pas le lui dire tout de suite,et qu'il faut qu'il soit idiot pour n'avoir pas compris immédiatement où elle voulait en venir!...Logène n'i-

magine pas un instant que sa femme puisse lui mentir sur un sujet aussi grave: il tombe dans ses bras,demande pardon,lui accorde tout ce qu'elle demande...

Seurvât a fait de Mirzine le personnage le plus antipathique de toute son oeuvre,le seul qui commette un acte vraiment ignominieux.Pour lui,la misogynie n'est donc pas un simple "truc" littéraire,ou un bon moyen de se gagner la sympathie des lecteurs masculins...Non: il s'agit d'un sentiment très vif,complexe et ambivalent,sans doute,mais fondé sur une haine réelle et personnelle de la femme .

LA MALADIE ET LA MORT

La maladie et la mort fournissent leur thème à de nombreux poèmes de Seurvât,et le médecin est un des personnages que nous retrouvons le plus fréquemment dans son oeuvre.

"D'mén témps",dit le vieux Thanase de L'Moie à mariage,

D'mén témps,os étoimes pus forts,
Pus rétus,peuve Philogonne.
Sains foire un Diu ed sén corps,
O l'sognoit à s'mode,én sonme !
A s'painche,à s'gargatte,avait-on du mau ?
O s'blassoit avuc del graisse ed blairiau.
Pour s'ermette el coeur,ène goutte ed rogonme.
A n'coûtoit mie cher,pis ch'étoit fin bien.
Cho valoit bien miux qu'd'aller meudimént
Mon dl'apothicaire dépenser sn'argént.

A cht'heure,pour un pet d'travers,
Ène draonclure,ène tiote colique,
O s'met es' tête à l'énvers,
O s'én vo braire das l'boutique

D'ech vitérinaire ou d'ech cérusiën.
O li dit: "Môssieu, jë n'em' séns pos biën."

Quand à la médecine populaire succède la médecine scientifique, l'opinion affichée par le plus grand nombre est qu'on n'a rien gagné au change. Le médecin ne semble bon qu'à empocher l'argent de ses patients, que son existence suffit à rendre plus attentifs à leurs malaises, plus douillets. --Ceux qui se décident à recourir à ses services se laissent pourtant impressionner par son personnage, par ses gestes, par son jargon :

I m'foit saquer m'langue, et m'erbeyé
Du haut én bos, drière, edvant.
Das mén dous i colle esn' éreille...
Ej n'avois pus ène goutte ed sang !
I tâte mén peuls, tout beyant s'monte
(Sains doute pour ene point perde ed témps);
Pis vlo qu'i vut qu'ej li raconte
Ches secrets d'mén tempéramént.
Pis i griffonne ène kyrielle
D'mouts én hébreu sus du papier...

(Consulte qui n'coûte point cher, 25D)

La médecine s'entoure de mystère. Son vocabulaire échappe totalement aux petites gens. Ainsi, dans Diagnostic (CetD, II), quand le médecin affirme que son patient souffre de "delirium tremens" et qu'il est incurable, la femme de l'ivrogne comprend qu'il a le "drière très mince", "un cul rare"!!!

Le fatalisme reste pourtant de règle, car la médecine nouvelle laisse sceptiques même ceux que ses mystères impressionnent. Pour la plupart des gens, la maladie grave et la mort demeurent des accidents dus au seul destin, et contre lesquels on ne peut rien. --Nous lisons par exemple dans Têtuse après s'mort (C/C) :

Si biën qu'o fuche das sën ménage,
L'Mort Feuquaire viënt vous séparer,
Et cho finit par un veuvage
Dl'un ou biën dl'eute, bon gré, margré.
Mais quand qu'o s'étrann'ro à braire,
Qu'o s'fro moirir à s'chagriner,
Pisqu'os pouvons mie riën y foire,
A sën sort i feut s'résiner !

De même, dans Point d'méd'cin! (C et D, II), Philogonme, à

qui on fait le reproche d'avoir laissé mourir sa femme sans appeler le médecin, répond :

"Cheu nous poysans, ch'est l'coutume",
Qu'i dit, "os nous mourons nous-meumes,
"Quand l'heure alle sonne, i feut finir.
"Os n'ons mie b'soin d'li pour moirir!"

La vieille croyance reste fortement ancrée dans la mentalité collective, qui veut qu'on meure parce qu'on doit mourir, et que le médecin ne peut guère qu'aider à "passer". Une des raisons de cette pérennité paraît bien être l'avarice des paysans: une visite du "cérusien" coûte cher! (du moins Seurvat le laisse-t-il plus d'une fois entendre.)

En fin de compte, les seuls douillets et hypocondriaques font volontiers appel à l'homme de l'art. Un bel exemple d'hypocondriaque est ce personnage de Un drôle de remède (25D) qui se croit malade parce qu'il a trop bon appétit, et à qui le médecin, impatienté, suggère de se "foire percher/ Un deuxième treu à (sén) drière!". Le vieillard douillet de Un mau d'bête (25D), lui, s'entend proposer d'aller voir le vétérinaire plutôt que le médecin.

Et ce conseil n'est peut-être pas si malintentionné ... A la campagne, on fait autant de cas, sinon plus, des bêtes malades que des hommes malades. Tel qui a perdu sa femme et sa vache, quand on lui suggère de se remarier, s'écrie que cela ne lui rendra pas sa vache (Deux malheurs d'un coeup, C/C)... Du reste, les remèdes du vétérinaire ne peuvent être mauvais pour les hommes: ne sommes-nous pas, nous aussi, des animaux ? Dans Qué détour! (C/C), on administre à la belle-mère le même "cristère" qu'au veau malade, mais :

L'bougre ed méd'cine alle o, morzieu !
Saqué m'belle-mère pis tué mén vieu !

Louis Seurvat paraît avoir été sensible au spectacle de la souffrance. Lisons ce portrait du pauvre Philogonne alité (Ch'Malhureux pis l'mort, 25D) :

Das sén lit, couqué sus sén dous,
Criant ses gambes, ses bros, sn'équaine,

N'eyant pus qu'el pieu dsus ses ous,
A bout d'forches,pis à bout d'haleine,
N'frumant ses yux ni jour,ni nuit...

Lisons surtout,dans Ch'clousse,el caplute et pis ch'ba - guet (C et D,I),l'impressionnant récit de l'agonie du cra-
paud,étouffé par un noyau de cerise :

...i dviént rouge,ganne,pis bleu,
Das sén gasiou énfiqie es' patte
A seule fin d'es' foire dévomir.
Ch'meutit baguet deschénd,l-l'éntoque,
Li bouche sén treu d'air...Feut moirir !
O l-l'énténd hanser conne un phoque.
I grinche ses mousses,sort ses guernons,
Raque sén v'nin,foit cul pa-dsus tête,
Tout én jurant des noms des noms !
Pis...ch'est fini...l'justiche est foite.

La souffrance peut être aussi morale.Dans Ch'Malhureux
pis l'mort (25D),Seurvât évoque la solitude du malade :

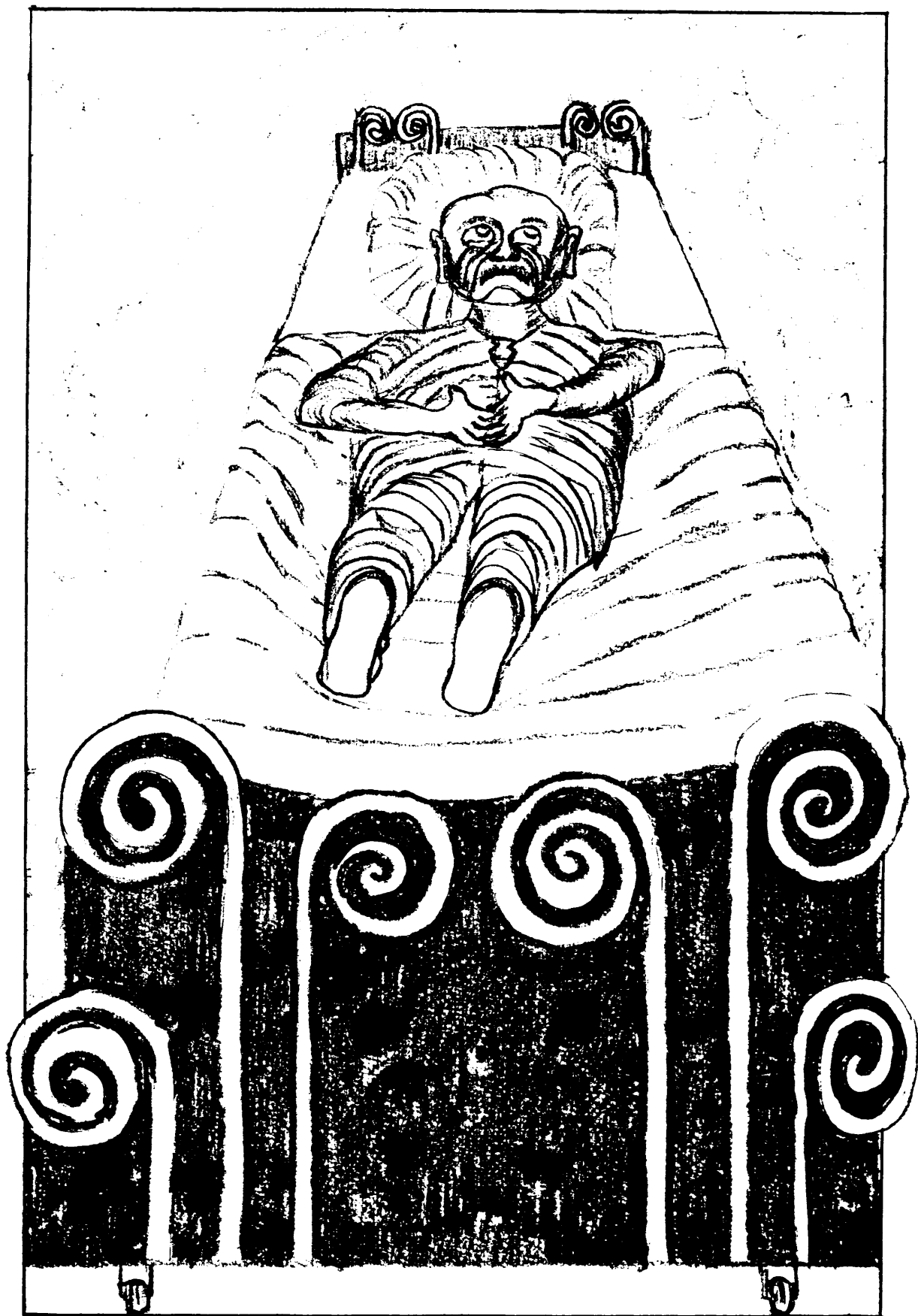
Si j'allois passer un moment,
Péndaint qu'es' fenme foisoit sn'ouvrage,
A l'pied d'sén lit,jë n'savois cmént
Li 'rdonner un mollet d'courage.
Quand o z-est gaillard,bién allant,
Il est fin aisé d'dire à 'msure :
Cho n'sro rien qu'cho,n'bravez mie tant,
Os vous én saqu'rez,ej t'assure !

L'angoisse est également évoquée par Seurvât,mais sur
le mode comique...Le héros de Consulte qui n'coûte point
cher (25D) apprend du médecin qu'il a du diabète et qu'il
produit du sucre "conne ène fabrique".Très inquiet, il
fait la nuit un cauchemar horrible :

J'reuvoir l'nuit qu'j'avois das m'bédaine,
L'suquérie et tout sn'attiral ;
J'maquois des bett'raves à l'douzaine
Et j'pissais du chuque! Qué travail !

Enfin,Seurvât nous donne dans Ch'est ch'compte (C et D,
I) une description particulièrement pénible de la vieilles-
se :

Ch'tayon,das ch'cuin del grande qu'minée,
Tout ramonch'lé das sén cados,
Passe lo ches trois-quarts del journée,



La maladie et la mort

Vu qu'i n'o pus ni gambes ni bros,
Maqué qu'il est à roumatisses.
Ch'peuvré viux, i reste où qu'o l'met.
O l'lève, o l'couque, o l-l'adminisse,
O l-l'émmitouffe comme un paquet.

Au fond, la maladie, dût-elle déboucher sur la mort, est acceptée avec philosophie, comme une chose naturelle contre laquelle on ne peut rien. Et cette résignation est le fait non seulement du malade ou de l'agonisant, mais aussi de son entourage. Ainsi, on pleure les morts, mais on ne se révolte pas contre la mort. -- Et les disparus sont vite oubliés.

Pour nous en convaincre, suivons l'enterrement de Lalie, la femme de Logonme :

Peuve Lalie! o l'portoit én terre !
Ene belle couronne posée sus l'bière
Avoit, écrit én lettres d'argent :
ERGRETS ETERNELS!!!

L'enterr'mént
S'achéminoit à ch'chiméntière.
Das sén mouchoir s'étrannant d'braire,
Philogonme foisoit peine à vir,
Ch'cousan Tiot Pierre, pour el sout'nir,
Li donnoit l'bros...

Tout-à-coup, comme le cortège passe devant la maison d'une jeune veuve (riche, de surcroît), le regard de Philogonme devient "fisque, hagard"...

"A quoi qu'tu penses, eque tu n'y'es pus,
"Ch'cousan Logonme? qu'i dit Tiot Pierre.
"--J'buigne qu'alle froit jolimént mn'affoire,
"Si qu'alle voloit, qu'i dit dit-il,
"Pour m'ermarier. Ainsi soit-il!"

(Ergrets éternels, C/C).

Dans N't'én fois point! (C/C), c'est Philogonme qui agonise, et Lalie pleure à son chevet. Il lui demande de se remarier, après son trépas, mais pas avec Tiot Mile, un "coeur-fali"...

"--N't'én fois point", qu'alle dit tout brayant,
Lalie à sn'honme én l'ranichant :
"Ch'n'est point pour li qu'ech four i cauffe :
"J'ai donné m'parole à Adolphe!"

De telles réparties ne choquaient certainement pas les lecteurs de Seurvât (du moins ceux qui appartenaient au monde paysan), mais elles les faisaient rire, n'exprimant que la naïveté de personnages disant tout haut ce qu'ils auraient dû se contenter de penser tout bas !

LA SCATOLOGIE

La scatologie est l'un des plus vieux démons de la littérature picarde, --qu'on songe aux fabliaux, à certaines réparties du Jeu de la Feuillée !

Le picard aime particulièrement parler du "brén", ou, à défaut, du pet, de l'urine, du vomi. Il suffit de parcourir les recueils de dictons pour se rendre compte de la réalité de cette tendance... Ou de lire les sept pages que M. René Debrie consacre à l'étude des "jeux de mots relatifs à la présence d'un orgelet", dans sa Contribution à l'étude des jeux picards traditionnels (avec la collaboration de MM. René Gaudenfroy et Paul Louvet, Annales du Centre Régional de Documentation pédagogique d'Amiens, 1974)... Pour classer ces jeux de mots, M. Debrie se trouve contraint de distinguer "huit catégories dotées chacune d'un titre synthétique". Voici les six premiers de ces titres synthétiques :

- 1- Idée de "chier" associée au "sentier".
- 2- Idée de "chier" associée au "sentier du curé".
- 3- Formules elliptiques de "chier" avec allusion au "sentier du curé".
- 4- Formules elliptiques de "chier" sans le sentier du curé.
- 5- Idée de "pisser" associée au sentier.
- 6- Idée de "pisser" associée au sentier du curé.

Seurvat ne se prive pas de recourir à la veine scatologique, et c'est le moins que l'on puisse dire! En cela particulièrement, il se montre fidèle au tempérament et à l'esprit picards.

Le vomissement tient dans son oeuvre une place très marginale (la fin de L'Tripée d'ech cousan Batisse, C/C); de même l'urine (à la notable exception du poème Consulte qui n'coûte point cher, 25D). Par contre, le pet joue un rôle important. Qu'on lise par exemple la fin de Conte del veillée (25D). Allez vous assir! (C/C) est une histoire de pet, tout comme O foit ch'qu'o put (C et D, I) et L'un après l'autre (C et D, II). Enfin, il y a cette strophe fameuse de la chanson Ches z-haricouts (C/C) :

O dit qu'Malbrou i s'en alloit en guerre !
Fuche? qu'i s'en voiche, echt'honme, où qu'cho li plaît...
Ches z-haricouts, is foittent tout l'contraire :
J'ai laissié dire qu'is s'en alloitt' en pet !
Jë n'comprénds point qu'des géns si pacifiques
Foittent pourtant pus ed bruit qu'is n'sont grous.
O put canter sains savoir el musique
Quand o z-o bien maingé des z-haricouts.

Mais, dans le genre, ce qu'on fait de mieux, ce n'est ni le vomissement, ni l'urine, ni le pet, mais ce que Louis Seurvat appelle le "br...". Aussi recourt-il très volontiers à son évocation.

Dans Un drôle de remède! (25D), un paysan qui se croit malade parce qu'il mange, à son estime, beaucoup trop, consulte le médecin. Celui-ci lui propose malicieusement de se "faire percher / Un deuxième treu à (sén) drière "!

Cho n-n'est! (C et D, II) constitue une sorte de record dans le genre scatologique (voir ce poème dans les textes choisis). Le "br..." apparaît comme une sorte de matière, de substance absolue. L'acte de déféquer paraît bien être l'acte par excellence, puisqu'il peut être exprimé tout simplement par le verbe "faire" ("Tu as fait?", demandera une mère à son enfant revenant des lieux). De même, l'expression "cho n-n'est!", survenant brutalement, ne peut guère s'appliquer qu'au "br...".

Cette valorisation, et le mot paraît faible, du "br...", est évidente dans un poème comme A proupous d'crottes (25D), qui nous fait assister aux querelles éclatant autour des tas de crottin laissés par les chevaux sur la route. Le crottin est précieux, et on le ramasse soigneusement pour en faire du fumier.

Un proverbe picard dit d'ailleurs que "du brén, ch'est dl'argent", formule saisissante par sa brièveté et par l'opposition très forte des termes brusquement rapprochés ... Nous pouvons voir dans L'caisse noirde (C/C) une illustration indirecte de ce proverbe : dans la caisse du village, des voleurs ont remplacé l'argent par "un bieu bouso d'vaque".

Mais ce qui peut nous frapper davantage encore, c'est le rapport qui existe entre le "br..." et le manger. On le retrouve partout dans l'oeuvre de Seurvât, et il revêt de toute évidence un caractère profondément obsessionnel.

Dans L'ieu (C/C), nous lisons déjà :

Pour vous baptisier, n-én feut coire ! (de l'eau)
Combién qu'a n-n'uzro, vou peuve mère,
Pour savlonner qu'mises pis maillouts
Tant qu'os laissrez aller dsous vous...
I li feudroit foire comme ches bêtes,
Léquer avu s'langue tout ch'qu'os froites,
Si Diu prévisant n'avoit ieu
El précoeuton d'invénter l-l'ieu.

Dans Cache réservée (C/C), le garde surprend le Père Philogonne le fusil à la main dans une chasse réservée. Mais il a beau lui crier qu'il n'a pas le droit d'être là, l'autre, redoutablement sourd, répond toujours à côté :

"J'vous y prénds, én contervention!"
Qu'i li dit ch'garde, qu'avoit suit s'trache.
"J'n'ai mie coire vu l'queue d'ène bibache",
Qu'i 'rprénd, sains mauvaise inténction,
Ch'sourdeux, tout én arpéntant l'pièche.
"Os êtes én défeut, qu'ej vous dis !"
"--I n-y'o pus ni ieuves ni pertrix,
"Sains cho, os voirroites emn' adrèche !"
"--Du br...", qu'i rénfiqne ch'mal poli
D'garde impatiénté à Logonne.
"T'os bién raison, qu'i répond cht'honme,
"Os n'én mainj'rons point l-l'ainnée-chi!"

L'hiver, pour les moineaux affamés, le crottin de cheval est une aubaine. Une mésange chante sa joie d'avoir pu ainsi se sustenter un peu. Mais elle est repérée par un gamin, qui l'abat. "Moralité", dit Seurvât :

N'el cantez point sur ches toitures,
Quand os airez maqué du br...

(L'Mésaingue, C/C).

Dans Un quiproco (C et D, I), des "monsieurs" déjeunent dans une auberge de village. L'un d'eux demande à l'aubergiste si elle a des "water". L'autre comprend des "watieux" (gâteaux) :

"Os n-n'avoimes, qu'alle dit, pis des bieux,
"Mais os ons 'rchu des tas d'maqueux
"Hier pis avant-z-hier dimainche
"Qu'ont tout mié, os n'avez point d'sainche."

Quelquefois, il n'est pas question de manger directement du "br...", mais un aliment qui a été en contact avec une partie du corps que la pudeur nous empêche de nommer. Ainsi, dans le conte L'soupe à cailleux (C/C), trois individus sont accueillis dans une ferme et profitent d'une absence de la maîtresse de maison pour dérober et dévorer un morceau de lard qui pendait accroché à un clou. Quand la fermière s'aperçoit de la disparition du lard, elle se lamente en ces termes :

"Ch'est affreux! cn'est abominabe !
"N-y'o das nou moison un voleu
"Qu'o décroché ch'lard ed sén cleu,
"Qui servoit à cn'peuve invalide
"Pour li graissier sn'hémorroïde!!!"

Tout comme on mange la crotte, il arrive qu'on boive l'urine. Dans Consulte qui n'coûte point cher (25D), un paysan se rend à la ville pour faire analyser son urine chez un pharmacien. Au bureau de l'octroi, un douanier repère le flacon contenant le précieux liquide, et, croyant avoir affaire à de l'alcool de contrebande,

Prénd ch'flacon, s'én verse ène grosse goutte
Das un tiot gatout én argent,
Pis l'foit guerlotter das s'gargate...

"Wack! wack!" qu'i s'écrie én raquant,
"Wack! wack! ch'est pire eque del pissiate
"Ed beudet, ch'qu'os avez là-'ddans!"
"Môssieu, qu'ej fois, os volez rire !
"Ch'n'est donc point chucrè, mén siroup ?
"--Ch'est del saumure!" qu'es' met à dire
Ch'dégusteux, én m'traitant d'saloup.
"--Pour lors, ej n'ai mie ch'diabète!"

On le voit, l'obsession du "brén" mangé ou de la "pissiate" bue se manifeste avec constance, chez Seurvat. Il y a probablement là quelque chose comme la volonté de transgresser, au moins en imagination, un interdit particulièrement fort, --si fort que les excréments ont fini par faire partie du domaine du sacré... Bien évidemment, le caractère comique et populaire des textes de Seurvat tend à occulter complètement cette dimension proprement sacrée que confère à la défécation l'interdit qui pèse sur elle. Il n'est pas permis de manger du "br...", ni même d'en parler, et les paysans de Seurvat le savent bien, eux qui n'en parlent justement que sur le ton de la plaisanterie (désacralisante), eux qui n'en parlent que "pour rire"... Mais ce caractère sacré, dans les profondeurs de l'inconscient, reste vivant, et menaçant... Après tout, ce n'est peut-être pas uniquement pour le plaisir de mimer la pudibonderie que Seurvat désigne le plus souvent les excréments par l'abréviation "br...". En effet, nous pouvons très bien faire de ce moignon de mot une autre lecture que celle qui consiste à remplacer les points par des lettres; nous pouvons interpréter "br..." comme l'onomatopée qui exprime le frisson, --en l'occurrence non pas de froid, mais d'horreur, d'horreur sacrée! Devant l'insondable et dangereux mystère de la crotte, l'homme, pris de vertige, suant d'angoisse, émet ce petit bruit guttural : "br...". --Pourquoi pas !?

Quoi qu'il en soit, Seurvat paraît avoir été tout-à-fait conscient du rôle très privilégié que la défécation et son produit jouent dans ses textes. Quand il s'amuse à refaire la fable de La Fontaine Le Gland et la Citrouille, il remplace le gland par une fiente d'oiseau et la citrouille par une



Quier, picher ...

bouse de vache (Ch'mounié pis l'vaque, 25D), insistant par là même sur le fait que ce qui différencie sa propre production de la littérature officielle, "sérieuse", "respectable" (La Fontaine), c'est la verve, et nous dirons même plus tôt la frénésie scatologique.

Enfin, il faut dire un mot du poème Un rédeux (C/C), dans lequel un gamin pétrit et sculpte de la bouse pour construire une salle de classe en miniature (!). Seurvât, à n'en pas douter, se considérerait lui-même comme un "rédeux" (terme que nous pourrions traduire, approximativement, par "bricoleur", ou "amateur"). Et il faut comprendre ce court poème un peu comme une "figure" ou un "raccourci" de toute son oeuvre : Seurvât, à partir d'une matière que l'on peut trouver triviale et ignoble, produit un texte qui est une création authentique, et mérite à ce titre que nous le considérions et que nous l'admirions.

LA MAITRISE DE L'ECRIVAIN

Le lecteur de 1980 risque fort d'être rebuté par les idées de Louis Seurvat...Ce notaire de chef-lieu de canton, conservateur farouche et misogyne impénitent, correspond assez mal, il faut l'admettre, à l'image que les modernes sectaires, fussent-ils picards ! ont coutume de se faire de "l'écrivain" ou de "l'artiste". Pour notre part, nous avons la faiblesse de préférer d'instinct un bon écrivain à un mauvais écrivain, quelles que soient les idées de l'un et de l'autre.

Seurvat est un excellent écrivain. Certes, il n'a inventé ni le vers libre, ni l'écriture automatique, -- il n'a rien conquis, rien découvert, rien apporté de nouveau au trésor de la littérature mondiale...

Quand nous avons décidé de travailler sur un auteur patoisant, nous connaissions déjà assez les lettres picardes pour savoir qu'il ne fallait pas nous attendre à mettre la main sur quelque génie méconnu ! Qu'il soit entendu une fois pour toutes que nous ne décernons d'éloges à Seurvat que dans le cadre (étroit) de la littérature patoisante. Celle-ci, en Picardie du moins, n'a été généralement le fait que d'amateurs, de "poètes du dimanche", en quelque sorte. Et il est clair qu'on n'écrit rien de grand, qu'on n'entre pas dans la "grande littérature" sans s'y consacrer corps et âme, sans brûler pour son oeuvre chacune des minutes de sa vie.

En conséquence, quand nous dirons par exemple que Seurvat est un grand, un excellent, un exceptionnel écrivain, le lecteur devra automatiquement ajouter : dans le cadre de la littérature patoisante.

Donc, Louis Seurvat est un excellent écrivain (patoisant). -- Complétons immédiatement cette première affirmation en en proférant une seconde : Louis Seurvat est très probablement

le meilleur écrivain de langue picarde que nous puissions lire aujourd'hui (exception faite des auteurs du Moyen Age).

--Mais, nous rétorquera-t-on, Watteeuw!...David!...

Jules Watteeuw, à n'en pas douter, possédait une verve admirable et savait tourner une pièce de vers...mais pas avec la maîtrise de Seurvat, il s'en faut de beaucoup.

Quant à "Tchot Doère", ce qui l'a hissé au-dessus des autres, c'est l'ambition qui l'animait, ambition non pour lui-même, mais pour la langue de sa province. David a voulu être une sorte de Mistral picard parce qu'il voyait bien qu'il fallait à la Picardie quelque chose comme un Mistral. Seulement, il était loin de posséder les dons exceptionnels du félibre et, même s'il a su, d'une certaine manière, en particulier dans L'Oeuvre de l'Eglise Cathédrale d'Amiens, amener la littérature d'expression picarde tout au bord de la rupture avec les traditions patoisantes, il garde toujours dans le maniement du vers une certaine raideur qui fait qu'il est largement surclassé dans ce domaine par Seurvat. Lequel n'avait pourtant, lui, aucune ambition particulière, aucun souci de "faire une oeuvre"...Il n'écrivait que pour se distraire et distraire le public.

Louis Seurvat a très certainement beaucoup écrit en français avant de commencer, vers la quarantaine, à composer et publier des textes picards. Nous ne connaissons aucune oeuvre littéraire en langue française qui soit signée de son nom ; mais il paraît impossible qu'un auteur débutant, fût-il quadragénaire, jongle si magistralement avec la versification (qui n'est pas une discipline si facile!) sans avoir auparavant exercé son talent durant de longues années.

Prenons la première strophe de Ches z-haricouts (C/C) , l'un des premiers textes connus de Seurvat (1902):

O z-o canté ch'printemps, et pis l'verdure;
O z-o canté l'Anmour, et pis ches fleurs;
Ches tiots oisieux qui n'ichtent das l'branchure;
O z-o canté ches plaisis, ches douleurs!
O z-o canté edsur toutes sortes ed choses,

Car des canchons, n-y'én o pour tous les goûts.
O z-o canté ches lilos pis ches roses...
O n'o mie coire canté ches z-haricouts !

Ces huit vers ne sont-ils pas admirablement balancés?
Peut-on y découvrir la moindre faute prosodique? Ne se
laissent-ils pas lire "tout seul"?

Mieux, il y a là un clin d'oeil évident au lecteur, au
lecteur lettré, même: si Seurvat revendique, dans un vers 8
remarquablement préparé, son appartenance à la littérature
populaire (les haricots contre le printemps, l'amour, les
roses...), il la revendique surtout, plus subtilement, plus
profondément, en parodiant les genres "nobles", dont il con-
trefait le style et reprend le vocabulaire! Or, on ne com-
bat pas les genres nobles avec leurs propres armes sans
s'y être préalablement exercé...

Tout le reste du poème (cinq autres strophes de huit
vers) constitue un plaidoyer vibrant en faveur des hari-
cots, et ressemble à s'y méprendre à un "morceau de bravou-
re". N'écrit pas qui veut un texte de cette qualité!

La lecture de la dernière strophe va nous prouver que
Seurvat, véritablement, "fait ce qu'il veut" avec les vers :

O dit qu'Malbrou i s'én alloit én guerre !
Fuche? Qu'i s'én voiche, echt'honme, où qu'cho li plaît...
Ches z-haricouts, is foittent tout l'contraire :
J'ai laissié dire qu'is s'én alloitt' én pet !
Jè n'comprénds point qu'des géns si pacifiques
Foittent pourtant pus ed bruit qu'is n'sontgrous.
O put canter sains savoir el musique
Quand o z-o bién maingé des haricouts.

En se servant d'une forme tout de même passablement con-
traignante, le vers compté et rimé, notre auteur produit les
effets qu'il veut au moment voulu, amène à la rime les mots
qu'il a choisi d'y mettre pour leur donner toute leur va-
leur, et tout cela comme si de rien n'était, en donnant l'im-
pression d'une aisance infinie et d'une spontanéité totale.
On a peine à croire que la proposition "O put canter sains
savoir el musique" puisse s'appliquer au poète qu'il est !

En règle générale, les vers de Seurvat sont fortement
scandés, soit que le rythme se veuille vif, tressautant, voire,
en quelques endroits, franchement haché; soit qu'il épouse

plaisamment la ligne mélodique de la solennité (comme dans Ches z-haricouts). L'Ieu (C/C) nous semble un poème tout-à-fait à part dans la production de Seurvât, car le ton en est très inattendu, très rare : une sorte de tendresse, une douceur persuasive (sauf dans la dernière strophe), de la retenue, aussi. La première strophe mérite d'être citée ici. Elle contient un fort beau vers, le sixième, qui apparaît un peu détaché, un peu suspendu, mais tout brouillé du flou de la rêverie :

Sitout qu'os arrivez dans l'monne,
L'première des choses qu'alle foit, l'matronne,
Ch'n'est mie d'vous mette ène loque sus l'pieu :
Ch'est d'débarbouiller à grainde ieu
Vou tioté brongne, vou tiot drière...
L'ieu vous embrache avant vou mère.
O n'vous couqu'ro das vou bercieu
Qu'quand os sairez ch'què ch'est qu'ed l'ieu.

La Canchon d'guerre (C/C) est le seul autre poème "sérieux" de Louis Seurvât. Oeuvre de circonstance, elle ne peut être retenue parmi ses meilleures pièces. Nous y trouvons pourtant deux beaux vers, construits sur des parallélismes, qui expriment bien l'idée d'une sorte de communion à perte de vue dans la douleur (Seurvât pleure sur le Santerre écrasé sous les obus allemands):

Brayez ches mères, brayez ches pères,
Brayez tayons et ratayons.

Le vers d'élection de Seurvât paraît être l'octosyllabe . Il recourt volontiers aussi au décasyllabe. Seules deux pièces, fort longues d'ailleurs, sont écrites en alexandrins. Ce sont des poèmes estimables, Ch'Boin Diu désargenté d'Talmars (25D) en particulier.

Ce poème se compose de cent trente-deux alexandrins. Seurvât y montre un sens très sûr de la prosodie. Celle-ci est soignée, solide (alors que la rime est le plus souvent pauvre; Seurvât ne s'intéresse pas à la rime en tant que telle : elle n'est qu'un élément de la prosodie).

Nous ne pourrions, sans allonger immodérément cette partie, citer tous les vers que nous voudrions citer. Nous renvoyons

donc le lecteur aux textes choisis pour les quatorze premiers vers de Ch'Boin Diu désargénté d'Talmars, dont voici l'analyse rythmique :

2//4//6	6/6
6/6	3//3//6
6/6	6/6
6//6	6//6
6//3//3	6//6 ou 6//3//3
2//4/6	6/6
3/3//6	6/6

On voit qu'il s'agit d'une découpe solide, où les hémistiches pleins sont nombreux. Mais le rythme n'est pas pour autant monotone; des coupes fortes, à l'intérieur des vers, font que le mouvement même du poème épouse tous les mouvements de pitié ou d'indignation de l'auteur.

Les vers 5 et 6, de ce point de vue, paraissent particulièrement réussis :

--Ech coeurfali d'Poébrangne, un halbran, un misère !
Leu père, qu'avoit ieu juste el courage d'les foire...

L'imprécation éclate. Le vers 6 déborde d'une ironie amère. "un misère" et "leu père" sont adroitement rapprochés, par leur sonorité, leur contraste sémantique, leur position dans le vers, leur proximité dans le texte.

Le mot "père", dont l'importance affective est très grande ici, a été remarquablement mis en valeur: rime intérieure, place au début du vers, proximité du mot antithétique "misère", force donnée par le rythme. Ce mot semble détaché, arraché : il faut vraiment se faire violence pour accorder à Poébrangne le titre de père.

Attentif aux effets de rythme, Seurvât l'est également aux sonorités. Ecoutons, donc, ce récit de la mort du crapaud (étouffé par un noyau de cerise), extrait de Ch'clousse, el caplute et pis ch'baguet (C et D, I) :

Ch'meutit baguet deschénd, l-l'éntoque,
Li bouche sén treu d'air...Feut moirir !
O l-l'énténd hanser comme un phoque.

I grinche ses mousses, sort ses guernons,
Raque sén v'nin ...

Dans le premier vers, on note le contraste entre les chuintantes (qui évoquent à la fois la descente du noyau dans la trachée et le sifflement du peu d'air qui arrive encore à passer) et les occlusives, surtout celles qui sont mises en valeur par le rythme: baguet, l-l'éntoque (qui font nettement entendre l'occlusion, justement, de la gorge). Le /l/ géminé, lui, marque bien l'effort impuissant du crapaud pour vomir le noyau.

Dans le vers 3, on retrouve le /l/ géminé, l'occlusive /k/, précédée cette fois d'un /f/ (le souffle). Le hiatus /ẽ/-/ã/ force le lecteur à "aspirer" le "h", et à reproduire de ce fait le halètement même du mourant.

Les sifflantes et chuintantes du quatrième vers évoquent le grincement des gencives du crapaud. Enfin, au cinquième vers, "Raque" reproduit exactement le bruit de l'expectoration, tandis que le /v/ du monosyllabique "v'nin" rend plus soudain encore le giclement de la bave du malheureux animal.

Ces quelques exemples prouvent suffisamment les compétences "techniques" du poète Seurvat. Ajoutons qu'il peut aussi se révéler un "as" de l'enjambement, comme le montrent les quatre vers suivants, extraits de Consulte qui n'coûte point cher (25D):

Avez-vous t-i del marcandise
"A déclarer?" qu'i dit ch'gablou.
J'fois seigne eque nan. Tandis qu'i avise
Em' boutelle défi que sén goulout.

Seurvat "enjambe" avec une grande hardiesse (permise aux seuls virtuoses, et il en est un) quand il désire mener tambour battant un récit.

Et cela arrive souvent! Quand il raconte une histoire, il le fait presque toujours avec une célérité extraordinaire. Avec lui, on ne trainasse pas en route: pas de mots inutiles, quelques digressions, certes, la plupart du temps très courtes, nécessaires interventions du narrateur pour garder un rapport de complicité avec le lecteur, --aucune description... Seurvat ne nous laisse guère de répit...

Le rythme est souvent endiablé: qu'on relise L'Cathédrale

d'Amiens, En 'rv'nant d'chez Barnum, ou L'Tripée d'ech cou-
san Batisse (C/C)...Notons qu'il s'agit là de trois chan-
sons. Toutes les chansons de Seurvat se chantent sur des
airs à la mode vers 1900, des airs de Paulin, de Mac-Nab...
La découpe des textes montre qu'ils ont été conçus à par-
tir de la musique que Seurvat avait choisie. En conséquen-
ce, son écriture devait absolument "s'accrocher" à cette
musique, en épouser totalement le mouvement. Aucune défail-
lance n'était permise.

C'est sans doute cette discipline exigeante qui a fait
de Seurvat le prosodiste virtuose que nous connaissons.

En 'rv'nant d'chez Barnum est la plus connue des "can-
chons" de notre auteur. Elle le mérite. Cette pièce à la
gloire du cirque semble vraiment...acrobatique! On se de-
mande comment un écrivain patoisant (avec ce que cette é-
tiquette implique généralement) peut faire se succéder sur
un rythme aussi frénétique ces 144 vers, sans en rater un
seul, sans commettre le faux-pas qui le précipiterait à
terre.

Le poème se compose de six grandes strophes de vingt-
quatre vers, octosyllabes mêlés de vers de quatre et de six
syllabes. Chaque strophe coïncide exactement avec une par-
tie du plan du poème :

- strophe 1: "exposition";
- strophe 2: le départ et le voyage jusqu'à Amiens;
- strophe 3: l'arrivée sur la place où le cirque a
planté son chapiteau;
- strophe 4: les "phénomènes";
- strophe 5: le spectacle principal;
- strophe 6: départ et "moralité".

Le point culminant du poème est la strophe 5 :

Tout cho n'étoit qu'ech triambule,
Conme qui diroit chl'apéritif...
Das ch'grand Barnum o nous boscule,
El vlo ech moment décisif !
Pour lorse, pëndaint ène heure entière,
Os n-n'avons vu d'tous les façons,
A z-yux frumés d'peur ed vir caire

Ches agrobates ed leus plafonds.
A droite,à goeuche,das ch'bout,
Das l'mitan pis partout,
Sains s'erposer ène seule minute,
Ches clousses is foisoient el culbute.
Des hommes,des fenmes,ds'énfants,
Des négues noirs,des négues blancs,
Et pis toutes sortes ed bêtes,
Is manoeuvroittent à coeups d'sonnettes !
Un mitan d'fou,
Monté dsus sén vélou,
Deschénd tout d'miténbout
D'ène grande équelle.
Mén Diu Sangneur !
Ch'est-i pos un malheur !
Put-on 'rbeyer d'boin coeur
Ène cose parelle !

L'Cathédrale d'Amiéns mériterait une longue analyse,mais
...l'ampleur de la tâche nous fait reculer! Nous renvoyons
le lecteur à ce que nous disons de ce texte particulièrement
complexe à la fin du chapitre intitulé "La Picardie de Louis
Seurvat".

C'est que nous voudrions maintenant dire un mot d'un au-
tre aspect du talent de notre auteur: le sens du tableau.

Celui-ci éclate dans le Conte del veillée (25D),qui nous
introduit dans une chaumière picarde à la nuit tombée,quand
toute la famille se tient rassemblée autour de l'âtre.C'est
un petit tableautin d'une remarquable justesse (et prestes-
se) de touche :

Ech galibier,
Sus sén cahier
D'pages d'écriture,
Foît del peinture.
--Es' tiote soeur débille tranquill'mént
S'catin,et l'rabille pareill'mént.
--Sus ch'gron d'Laïde,ech cot ronronne
En passant s'patte sus s'queue d'éronne.

Tout-à-coup,le tableau s'anime...Les aboiements du chien
et le bruit du loquet de la porte viennent de rompre le char-
me qui semblait avoir figé cette famille dans la quiétude d'
une veillée éternelle :

Qui qu'ch'est qu'est lo ?
Qu'i dit conme cho

Ech moîte Tatave
En foissant l'brave.
Ches fénmes disoitt' : mén doux Jésus !
Ches énfants n'respiroittent pus.
Ch'cot faisoit l'grous dous.Das s'cachette,
Ch'cricri arrêtoit s'canchonnette...

Convions maintenant le lecteur à assister au départ pour le marché de Tiot Jacques,sén fiu,pis sén beudet (25D), adaptation de la fable de La Fontaine Le meunier,son fils et l'âne :

Vlo nous trois géns partis: ch'père,ech fiu,pis ch'beu-
Ches hommës pos à pos,et ch'minisse pet à pet, [det,
Tout à l'aisi.
Bién miux,pou n'point esquinter l'bête,
Tutur portoît ls'harnais,ch'collier et pis l'sellette...

Humour,maîtrise rythmique,sens du tableau...le "métier" de l'auteur de ces quatre vers ne saurait être mis en doute.

Le début de Cho n-n'est (C et D,II) manifeste les mêmes qualités :

Tiot Batisse et ch'cousin François,
A forche ed tiots pouts pis d'grosses gouttes,
D'chez ch'débitant ronds comme des pois,
Pour s'n'aller jouquer s'mettent én route.

Conne o n'voyoit én broque én yux,
Surtout én sortant del leumière,
Is zigzagoittent à qui miux miux,
Pis qu'i n-y'avoit ni ciel ni terre.

Le second quatrain surtout est remarquable: le lecteur a vraiment l'impression de se tenir lui-même à la porte du cabaret,en train de suivre du regard les évolutions des deux compères,et d'en rire avec d'autres consommateurs venus jusqu'au seuil assister à ce spectacle désopilant.

Notons aussi la vérité des notations psychologiques (qui ne se donnent d'ailleurs pas pour telles).Quiconque est sorti la nuit d'un café,un peu...chancelant,sait bien que "én sortant del leumière",on est comme ébloui par l'obscurité du dehors,que le sol semble manquer sous les pas comme s'il n'offrait pas plus de résistance au poids du corps que l'air ; et que cette sorte de gravité qui appar-

tient en propre aux ivrognes les pousse à parler de telles sensations comme s'il allait de soi que, s'il y a quelque chose de bizarre, ce n'est pas parce qu'on est soûl, mais parce que...il y a quelque chose de bizarre !

On ne voit rien; c'est qu'il n'y a plus (grand geste emphatique et maladroit) "ni ciel ni terre",-- et du même coup, ici, le comique rejoint le cosmique.

Ce jeu de mots, pour mauvais qu'il soit, arrive à propos, puisque nous allons maintenant examiner les rapports du jeu sur les mots et de l'écriture dans l'oeuvre de Seurvat. Ou, plus précisément, nous allons tenter de montrer que, dans bien des cas, Seurvat écrit un texte uniquement en fonction des jeux de mots possibles. Ces textes sont donc composés d'une façon purement artificielle, "fabriqués", un peu à la manière des romans de Raymond Roussel.--Un procédé typiquement roussellien, par exemple, est celui qui consiste à construire tout un poème sur les couples "delirium tremens"/"drière très mince" et "incurable"/"un cul rare" (Diagnostic, C et D, I).

De même, il paraît au moins probable que Ches z-haricouts (C/C) a été écrit uniquement pour le plaisir d'établir un saisissant rapprochement entre le "pet" et la "paix"! Un qui-proco (C et D, I) uniquement pour la confusion possible (avec un peu d'imagination!) entre "water" (W.C.) et "watieu" (gâteau) !

Certainement, Seurvat n'eut pas la prétention d'être un "écrivain"...Il en fut un, pourtant, et, autant peut-être que sa maîtrise prosodique, que son sens du récit ou du tableau, son recours fréquent au procédé le prouve.

Par là, il semble singulièrement moderne. Entre autres procédés, Seurvat s'est servi du "collage", inventé par Isidore Ducasse...Prenons par exemple le poème Un mau d'bête (25D). Sa partie principale est entièrement construite à partir de locutions populaires du type adjectif qualificatif, ou verbe

+ comme + nom d'animal :

"--Ej sus poussiux conne un viux qu'vau !
"Tout chaque matin, quand ej m'élieuve,
"J'm'étire conne un cot, j'ai du mau,
"Et j'sus feignant conne ène culieuve.

"Das l'témps, j'seutois conne un cabri,
"J'courois das ches camps conne un lieuve ...
"A cht'heure më vlo tout rabougri,
"J'canchelle conne si qu'j'avois les fieuves !

"Mi qu'j'étois gai conne un pinchon,
"Et qu'ej cantois conne ène feuvette,
"Më vlo triste conne un hérichon,
"Et j'chévrotte conne ène vielle marguette! ...

C'est Seurvât lui-même qui a souligné les noms d'ani -
maux, pour bien mettre en évidence, croyons-nous, le caractè -
re purement artificiel de son poème.

La "saynète-opérette" Pus ed bruit qu'ed mau est tissée
de locutions proverbiales: "Os voulez tirer l'corde où qu'
i n-y'o point d'cloque", "Tu n'et' mouques point du pied, o
l'voit à t'manche, alle est roide", "J'aime miux vir tes ta -
lons qu'tes pointes", "Ch'est un miessieux, i porte ech fu
pis l-l'ieu", etc.

L'intrigue semble n'être qu'un prétexte pour amener les
personnages à utiliser ces locutions.

Mieux, une fraction du dialogue est entièrement constituée
de la répétition de deux de ces locutions, d'une sorte de bé -
gaïement qui pourrait bien représenter les hésitations, les
"comas" de l'inspiration (comme on dit) de l'auteur. Celui-ci
se donnerait donc le luxe d'inscrire dans son texte, en fili -
grane, cette fois, l'histoire de la fabrication de ce texte,
moments de trouble ou de faiblesse compris. En ce sens, on peut
dire des lignes qui suivent qu'elles "montrent la corde", cor -
de usée de l'inspiration défaillante, mais aussi fil d'Ariane
permettant de comprendre comment le texte se fait.

CAUDULE.- Marchez! Os n'perdez mie pour atténde avuc mi. O
n'foit mie conne o vut.

PHILOGONME.- O n'foit mie conne o vut.

LALIE.- O foit conme o put.

PHILOGONME.- O foit conme o put.

CAUDULE.- Chti qu'i foit ch'qu'i put...

LALIE.- Foit ch'qu'i doit.

PHILOGONME.- J'alloys l'dire.

CAUDULE.- Os mē l-l'avez prénd das m'bouque !

Enfin, le poème intitulé Picardilles II (25D) se présente comme une simple mise bout à bout de locutions, proverbes, banalités diverses exprimant le fatalisme paysan :

O s'voit, o s'dévoit! Préndez cho qui viént.
Ch'est tant miux, tant pis! Mais arrive qu'arrive,
Feut bén s'résiner én définitive,
Pisqu'ed roboler o n'sert mie dé rien! ...

Il est bien évident que si Seurvat avait voulu exprimer sérieusement sa philosophie fataliste, s'il avait voulu convaincre, il ne s'y serait pas pris de cette façon! Dans ce poème, la redondance rend le prétendu message totalement irrecevable. Seurvat était trop fin pour ne pas le sentir. Il faut donc voir dans un tel texte un pur exercice de style.

Exercice de style...cette formule pourrait s'appliquer, quand on y songe, à bien des pages de notre poète : Un mau d'bête, Ches z-haricouts, Ch'mounié pis l'vaque... Or, un écrivain qui se livre à des exercices de style fait, en quelque sorte, de l'ultra-littérature, -- nous voulons dire de la littérature qui est un retournement, une réflexion de la littérature sur elle-même, explicite ou non ; et donc une écriture qui dépasse tous les prétextes qu'on peut se donner pour écrire (prétextes extérieurs à l'écriture), -- une écriture pour l'écriture...

Une telle littérature n'est plus de la "littérature patoisante". -- Et pourtant Louis Seurvat a voulu faire de la littérature patoisante. Et la littérature qu'il a, dans ses meilleurs moments, dépassée, forcée, contrainte à se retourner sur elle-même, -- c'est bien la patoisante...

Nous risquerons donc, pour réduire cette contradiction ou ce paradoxe, et pour mettre un terme à cette longue étude de la maîtrise de l'écrivain Seurvat, -- nous risquerons la proposition suivante: l'oeuvre de Louis Seurvat constitue l'amorce d'une ultra-littérature patoisante pour la Picardie !

TROISIEME PARTIE

LA LANGUE DE LOUIS SEURVAT

Notation phonétique: système Bourciez (cf. Phonétique française, de E. et J. Bourciez, Klincksieck).

Nous avons toutefois remplacé les graphèmes /e/ et /e/ par /é/ et /è/.

/ / indique un mot noté phonétiquement.

NOTES SUR LE
LEXIQUE PICARD DU SUD-AMIÉNOIS
(région d'Ailly-sur-Noye)

Comme nous l'apprend la préface de R.Loriot, le manuscrit du Glossaire Sud-Amiénois (devenu le Lexique picard du Sud-Amiénois) fut confié par Seurvât, entre les deux guerres, à l'imprimeur André Sinet, de Grandvilliers. "La mort de l'auteur n'a pas permis l'impression de l'ouvrage, dont la rédaction et l'ordonnance requéraient au préalable une sérieuse mise au point", écrit R.Loriot, qui précise qu'il s'est lui-même chargé de cette mise au point, avec l'aide de Gaston Vasseur (aucun lien de parenté avec Vasseur-Seurvât).

Afin d'assurer l'édition du livre, R.Loriot se mit en quête de subventions. Il ne rencontra qu'incompréhension "de la part du C.N.R.S. et des instances départementales dûment sollicitées à plusieurs reprises"... Finalement, Jacques Sinet, fils et successeur d'André Sinet, fit paraître l'ouvrage en feuilleton dans "Le Bonhomme Picard", et le Musée de Picardie le publia en volume en 1968.

De dimensions modestes (55 pages), le Lexique n'en est pas moins une oeuvre importante.

En effet, explique R.Loriot, "il constitue un document vécu et par là très précieux sur la tradition et la vie régionale de la fin du siècle dernier et du premier tiers du siècle présent. Sa valeur essentielle il la tire avant tout de son caractère de témoignage direct, oral". On sait que Seurvât était notaire à Ailly-sur-Noye, gros bourg agricole, et qu'il avait affaire surtout à des paysans, lesquels, à l'époque, ne s'exprimaient guère qu'en picard.

Le Lexique est donc une mine d'informations pour l'historien et le sociologue. Il est plein d'intérêt aussi pour les dialectologues, car il comble "une lacune importante dans le réseau des lexiques picards. On sait, en effet, que la partie méridionale de l'ancienne province a, jusqu'ici, fait l'objet

de fort peu de travaux dans le domaine linguistique", indique Robert Lorient. Toutefois, ce lexique n'est pas un outil fiable: Seurvat, n'étant pas linguiste, se sert d'une orthographe qui n'a rien de phonétique et cherche seulement à ressembler le plus possible à l'orthographe du français (1). En conséquence, assez fréquemment, nous ne savons guère comment prononcer le mot que nous voyons écrit.

Voici quelques exemples :

ablaie : /ablè/ ou /ablé/ ?

abloc : /ablok/ ou /ablo/ ?

adelibe : /adoelib/, /adlib/, /adlip/ ?

d'affut : Seurvat note entre parenthèses affute. Est-ce la prononciation ?

aguevaler : /agoevalé/, /agvalé/ ?

ainnée : /éné/, /èné/, /ěné/ ?

ais, aix (abeilles): /ès/, /èks/, /è/, /é/ ?

s'apoier : /sapoyé/, /sapwayé/, /sapwéyé/ ?

Le Lexique n'est pas fiable, parce que jamais on ne peut être certain d'interpréter correctement, sur le plan phonétique, le mot écrit. Il n'est pas fiable, d'autre part, pour le linguiste, parce qu'il recouvre une région assez vaste, où les variantes phonétiques, nécessairement, sont nombreuses, et que la localisation précise des formes relevées n'est pas donnée. R. Lorient nous en avertit: "Toutefois, comme le montre l'étude du document, le contenu lexical déborde largement la ville d'Ailly-sur-Noye et son canton. Il reflète en partie le vocabulaire du Santerre méridional et celui de l'Amiénois. Nous n'avons pas hésité à accompagner du sigle N (=Noyon) certains vocables, comme pame : épi de blé (littéralement paume) que nous n'avons rencontrés, au cours de nos enquêtes, que dans le Noyonnais et le sud-est de la Somme (2)." Il y a donc non seulement des variations phonétiques, mais aussi des différences lexicales (des mots différents, selon les lieux, pour désigner un même objet).

Voici quelques exemples de variantes phonétiques: abloqué/ablouqué; acoeuder/aqueuter; acourion/acorion/écorion; acrin-

cher/agrincher/agrancher; agés/agis; adviner/agviner; ahure/ahute; aiève/aieuve (élève); airnile/arnille; andain/andouin; ane/aune; angoisse/angoiche/angouche/angousse; acrinquillage/ atrinquillage...

S'il est suspect aux yeux des linguistes (3), le Lexique est un ouvrage éminemment utile aux écrivains picardisants qui cherchent à élargir leur vocabulaire. C'est que Seurvat, écrivain lui-même et, dans son domaine, grand écrivain, sait retenir les mots les plus riches, les plus intéressants phonétiquement et sémantiquement, ceux sur lesquels tout véritable écrivain aura le plus tendance à s'appuyer. Ces mots riches de substance et de résonances, le Lexique en est prodigue.

L'ouvrage a 4.685 entrées, --ce n'est pas si mal! Mais beaucoup de mots ont deux ou plusieurs entrées, soit que Seurvat ait relevé plusieurs variantes phonétiques, soit qu'il ait orthographié de deux façons différentes un même mot (exemples: aisiuté et eziuté; aiude et ayude).

On ne saurait reprocher ces erreurs à Seurvat. Il n'a certes pas voulu faire oeuvre de linguiste, mais seulement recueillir le plus de mots picards possible... A une époque où ceux-ci commençaient à disparaître (par exemple le recul des techniques ancestrales amenait celui des vocabulaires spécifiques qui s'y rattachaient), il fallait en engranger très vite le maximum.

Par contre, on peut se demander en quoi a consisté la "nécessaire mise au point" du texte que R. Lorient prétend avoir mené à bien avec l'aide de Gaston Vasseur... On peut se demander, par exemple, comment un linguiste a pu publier ce lexique tel que nous le connaissons, c'est-à-dire avec une orthographe tellement irrégulière qu'un même mot peut avoir plusieurs entrées alors que la prononciation reste la même (aiude/ayude). Il fallait élaguer... D'autre part, s'il était légitime de reprendre toutes les variantes phonétiques données par Seurvat, n'aurait-il pas été bon d'essayer de les classer dans un tableau, par grands types, et de les localiser autant que faire se pouvait ?

Une nouvelle édition du Lexique, fondée sur une "mise au point" plus convaincante, serait à coup sûr la bienvenue.

Post-scriptum

Nous avons pu consulter un manuscrit de Seurvat, daté de "1905-1906" et portant le titre de Vocabulaire picard de la région d'Amiens. Dans un court avant-propos, Seurvat précise que l'ouvrage contient "environ quatre mille cinq cents" mots. Il y a donc de fortes chances pour qu'il s'agisse du même recueil que celui publié en 1968, puisque ce dernier comporte, nous l'avons vu, 4.685 entrées.

Le titre du manuscrit est clair: vocabulaire DE LA REGION D'AMIENS. Il n'était donc pas question, en 1906, du Sud-Amiénois. En outre, Seurvat écrit dans son avant-propos: "J'ai plagié sans vergogne dans le Glossaire de Monsieur l'Abbé Corblet(...), et d'autre part dans les Etudes sur le Patois Picard de Mr J.B. Jouancoux (...) Le Petit Glossaire du Patois de Demuin de Mr Alcius Ledieu m'a fourni également un certain nombre de mots."

Nous pouvons dès lors nous demander si le titre de Lexique picard du Sud-Amiénois (Région d'Ailly-sur-Noye) ne devrait pas être remis en cause.

Notes

(I)- Seurvat va jusqu'à écrire (page 22 du manuscrit dont nous parlons dans le post-scriptum): "La lettre K n'existe pour ainsi dire pas en latin non plus qu'en français et elle ne saurait se rencontrer plus fréquemment en picard."

Laissons-la aux ex-sujets du Kaiser et à leur Kolossale Kamelote! On doit la remplacer dans l'orthographe par qu ou par c dur."

Note qui devient dans le texte publié: "Cette lettre n'est ni latine, ni française, ni picarde."

Ces lignes vengeresses sont d'autant plus attristantes que la lettre K a été très employée par les auteurs picards du Moyen Age !

(2)- Nous n'avons pas trouvé trace de ce sigle dans le Lexique. Le mot pames est bien suivi de la mention "Noyonnais", mais il est le seul dans ce cas.

(3)- Von Wartburg, Keller et Geuljans, dans leur Bibliographie des dictionnaires patois gallo-romans (Genève, Droz, 1969) mettent en garde les utilisateurs éventuels du "lexique" de Seurvât.

PRINCIPALES OPPOSITIONS PHONÉTIQUES ENTRE LA LANGUE DE SEURVAT ET LE FRANÇAIS

Les prétentions de ce chapitre sont des plus limitées.

Il ne pouvait être question de relever systématiquement toutes les oppositions phonétiques existant entre la langue qu'écrit Seurvât et le français, encore moins de faire l'histoire des mots pour expliquer ces oppositions. Un tel travail aurait été exténuant et, surtout, inutile: les caractéristiques phonétiques du "picard en général" sont connues, et expliquées.

La recherche dialectologique, aujourd'hui, en Picardie, consiste donc surtout à noircir les "blancs" qui demeurent (nombreux) sur la carte, entre les différents points dont le parler a déjà fait l'objet d'une étude.

Notre relevé des principales oppositions phonétiques, donc, entre le picard de notre auteur et le français pourra, éventuellement, fournir quelques informations nouvelles aux cher -

cheurs qui tentent de déterminer la configuration linguistique du Sud-Amiénois.--Il n'a pas d'autre prétention.

Toutefois, à l'intention de ces chercheurs, quelques remarques doivent être faites.

I- La langue de Seurvat est passablement mouvante. Un mot peut avoir plusieurs prononciations (sans que sa position dans la phrase, par exemple, puisse l'expliquer). Ainsi, on trouve dimanche face à dimainche, haleine et halangne, tiot et tiout ...

La(?) langue de Seurvat présente pourtant une cohérence plus grande que l'ensemble dialectal, dont on a peine à saisir les contours, que reflète son Lexique picard du Sud-Amiénois (voir le chapitre consacré à cet ouvrage).

A priori, il n'est même pas impossible que notre auteur ait bien écrit la langue d'Ailly-sur-Noye... Celle-ci pouvait très bien, compte tenu de l'étendue et de l'importance de la commune, se composer en fait de deux ou trois patois très voisins, coexistant, s'influçant réciproquement, s'interpénétrant... D'autre part, telle personne qui disait dimainche ou halangne, pouvait dire aussi bien, indifféremment, dimanche, haleine, du fait de l'influence grandissante du français...

Mais notre impression est que Seurvat s'est forgé une langue d'écrivain à partir des parlers de plusieurs communes de la région d'Ailly (en qualité de notaire, il "couvrirait" certainement un espace assez vaste), langue "littéraire", donc, mais dont il n'a pas cherché à unifier vraiment la prononciation (telle que l'orthographe peut la refléter).

II- Il n'est pas exclu que Seurvat ait pu user et abuser des "licences poétiques", et en particulier sacrifier ici ou là la prononciation juste aux nécessités de la rime ! Pour cette raison, quand nous avons trouvé à la rime une forme qui nous a paru inattendue ou suspecte, nous l'avons fait suivre d'un signe (R) qu'il faut comprendre "mot placé à la rime".

III- L'orthographe utilisée par Louis Seurvat, en bien des cas, ne nous permet pas de déterminer quel phonème précis tel graphème peut représenter.

En conclusion, les textes de Seurvat peuvent donner certaines indications sur le dialecte sud-picard, mais il convient de ne les aborder qu'avec prudence.

N.B.- Le signe (≠) signale une variante phonétique attestée dans l'oeuvre de Seurvat (le lexique et les proverbes non compris).

VOYELLES

français /a/

picard /o/

qui m'o conté; lo (là); cho (ça); dusquo (jusqu'à); i vo (il va); airoo (aura); bros (bras); étots (états); i gno (il y a); ch'n'étoit pos (pas); là-bos (là-bas); ch'tos (tas); et d'coeteros (et coetera); Lucos; én tous cos; déjo; drops (draps); pos à pos; lilos (lilas); a s'débot (se débat)...

Contre-exemples: das ch'témps-là; sortir de d'là; là-bas; tas d'leups-warous; cahin-caha; Etat (R - avec soldats) ; cas (R - avec: ch'certificat).

Seul le /a/ final devient /o/, ce qui explique qu'on ait lo (=là) et là-bos, car là-bos forme un seul mot.

La préposition à n'évolue pas, sauf dans le cas de dusquo, où elle n'est plus ressentie comme un mot indépendant mais comme le dernier phonème du mot précédent.

Dans certains cas, le /a/ final n'a jamais donné /o/, ainsi dans soldats, certificat... Ce qui explique que l'on trouve ,

RIMANT AVEC CES MOTS, des formes Etat, cas, alors que étots, cos sont attestés.

cahin-caha semble être un emprunt récent au français.

Des formes comme là-bas (≠ là-bos), tas (≠ tos), sortir de d'là (≠ lo) s'expliquent plus difficilement. Négligence orthographique de Seurvat ou indices de l'influence grandissante du français ?

français /ɛ/ et /œ/

picard /e/

bougrément; das m'bédaine; j'chévrotte; l'prémère; par devant; esquéllette.

D'une manière générale, le picard, tout comme le français, élide le /ɛ/ à l'intérieur des mots, sauf dans les cas où l'élision rendrait le mot pratiquement imprononçable (exemples ci-dessus). Mais le picard prononce /e/, non pas /ɛ/.

Même chose pour: ch'qué ch'est que d'nous; Diu dé Diu (groupes de consonnes difficiles à prononcer).

Dans certains cas, la voyelle pouvait être élidée mais s'est conservée: ches sécrets; pénaud; pétête.

Dans pétête, dans héreuses, /e/ correspond au /œ/ français. A l'inverse, nous trouvons nève pour "neuve".

français /e/

picard /œ/ ou /ü/

queuque (=quelque) ≠ quèqu'cose.

tout d'meume; mi-meume; seume (sème); ch'preume d'l'école (≠ au prême); après veupes (=vêpres); i reuve; j'reuvois; i s'élieuve (=il se lève); lieuve (lièvre); fieuves (fièvres); phynomènes; avu, avuc.

Cf. nève (neuve), eine (une).

français /ɛ/ atone ou "e" muet

picard /e/ atone

1)-Adjectifs féminins placés immédiatement devant le nom.

s'peuvré mère; l'pauvré fenme; à l'moindré colique;
l'boinné Sainte-Vierge; vou tioté brongne...

Le /e/ final atone du picard correspond au /ɛ/ final français devant consonne, dans les vers réguliers. Il compte donc pour une syllabe.

On trouve des adjectifs masculins présentant ce /e/ atone: mén peuvré corps; peuvrés malheureux...Forme attendue: mén peuv' corps.--Il faut soit faire appel à l'analogie (influence de la forme féminine), soit retenir l'hypothèse d'un traitement analogue pour le masculin et le féminin des adjectifs épiciques. Mais il peut encore s'agir d'une simple "licence poétique" (Seurvat ayant besoin d'un "pied" de plus pour tel vers).

2)-Groupes consonnantiques imprononçables.

L'exemple le plus net est: entré deux (écrit aussi: entrè deux). Autres exemples: fendré l'air; pisqué ch'est tout.

Si ce phonème peut être noté è, c'est qu'il s'agit d'une voyelle atone, et donc au timbre assez imprécis.

3)- Voyelle d'appui.

presquè rien; né rien foire; cho n'servoit mie dé rien;
jé né m'séns pos bien; ch'loquet dé l'porte; dé l'peinture;
dé ch'témps-chi; bien qu'jé n'fuche point; ch'est mi qué
j'té l'dis; qué l'Diabe t'émporte...

Dans ces exemples le /e/ est une voyelle d'appui. On pourrait tout aussi bien écrire: jé(?) n'em' séns pos bien; ch'loquet d'el porte (ou: del porte); d'ech témps-chi; bien qu'j'en' fuche point; ch'est mi qu'ej t'el dis...Et même: presque érien; n'érien foire (en ce qui concerne "rien", il y a d'ailleurs eu mécoupure, puisque nous trouvons des formes /aryẽ/ plus au nord dans le domaine).

Autre exemple: l'Egalité/Qui n'est à cht'heuré qu'dains l'chim'tière...Il faudrait écrire: l'Egalité qu'alle ("qui"

est une faute de picard!) n'est à cht'heure eque dains l'chim'tière.

jé l'arrête: mauvaise graphie, probablement, pour jé l-l'arrête = j'el-l'arrête.

4)- Autres cas.

l'peur qué j'ai ieue: cette forme nous semble aberrante. On attendrait: l'peur eque j'ai ieue. Mais, là, Seurvat n'aurait pu écrire: ⁺l'peuré qu'j'ai ieue ! Refusant, pour des raisons mystérieuses, de placer la voyelle d'appui à la tête du deuxième mot, il est conduit à inventer, selon toute vraisemblance, cette forme qué j'ai ieue.

jé né m'séns pos bien; rien dé miux... Ces prononciations existent (rares pour la première forme: on entend plutôt : j'n'em' séns pos bien /žném sě po byě/). Elles montrent qu'en picard, le /e/ atone peut ne pas être élide même dans des cas où son maintien n'est pas nécessaire (cf. aussi: sécrets; pé-naud; pétête).

N.B.- Les contre-exemples sont très nombreux. En fait, Seurvat, qui se souciait fort peu d'indiquer par ses graphèmes des prononciations précises, écrivait presque toujours e sans accent (garnement; tu devrois; que d'affaires, etc.), sans qu'on puisse toujours savoir s'il notait ainsi un /e/ ou un /e/. Ou bien il existait effectivement deux prononciations concurrentes, ou bien la prononciation /e/ existait seule et Seurvat ne l'indiquait qu'accidentellement.

voyelle d'appui notée "e".

sn'ebsongne

echnille

j't'edwise; edvoir; edman ...

ej devienche; ej t'assure; ejtant; s'ejette (=se jette) s'explique par ejtant.

battant l'ensure

pour en' point perde d'témps

equ' pour (ces deux derniers exemples paraissent porter de

sérieux coups à notre interprétation de la forme : l'peur qué j'ai ieue, page 78, l.6 et suivantes).

ernier; un ermords; i s'ercouque; ert'nant; s'erposer; en m' erc'mandant; l'eruelle (=la ruelle).

escousse; esménche; esquélette; estature (cf. a contrario : scusez-mi; par straordinaire).

evnir.

Cette voyelle se prononce très probablement /e/.

métathèses.

énterprénd; berbis; chéntquater-vingt-quinze lives; guerlot-
ter; guernouilles; contervént; saquerdié (sacredieu); j'en-
terrai (=j'entrerais)...

drière (=derrière) peut s'expliquer par /dréyèr/(métathèse),
puis fermeture du /e/ en /i/ sous l'influence du /y/.

sous partesque (=sous prétexte)

troubes (=tourbe)

frumant; il erfrume (referme).

français /oe/

picard /ü/

1)- syllabe ouverte: miux; viux; men Diu; je n'vux pus; ch'fu;
un u (oeuf); je n'pux pus; au iu, au liu (≠ au lieu); jux; fu-
riux (≠furieux); hureux; malhureux (≠héreux); june-homme...

Et aussi: aperchuvoir; erchuvro; fumelle.

2)- syllabe fermée: sen fillul; burre.

Contre-exemples assez nombreux: pétête; pouilleux; glorieux;
hureux...

français /ü/

picard /oe/

1)- syllabe ouverte: asseuré; leunettes; écoeumoire.

Contre-exemples: écumoit; rancunoit.

2)-syllabe fermée: seur (sûr); seur'mént; feume (fume); pleumes; meûr.

Contre-exemples: mûr; edsur; sûre (R avec "voiture").

eune (=une) se prononce en fait /èn/.

Autre cas où /û/ donne /e/: ménicipal (mais: phunomène!).

"gluante" devient gliante.

français /o/

picard /e/, /oe/ ou /ɛ/

1)-/e/. os sairez (saurez); airo sn'argént (aura); ls'é-relles (les oreilles).

2)-/oe/

syllabe fermée: l'un l'eute; peuv' Madlangn' ; seute! coeuches; Saint Seuve; Gleude (=Claude); l'seuce; feuss'té; à geuche /goeš/(≠à gauche).

syllabe ouverte: du heut; beudet; l'feuquoire (faucheu-se); seucisses; galveudeux; meudit; l'l'heuteur; chl'eutel; nigoeuds; précoeutionne; i li feudroit ...

N.B.-Dans les formes françaises, /o/ est toujours représenté par le graphème "au" (sauf dans "oreilles").

3)-/ɛ/(qui s'amuit): c'méncher (commenter); en m'erc'man-dant (recommandant).

français /o/ noté -eau

picard /yoeu/

pourcieu; bieu; troupieu; oisieux; moineux; batieu, etc.

Cf. aussi: crapieud (≠crapeud).

Contre-exemples: mounié (moineau); bureu (bureau); blai-riau (R avec "mau").

français /o/

picard /u/

à ch'tiut jour (≠à ch'tiot jour); mén dous; siroup; sou-lou (ivrogne); aussitut; putut; magout; fricout; pout; mouts; goulouts; saloup; tricout; troup fort; vélou; l'grous dous; dsus ses ous (=os); nimérous (=numéros)...

A l'intérieur d'un mot: à proupous (dans le même texte : à proppous); ch'prouverbe; découleuré; bounets; poulitesse; hounêt'té (~~malhonnêtes~~).

Contre-exemples: aussi; ahoquant; portrait; promette; l'moment (tous mots où /o/ est devenu /u/ dans certaines parties de la Picardie).

français /u/

picard /o/ ou /oe/

journée; aujourd'hui; s'torméntoit; s'norrir; persui; molin (~~meulin~~); s'porléquoit; povoir; pourquoi; tornure; j'velois; ch'jornal; por (~~pour~~).

tout d'un coeup; seu (=soûl); ébleuis; peuls (pouls); r'coeud (=recoud); leup; meulin; cailleu; treu; treué; cleu; treuve (R avec "épreuve").

Contre-exemples: ouverture; i court; couve; pouvoient; pourlègue.

français /e/, /oe/

picard /ye/, /yoe/

1)- laissier; baisié; baptisié; graissier; aidier.

2)- s'élieuve (=se leve).

3)- culieuve (=couieuvre).

Cf. également: j'ai ieu.

ensianne (=ensemble).

diphtongaison en /we/ de /e/, /o/, /u/

1)- /e/

Toutes les désinences de l'imparfait et du conditionnel.

j'fois (/fwé/); j'amois; s'moison; ch'moîte; pouaye tes dettes (prob./pwèy/); affoire; i r'connoit; os voirons (verrons); voerre (=verre); poires (=paires); j'vous envoirai; ch'poyis (/pwéyi/ ≠ pays).

Mais: neyer (=noyer, V.).

2) -/o/

coire (=encore); boin; boinne.

Contre-exemples: sognoit; pognée; du bos (=bois); pont
(=négarion "point").

3) -/u/

moirir (=mourir); soiris (=souris).

Les mots concernés semblent rares.

français /ǣ/

picard /ě/

graphies françaises "en", "em". désargénté; péndaint; én-
terprénd; o l-l'énténd; témps ...

Pas de contre-exemple: Seurvat écrit indifféremment en,
én, èn ou ém, em mais ces graphèmes représentent toujours le
son /ě/.

graphie française "an". avaint; péndaint; à grainds cris;
grainde; sains; l'dimainche; à l'ringuette (rangée); cat-
houint; pourtaint; blaincs bounets; d'diains; suffisaint
(R avec "tranquill'mént"); importaince (R avec "concurrén-
ce"); avaince; courainte (R avec "rénte"); bainde; Fraince;
brigainds (R avec "témps"); painche (=panse)...

Certaines formes sont d'évidence des hyperpicardismes,
ainsi blaincs.

Contre-exemples: panche; langue; péndant; o cante; avant-
z'hier; tous les ans; quand; lampe; blancs; planques; l'an-
douille; santé; d'avanche; dimanche; edvant ...

La tendance, dans de nombreux patois, est de prononcer in-
différemment /ǣ/ ou /ě/. C'est ainsi qu'on peut lire dans un
texte de Seurvat ch'brin d'van (le bren de vin, l'eau-de-
vie), et dans un autre texte (toujours de lui): ch'bran d'vin!

français /ǣ/

picard /ǣ/

graphie française "in". matan; malan; lapan; voisan; ch'cou-

san Batisse; ch'boudan; ch'brin d'van ...

Contre-exemples: lapin (R avec "certain"); machin;
ch'méd'cin; meulin; gardin; cabotins; qu'min (=chemin. R
avec "certain"); cuin; Gustin ...

graphies françaises "ain", "aim". fam (=faim); edman;
l'lénd'man; du pan ...

Contre-exemples: certain; ed'main; main; Saints ...

On voit que non seulement /ã/ devient /œ/, mais que la
réciproque est également vraie.

dénasalisations

1)-de /ã/. das ch'villache; patalon; gramént (=grande -
ment).

Contre-exemple: grandmént.

2)-de /œ/. a ls'éfants; ecoir (=encore), mais il peut fort
bien dans ce dernier cas s'agir d'une coquille.

3)-de /ø/. m^ôsieu; mosieu l'Curé; o (=on).

Contre-exemples: monsieur (rare); on.

La dénasalisation reste un phénomène très limité.

altérations de voyelles devant nasale

1)-/a/-/e/. gaigner; painier; ainnée.

2)-/e/-/ã/. Sangneur; Madlangne; l'esmangne ...

3)-/i/-/e/. veigne; voisaine; lémichons (=limaçons); sei-
gne (=signe); équaine (=échine); poitraine; épeine; glai-
nes (=gelines, poules); fraine (farine).

Contre-exemples: cuisine; babouines ...

nasalisation d'une voyelle devant consonne nasale

1)-devant /m/. em'n'honme; conme; ches ponmes d'terre;
honme (R avec Somme, qui se prononce donc /sôm/); én sonne
(R avec rogome, qui se prononce donc /rogôm/).

l'Anmour; progranne.

es fenme.

Nombreux contre-exemples: s'femme; comme; homme; amour...

On a vu que Seurvat faisait rimer honme et Somme, sonme et rogome. Il est donc très probable que la nasalisation était systématique, mais que Seurvat ne la notait qu'ici et là.

femme devait se prononcer /fãm/, et non /fẽm/, car on trouve des rimes femme/dame et femmes/réclames.

2)-devant /n/. jonne (=jeune) ≠ june, joène.

3)-devant /n/. Madlangne; l'esmangne; sangneur; halangne; sangne (=saigne); voisangne (=voisine).

brongne; trongne; mn'ebsongne; ivrongne (R avec ebsogne).

CONSONNES

chute de /d/ après voyelle nasale

l'sonme ronne (/rõn/); monne; réponne; énténne; dépeinne.
Contre-exemple: n'n'énténde.

chute de /l/ et /r/ après consonne à la fin du mot

misérabe; l'l'étabe; minabe; croyabe; onc; ongues; exémpé.

prope; ête; moîte (=maître); lives; s'monte; ombe; fieuves (fièvres); nègues; lette; cambe ,etc.

chute de /l/ final

qué travail; tilleux.

consonnes transitoires du français

N'existent généralement pas en picard.

traner (=trembler); qui trannoient; én trannant; i sanne (=semble); énsianne (=ensemble).

i feuroit (=faudrait); tu vénros (=viendras); du pain ter (=tendre).

Cf. également i s'étranne (=s'étrangle), où le /g/, bien qu'étymologique, est tombé.

Contre-exemples: rassémblée; chènde (=cendre); ténde (=tendre).

Ces formes sont dues à l'influence du français.

français /g/

picard /w/

leup-warou; wardoit.

Dans son lexique, Seurvat donne les formes warde (=garde); warder; water (=gâter); watiau/watieu (=gâteau); wèpe (=guêpe); wépier (=guêpier); wére (=guerre).

hésitation entre /ks/ et /sk/

tous les sesques (=sexes); fisque (=fixe).

Phénomène bien connu en d'autres endroits de la Picardie: dans le Montreuillois, par exemple, avec des formes comme /diks/(disque); /maks/(masque); /bosk/(boxe) ...

alternance de /l/ et de /r/

margré li; raboure (=laboure); carculateur; erchon (=leçon).

peuprer et peupler (=parler) sont deux formes d'un même mot.

ti_oir; mi_oir.

français /n/ final

picard /ɲ/

Madlangne; l'esmangne; halangne; voisangne.

Nombreux contre-exemples: haleine; voisaine...et même résiner = résigner (mais dans ce dernier mot, la nasale n' est pas finale).

palatalisation de /k/ et de /g/

Seurvat écrit "coeurfali", "curé" et signale ici et là en note qu'il faut prononcer /tʃ/...Le graphème "tch" ap-

paraît bien dans la première oeuvre publiée de Seurvat, Ches pissons d'avril ed Tuttur, où nous trouvons étchumette, alle tchait, tchinze, etc. Mais dans ses ouvrages ultérieurs, Seurvat renonce à transcrire la palatalisation du /k/ (nous ne trouverons plus que cartchons=chargeons, dans Tu coisiros).--Quant à la palatalisation du /g/, elle n'a jamais été notée.

D'évidence, donc, Seurvat connaît la palatalisation, mais ne la note qu'exceptionnellement. Dans ces conditions, il est impossible de dire quelle est, à Ailly-sur-Noye, au début du siècle, la réussite du phénomène.

réduction de /ly/ à /y/

au iu (=au lieu) (~~au liu~~, au lieu).

qui y-avoit foit foire (<qu'i li avoit foit foire).

ch'qu'o y'avoit apprénd (<ch'qu'o li avoit apprénd).

Contre-exemples: lieuve; i s'élieuve; culieuve.

Le phénomène paraît très limité.

français /s/

picard /š/

1)-Quand le français utilise les graphèmes "c" ou "sc".

r'chu; grimache; plache; chonqhonte (=cinquante); chént; s'lancer; ichi; patience; conschienche; forches; chervelles; existénche; chiénche (=science); cho (=ça); suchant; douche; puche; deschénd...

Contre-exemples: dédicaces; vices; seucisses; récite; ordonnance; finisse (faute de picard); service; cercieu; disgrâce; péniténce; importaince; morcieu; façons; verse; office; 'rmercie; justice; vice (R avec "récidivisse"), etc.

2)-Quand le mot français correspondant a "s" ou "ss".

el cache (=la chasse); mucher (=musser, cacher); fuche (=fusse, subjonctif); canchon (=chanson); frichonne; pinchon; hérichon; panche; émbrache; cachieux (=chassieux); adrèche; glichades; chinges; du chuque; chiflet ...

Contre-exemples: seucisses; bécasse (R avec "basse"); sé-
qu'resse (R avec "messe"); pissons (=poissons); boisson; bles-
sure; suchant; nécessité...

français /ʃ/

picard /k/

bouque; mouqu'ron; i s'ercouque; fraiqu'mént; vaques; el ca-
che; canter; marcandise; acater; camps; j'canchelle; capelles;
l'cargue (=charge); écaper; queuqu' cose; ch'cot; coeud; quié;
qu'vau (cheval); qu'mises; quien; gaquère (=jachère); équelle;
équaine; couquer; léquer ...

Contre-exemples: cloche (R avec "sacoche"); poche; empêche;
bouche (f.verbale); riche; chacun; méchant; chanoine; l'châs-
se; l'charité; sanche (=chance); chien; én chemin foisant ;
cher; chétive; ch'marché.

français /y/ final

picard /l/

parel; boutelle; solel; merveille; érelles.
traval; bétal; détal; portal; muralle (R avec "Cathédrale").
echnille rimant avec mille se prononce donc /eʃnil/.
guernouilles.

Contre-exemples: vieille; Conseil; éreilles.
travailie (R avec "caille"); marmailles.
chitrouille; andouille; badrouille...

Comme en français, la graphie -ille est ambiguë, et l'on ne
peut savoir avec certitude comment Seurvat prononçait des mots
comme famille, fille, grille ...

français /ʒ/

picard /g/

gardin; gambes; gatte; ganne (=jaune); gaquère; l'cargue (=la
charge); gleines (=gelines, poules).

Contre-exemples: l'carge; a s'élargiro.

LIAISONS FAUTIVES

1)-Avec /l/.

is l'ont (=ils ont)(une seule occurrence).

2)-Avec /n/.

i gn'o (=il y a); i gn'en o (=il y en a).

tout dains n'un coeup.

i s'foit n'ermite (mécoupure?).

Cas particulier: "sains rien n'én laissier". L'adverbe "en", en picard, a souvent la forme /nẽ/, et même /n nẽ/ (consonne géminée), /én nẽ/ (avec voyelle d'appui). Devant voyelle, ces formes se réduisent à /n n/ et /én n/. Ainsi nous trouvons dans Seurvat: "a n-nin sro malade" et "un milord en n'o offert sen poids én or".

3)-Avec /t/.

j'sus t'honnête; ej sus t'à bout (nombreux exemples).

t'es t-ène pieu.

tu devrois t'ête honteux; o n'put mie pus t'ête.

4)-Avec /z/.

o z'o (on a); quand o z'est; mié à z'artaises; un ange à z'ailes; mort-z-ive; avant-z'hier; maroumétans ou z'héritiques.

Addendum (aux premières lignes de la page 86)

M. René Debrie a découvert aux Archives départementales une édition non datée de Ch'l'Infant pleureur del' Cathédrale d'Amiens qui ne peut guère être que la première édition (celle de 1902; --en effet, le texte paraît moins bon, sur le plan littéraire, que celui de la version de 1923). Or, dans ce texte comme dans Ches pissons d'avril ed Tuteur, paru également en 1902, la palatalisation est notée... Il doit en fait en être de même dans la première version des autres écrits des débuts. --Mais quand il réédite ces textes, en 1923, Seurvat a renoncé à transcrire le phénomène.

LA LANGUE DE SEURVAT :

GRAMMAIRE

Ce chapitre comprend deux parties.

La première partie est une suite de remarques rapides concernant quelques points importants de la grammaire picarde, telle qu'elle se laisse découvrir dans les écrits de Louis Seurvât.

Nous étudions successivement les particularités principales de la conjugaison, les pronoms personnels, les adjectifs et pronoms possessifs, les pronoms relatifs, les adjectifs et pronoms démonstratifs.

La seconde partie, beaucoup plus étendue, est une étude systématique d'un aspect assez peu connu de la grammaire picarde, mais très important: la concurrence de l'article défini et du démonstratif-article.

1- PARTICULARITÉS DE LA CONJUGAISON

1)-Cas de confusion entre la 1ere et la 3e personne du plur.

Le verbe "avoir" et le verbe "aller" ont, au présent de l'indicatif, deux formes pour la 1ere personne du pluriel : os avons = os ons; os allons = os vons. La 2e forme est identique, phonétiquement, à celle de la 3e personne du pluriel (is ont, is vont).

2)-La désinence -tent distingue la 3e personne du pluriel au présent (sauf dans quelques verbes: avoir, aller, faire): is amèn'tent; i pourrissent; i doissent (=ils doivent);

--à l'imparfait: is maingeoissent ;

--au conditionnel présent: comme si qu'is avalloissent ;

--probablement au subjonctif présent, quoique la seule forme que nous ayons relevée soit qu'is soyonchent (qu'ils soient). Dans le Montreuillois: /kizoešt/ (qu'ils aient) et /kiswèšt/ (qu'ils soient)...

Le seul temps simple où cette désinence n'apparaît pas est le futur : is iront.

N.B.1 - Peut-être le /t/ est-il géminé là où Seurvat écrit -ttent (très souvent). Par exemple dans des cas comme pour-rittent, doittent (=doivent), où on peut penser qu'un deuxième /t/ s'est formé par assimilation... En effet, les formes plus anciennes ont dû être /purišt/ et /dwèvt/.

N.B.2 - Le "e" de la désinence -tent se fait entendre presque systématiquement dans les vers de Seurvat (c'est-à-dire que la désinence compte pour une syllabe), sauf à la pause. Seurvat aurait-il compté si régulièrement ces "pieds" si le "e" en question avait été complètement élide dans son parler? C'est peu probable... Dans le Montreuillois (à titre de comparaison), ce "e" est effectivement prononcé, mais jamais accentué (l'accent tombe sur la syllabe précédente). Phonétiquement, il s'agit plutôt d'un /e/ atone que d'un /ɛ/... Sans doute en était-il de même à Ailly-sur-Noye à l'époque de Seurvat, si nous en croyons certains indices (cf. la partie intitulée "Un texte révisée").

3)- Désinences de la 1ere et de la 2e personne du pluriel à l'imparfait et au conditionnel. Exemples: os étoimes (nous étions), os iroimes (irions), si o voloites (si vous vouliez), os n'airoites (n'auriez).

Désinence /wèm/ pour la 1ere personne et /wèt/ pour la 2e (qui a donc la même désinence que la troisième).

4)- Le participe passé du verbe "être" dans les temps composés de ce verbe. Exemples: o té (a été), j'ai té (j'ai été), qu'avoit té, avoir té...

Chute du premier /e/.

5)- Impératif pluriel des verbes "dire" et "faire".

Le verbe "dire" a un impératif pluriel disez (=dites).

Nous n'avons pas relevé de formes /fézé/ ou /fwézé/, mais ces formes sont attestées ailleurs en Picardie.

6)- Le subjonctif. La marque du subjonctif est la désinence -che : qu'ej devienche (devienne), qu'i s'én voiche (aille), a seule fin qu'o l'seuche (sache), qu'is soyonchent (soient).

7)- Le subjonctif présent des verbes "ête" et "avoir".

Exemples: je n'dis point qh'l'homme fuche un tiout saint (=soit); mettons qu'i y'euche (=qu'il y ait).

On remarquera que le subjonctif présent du picard, en ce qui concerne ces deux verbes, ressemble à l'imparfait du subjonctif français (ce temps n'existe pas en picard).

Le subjonctif présent du verbe ête entraîne: n'fuchez point (=ne soyez pas, impératif) et: fut d'peur, fut d'émotion (soit ...soit).

Mais les personnes du pluriel de ces verbes ne sont pas construites sur le même radical : qu'os ayonches (ayons), qu'os soyèches (soyez), qu'is soyonchent (soient).

(La forme fuchez de l'impératif du verbe ête ne correspond donc pas à la forme soyèches du subjonctif présent.)

Voici la conjugaison complète de chacun des deux verbes au temps étudié :

ête: ej fuche, tu fuches, i fuche
os soyonches, os soyèches, is soyonchent.
avoir: j'euche, t'euches, il eucne
os ayonches, os ayèches, is ayonchent.

A titre de comparaison, voici la conjugaison des mêmes verbes au même temps dans le Montreuillois :

èt : éž swèš, té swèš, i swèš, ō swéyōš, o swéyèš, i swèšt.
awér : žoeš, toeš, iyoeš, ō zéyōš, o zéyèš, izoešt.

II- LES PRONOMS PERSONNELS

première personne du singulier

sujet : (e)j , et quelquefois jé, jě (français "je")

jé apparaît souvent devant la particule négative né (ex.: jé né m'séns pos bien), ou quand il est séparé du verbe par

un pronom personnel (jë m'dis).

Ailleurs, on a ej : ej compte; j'allois; j'voyois.

apposition ou antécédent d'un relatif: mi (français: moi)
c'est mi que j'sus chl'invénteur.

complément précédent immédiatement le verbe: (e)m (fr.me)
jë m'dis.

complément suivant immédiatement le verbe: mé, -m' et quel-
quefois mi (fr.: moi).

donnez-mé; suivez-m'; scusez-mi.

complément non-accolé au verbe: mi (français: moi).

On voit qu'au pronom français "moi" complément corres-
pondent deux pronoms picards: mé (souvent réduit à -m') et
mi. Le premier est accolé au verbe tandis que le second en
est normalement séparé par une préposition.

deuxième personne du singulier

sujet: t(u) (français: tu, t'). Ex.: tu dëvrois, t'es.

apposition ou antécédent d'un relatif: ti (fr.: toi).

complément précédent immédiatement le verbe: (e)t .

complément suivant immédiatement le verbe: té, -t' (fr.: toi).

complément non-accolé au verbe: ti (fr.: toi).

Ex.: ej compte sus ti.

troisième personne du singulier

sujet - masculin: i(l) i vo; i guette.

féminin: alle alle caît (elle tombe).

se réduit quelquefois à a, mais rarement.

neutre: on ou o o l-l'avoit; on o.

liaison en /z/ possible après on et o.

apposition, antécédent d'un relatif -

masculin: li (=lui)

féminin: elle

c.o.d. - (e)l-l' ou (e)l' (la forme gémignée est la plus
fréquente: o l-l'avoit; o l-l'énténd.

autres compléments - li,pouvant se réduire à i,y'.

avant li; j'li dis, j'i ai tout rendu ; o y'avoit apprénd.
y' apparaît entre deux voyelles.

réfléchis: (e)s et soi (/swé/);ce dernier est concurrencé
par li: du moment qu'on o pour li s'conschiénche.

première personne du pluriel

sujet: os os étoèmes,os avons (français: nous).
tous les autres cas: nous.

deuxième personne du pluriel

sujet: os os sairez,os êtes.
tous les autres cas: vous.

troisième personne du pluriel

sujet: i(l)s,alles is vont,alles vont.
apposition ou antécédent d'un relatif: eux,elles.

N.B.-Quelquefois,liaison en /l/ après is : Seurvat écrit
is l'ont pour "ils ont".

c.o.d.: ls(es) (français: les). i mē lses feut; ls'atténdoît.
autres compléments: leu(r) (attribution) leu donner du pan.
quelquefois leu z-i : crainte ed leu z-i donner l'mawaise
exémpe.

eux,elles: avuc eux.

réfléchi: (e)s. Nous n'avons pas relevé dans cet emploi la
forme leu (cf. dans le Montreuillois: /i lü bat/ = ils se
battent).

Le système des pronoms personnels est sensiblement plus
compliqué en picard qu'en français :

1)-mi/mé,-m' et ti/té,-t' là où le français ne connaît que
"moi" et "toi";

2)-opposition alle/elle et alles/elles,là où le français
ne connaît que "elle","elles";

3)-opposition os/nous et os/vous,là où le français ne connaît que "nous" et "vous";

4)-concurrence soi/li comme réfléchis au singulier.

III- LES POSSESSIFS

première personne du singulier

--devant nom singulier commençant par une consonne: mén (masc.),em'(fém.): mén grimoire; m'fenme.

--devant nom singulier commençant par une voyelle: (e)mn emn' honme; mn'ebsongne.

On rencontre parfois mon et ma,qui paraissent indiquer une certaine solennité (respect réel ou au contraire malice)...On dira "j'ai vu mn'onc",mais "bonjour,mon onc".

--devant un mot pluriel: mes. On rencontre quelquefois ms' devant voyelle: ms'amis. Cette forme semble n'être usitée que dans l'apostrophe. L'élision marque alors la familiarité.

deuxième personne du singulier

--devant nom singulier commençant par une consonne: tén (masculin), (e)t'(féminin).

--devant nom singulier commençant par une voyelle: (e)tn'
Ex.: tn'ouverture.

--devant nom pluriel: tes.

troisième personne du singulier

Même système: sén, (e)s', (e)sn', ses.

sén gaviout; es' bouque; esn'épitaphe; ses yux.

pluriel

1re personne: nou (=notre), nous (=nos).

2e personne: vou (=votre), vous (=vos).

3e personne: leu (=leur), leus (=leurs).

pronoms possessifs

sén nez pointu, ch'est-i l'tienne ?

des cavioux roussieux comme les miennes...

Dans les deux cas, le nom auquel se rapporte le pronom est un masculin, et pourtant le pronom a une forme féminine. La forme féminine semble donc seule exister.

IV- LES PRONOMS RELATIFS

Le picard ne connaît qu'un seul pronom relatif : que. Seurvât écrit souvent qui, mais il s'agit en fait de qu'i (que il) ou de qu'is (que ils).

Le féminin n'est pas "qui", comme en français, mais qu'alle, qui peut se réduire à qu'a : l'pauvré fénme qu'a s'met à braire.

De même, on a : mi qu'j'étois, quë j'sus pour "moi qui était", "qui suis"... nous eutes qu'os n'sommes mie, pour "nous qui ne sommes pas..."

qui est donc beaucoup moins fréquent en picard qu'en français, d'autant plus que qui=qu'i se simplifie souvent en que grâce à l'effacement du /i/ représentant le pronom personnel : ch'méchant leup qu'étoit das l'berj'rie.

que représente également dont et où pronom relatif : un viux honme equ'ch'est sén métier (= dont c'est le métier); das l'témps qu'ches viux curés d'village...(à l'époque où les vieux curés de village...).

On remarque que dont est rendu par que + possessif.

N.B.- Nous avons relevé une occurrence de dont : l'soupe à cailleux dont qu'ch'est mi quë j'sus chl'invénteux... Remarquons tout d'abord que la présence de dont permet de remplacer l'article possessif par le démonstratif-article : chl'invénteux. En bon picard, nous aurions eu : l'soupe à cailleux qu'ch'est mi quë j'sus sn' invénteux... Il y a faute de picard, puisque dont n'est pas picard, et faute de français, à cause de la présence de que : dont qu' (le picard, notons-le, utilise

souvent que là où le français ne l'utilise pas. Exemples dans Seurvat: qué peur equ j'ai ieue! où qu'il est; quand qu'il est seu...).

Le personnage que Seurvat fait parler emploie dont justement parce que c'est un mot français, propre à rendre (du moins le croit-il) son discours plus élégant et, partant, plus convaincant. Seurvat tire un effet comique de cet emploi.

V- LES DÉMONSTRATIFS

adjectifs

masculin singulier: ech...lo (dvt.consonne) ch'viche-lo.

echt...lo (dvt.voyelle).

féminin singulier: chelle...lo (dvt.consonne)

echt...lo (dvt.voyelle) à cht'heure.

el...lo, el-l...lo (dvt.voyelle ou consonne)

l'pénsée-lo.

parfois même el ou el-l'seuls: dpuis l-l'avénture

(=depuis cette aventure).

pluriels: ches...lo.

La particule -lo n'est pas une redondance, mais la marque même de la démonstration, puisque l'adjectif démonstratif lui-même, seul, sans cette particule, fait fonction d'article défini (nous le verrons).

pronoms

simples: chti (celui), chelle (celle), ech (ce), ceusses (ceux) (ex.: ceusses qu'is n'ont point d'rénite), chelles (celles).

composés: chti-chi, chti-lo et même chti-chi-lo pour "celui-ci" ou "celui-là".

cho (cho qu'i n-y'o coire ed pus bieu), o (c'mént qu'o vo?), a (a n'compte point; a vous dégoûte) correspondent à "cela", "ça", "ceci".

cheus-lo (ceux-là) et chelles-lo.

LES ARTICLES DEFINIS ET LES DEMONSTRATIFS-ARTICLES

Le cas des "démonstratifs-articles", c'est-à-dire des adjectifs démonstratifs employés comme articles définis, nous a paru aussi intéressant que complexe.

Dans Le Parler picard (C.R.D.P., 1967), Robert Emrik écrit: "On sait que le picard remplace souvent l'article par un adjectif démonstratif. Grâce à son origine, l'article peut avoir, en français, une valeur démonstrative. L'emploi de l'article ou du démonstratif exprime des nuances de sens, d'intention, assez subtiles. Ainsi une mère peut dire: ces enfants m'assomment, ou les enfants m'assomment, en parlant des mêmes enfants qui font du bruit. Cela dépend des circonstances, de son état d'esprit. Le picard substitue souvent le démonstratif à l'article sans intention particulière, sans besoin de rendre sa pensée avec plus de force, comme dans cet exemple:

Tout l'monn' i s'ploint (plaint), ch'moite et pis
Ech'l'ouvrier ch'domestique,

(H. Crinon, *Satires picardes*, III, I, 2)."

En effet, pourquoi emploie-t-on tantôt l'article (el), tantôt le démonstratif (ech)? Les emploie-t-on dans n'importe quelles positions, dans n'importe quels contextes, indifféremment?... Ou, au contraire, leurs emplois respectifs répondent-ils à des règles particulières?... Ces questions, à notre connaissance, n'ont jamais été traitées. Nous allons essayer de le faire, en prenant pour base un certain nombre de textes de Seurvat.

LE CORPUS

Nous avons relevé tous les articles définis, qu'ils soient du type el ou du type ech (démonstratif-article) au long de dix poèmes de Seurvat représentant 660 vers (dont les 132 alexandrins de Ch'Boin Diu désargénté d'Talmars), auxquels nous

avons ajouté un texte en prose, l'extrait de Pour un tiot nom que l'on trouvera parmi les textes choisis.

Rapidement, nous avons été amenés à cesser de relever les articles définis féminins du singulier, étant donné la rareté extrême de la forme chelle.

Nos relevés terminés, nous nous trouvions devant un corpus de 256 articles (et démonstratifs-articles), dont 66 pluriels.

LES ARTICLES DEFINIS DU MASCULIN SINGULIER

EL (ancien français: le)

devant consonne: el pour el meume prix.

forme élidée: l' l'lénd'man

devant voyelle: l' féndré l'air

(seule exception relevée: el-l'escompte ...Mais peut-être le substantif est-il ressenti ici comme un féminin)
préposition+article:

1- du (devant consonne) du matin dusqu'au soir.

(e)dl (devant voyelle)

2- au (devant consonne, y compris /y/). au fond del plache;
au iu d'aller...

à l' (devant voyelle, et quelquefois devant consonne)

à l'eute cuin d'fu; à l'pied d'sén lit

Cas particulier: au l'ombe de chl'abe ("ombe" est masculin);
cette forme, que l'on peut expliquer par l'agglutination de
l'article, est beaucoup plus rare que "à l'ombe".

LES DEMONSTRATIFS-ARTICLES DU MASCULIN SINGULIER

ECH (ancien français: ce)

devant consonne: ech ech vént

forme élidée: ch' ch'cot qui dort.

devant voyelle:

1)- (e)chl (ancien français: cel) chl'innochént

2)- (e)cht (ancien français: cest -- cet) cht'honme

Cette 2e forme est rare, n'apparaît, semble-t-il que devant le substantif "honme".

préposition + article :

1- d'ech(+consonne), d'echl(+voyelle), d'echt("homme")

2- à ch', à chl', à cht'.

LES ARTICLES DEFINIS DU FEMININ SINGULIER

EL (ancien picard: le. le est l'article masculin et féminin) devant consonne: el forme élidée: l'

Le /l/ est souvent géminé: el-l', l-l'.

On trouve aussi la, emprunté au français, mais très rare - ment: i n-y'airoit la guerre (≠ qui font l'guerre), dsu la Terre (≠ dsu l'Terre).

devant voyelle: l' (rare)

el-l' et l-l' (beaucoup plus fréquents)

préposition + article :

1- d'el ou dé l' (même prononciation) devant consonne.

ed l' et, forme élidée, dl' (devant voyelle).

2- à l'(+consonne), à l' et à l-l' (+voyelle).

LE DEMONSTRATIF-ARTICLE DU FEMININ SINGULIER

CHELLE (ancien fr.: cele, ancien pic.: chele)

Le démonstratif-article du féminin singulier est fort peu usité; nous ne l'avons trouvé que deux fois :

das chelle chénde (dans la cendre)

das chelle Gazette

Notons que chelle, dans ces deux occurrences, semble ne garder aucune trace de son origine (adjectif démonstratif): chel-le chénde, c'est la cendre en général (il est question de faire cuire un oeuf dans la cendre), et chelle Gazette, c'est la gazette par excellence, la seule qu'on connaisse au village,

LA gazette, comme l'indique assez la majuscule. Ces occurrences sont donc, plutôt que des indices d'un début d'implantation de chelle démonstratif-article (on peut en effet s'attendre à ce que cette implantation commence devant les substantifs les plus déterminés, étant donnée l'origine démonstrative de chelle), des vestiges d'un développement relativement ancien, brusquement stoppé et suivi d'un recul radical... Autre argument en faveur de cette hypothèse, le fait que chelle, dans l'oeuvre de Seurvat, soit très souvent renforcé de la particule -le (=là) quand sa fonction est purement démonstrative... Si chelle, vers 1900, n'en est encore qu'à commencer sa "carrière" d'article, pourquoi déjà le renforcer dans ses emplois démonstratifs traditionnels? Il est vrai que l'analogie a pu jouer (masculin ech...lo et pluriel ches...lo).

Il faudrait savoir ce qu'il est advenu de chelle démonstratif-article dans la région de Seurvat après 1900, quelle a été sa fortune après Seurvat et jusqu'aujourd'hui.

Quoi qu'il en soit, cette forme a trop peu d'occurrences (deux, rappelons-le) pour que nous puissions la prendre en considération dans une étude qui se propose de déterminer les emplois respectifs des définis et des démonstratifs-articles. Par la force des choses, cette étude se limitera donc aux masculins singuliers et à tous les pluriels.

LES ARTICLES DEFINIS AU PLURIEL (EPICENES)

LES (ancien fr. et ancien pic. les)

devant consonne: les les fieuves

ed les ed tous les sesques

(nous n'avons relevé ni de aux, ni de à les)

devant voyelle: (e)ls chez ls'eutes

à ls' à ls'énfants

(nous n'avons pas relevé devant voyelle de forme à + article)

N.B. - les et ed les ont chacun une occurrence devant voyelle.

LES DEMONSTRATIFS-ARTICLES AU PLURIEL (EPICENES)

CHES (ancien fr.:ces,ancien picard:ches)

ches,ed ches et à ches apparaissent indifféremment devant voyelle ou devant consonne.

ches énfants d'choeur; au mitan d'ches beues.

NOMBRE D'OCCURRENCES DE CHAQUE ARTICLE

masculins singuliers

	EL		ECH
el	37	ech echl echt	85 II I } 97
du edl	6 0 } 6	d'ech d'echl d'echt	9 0 0 } 9
au à l'	2I 5 } 26	à ch' à chl' à cht'	I4 I 0 } I5
(total)	69	(total)	I2I

N.B.- Nombre d'occurrences = 0 : comprendre : forme qui existe certainement,mais que nous n'avons pas rencontrée dans notre corpus.

Remarques:

I)- el/ech - La forme ech l'emporte nettement (97-37).

A remarquer l'extrême rareté de echt,qui n'apparaît qu'une seule fois: echt homme.

2)- du/d'ech - du a six occurrences,mais trois dans l'expression du matin au soir et deux devant haut (du haut d'). Son emploi semble donc être en fait très limité.D'autant plus que sa sixième occurence est foire nom du Père,où nom

du Père est d'évidence un syntagme figé.

d'ech est d'un emploi beaucoup plus large. Il apparaît neuf fois. Cette forme peut être considérée comme dominante.

3)- au/àch'- Le tableau montre que à l' est préféré à à chl'. La préférence accordée à au face à à ch' est moins nette.

Dans l'ensemble, en association avec à, l'article est plus fréquent que le démonstratif-article (26-15).

4)- Au total, le démonstratif-article est le plus représenté (121-69); et ce, nettement, en dépit du fait que l'article résiste bien quand il est associé à à (à l', au).

masculins pluriels

	LES			CHES
les	2	6	ches	27
ls'	4			
ed les	3	3	ed ches	2
de ls'	0			
à les	0	I	à ches	I
à ls'	I			
(total)	10		(total)	30

féminins pluriels

	LES			CHES
les	5	7	ches	13
ls'	2			
ed les			ed ches	5
de ls'				
à les			à ches	
à ls'				
(total)	7		(total)	18

Total articles définis: 17

Total démonstratifs-articles: 48

Les démonstratifs-articles sont donc près de trois fois plus nombreux, au pluriel, que les articles définis.

NOMBRE D'OCCURRENCES DEVANT VOYELLE ET DEVANT CONSONNE

masculins singuliers

devant voyelle		devant consonne	
el	7	el	29
dl'	0	du	6
à l'	4	au	21
		à l'	1
echl	11	ech	86
d'echl	0	d'ech	9
à chl'	1	à ch'	13
echt	1		

el devant voyelle: 11 devant consonne: 57
ech devant voyelle: 13 devant consonne: 108.

Remarques

1)- el et ses composés résistent beaucoup mieux à la concurrence du démonstratif-article devant les substantifs ou adjectifs commençant par une voyelle.

2)- à l' n'apparaît qu'une fois devant consonne: à l'pied d'sén lit. Partout ailleurs, on trouve au (21 occurrences) et à ch' (13).

pluriels

devant voyelle		devant consonne	
les	1		6
ls'	6		0
ed les	1		2
de ls'	0		0
à les	0		0
à ls'	1		0
ches	3		37
ed ches	1		6
à ches	0		1

les devant voyelle: 9 devant consonne: 8
ches devant voyelle: 4 devant consonne: 44.

Remarques

- 1)-Exception faite de ls' et de à ls', tous les articles et démonstratifs-articles peuvent apparaître aussi bien devant une voyelle que devant une consonne: tous les ans / les mille misères; ches enfants / ches chént sous.
 2)-Notons toutefois qu'il y a peu d'occurrences de ches devant voyelle. Par contre, devant consonne, ches est préféré, et de beaucoup (44-8).

Il est clair que, au singulier comme au pluriel, l'article défini résiste beaucoup mieux devant voyelle ... Sur l'ensemble du relevé, on a, devant voyelle, 20 occurrences de l'article pour 17 du démonstratif-article, alors que celui-ci l'emporte largement devant consonne (152-65).

FONCTION GRAMMATICALE DU SUBSTANTIF SUIVANT L'ARTICLE

masculins singuliers

	el	ech	d'el du	d'ech	à l' au	à ch'
sujet	+	+				
c.o.d.	+	+				
obj.indirect		+				
attribution					+	
comp.de nom			+	+		
apposition	+	+				
lieu	+	+	+	+	+	+
temps	+	+	+		+	+
manière, acc.	+	+			+	
agent		+				

N.B.- Le signe (+?) indique: une seule occurrence, et pouvant difficilement être prise en compte (cf.ci-dessous).

Ce tableau semble indiquer que la fonction grammaticale du substantif n'a pas de grande influence sur le choix que fait Seurvat entre l'article et le démonstratif-art.

Toutefois, une étude un peu plus poussée nous a permis de faire les deux constatations suivantes:

1)- Pour 6 compléments de nom introduits par d'ech, un seul l'est par du: foire nom du Père; et nom du Père est d'évidence un syntagme figé, qui peut difficilement être pris en compte. On peut donc penser que les compléments de nom sont introduits par d'ech (du moins s'ils commencent par une consonne: nous n'avons pas relevé d'exemple de complément de nom commençant par une voyelle dans notre corpus).

2)- Devant substantif en apposition, on trouve ech 7 fois (chez Gleudu ch'débitant; Tatave, ech fiu, etc.); el une seule fois: Laïde, l'mitan d'sén lit (Laïde, la moitié de son lit, -- c'est-à-dire: sa femme!). Cet exemple est d'ailleurs très incertain: mitan, en picard, est souvent un féminin, à cause, probablement, de l'influence de "moitié", voire de "mi-temps"!

pluriels

	les	ls'	ches	ed les	ed ches	à ls'	à ches
sujet	+	+					
c.o.d.	+	+					
obj.indirect		+					
attribution						+	+
compl.de nom	+		+	+			
apposition							
lieu	+	+					
temps	+						
manière, acc.							
agent				+	+		

Malheureusement, nous n'avons pas d'exemple de nom mis en apposition. Il est donc impossible de dire si la tendance observée chez les masculins singuliers existe aussi pour les pluriels.

Devant complément de nom, nous avons relevé 7 fois ed ches, deux fois ed les et une fois les ("génitif absolu"). Contrairement à ce qui se passe pour les singuliers, il y a ici résis-

tance de l'article défini. Néanmoins, le démonstratif-article l'emporte nettement.

EMPLOI DEVANT SUBSTANTIF SUIVI D'UN COMPLEMENT DE NOM, D'UNE COMPLETIVE OU D'UN NOM QUI LE DETERMINE (PRENOM, PATRONYME...)

masculins singuliers

1)-Devant substantif suivi d'un complément de nom :

el: 12 occurrences. Ex.: das l'fond d'leu panche.

ech: 11 occurrences. Ex.: ch'gardin môssieu l'curé.

2)-Devant substantif suivi d'une complétive ou d'un nom qui le détermine: el: 8 occurrences. Ex.: el courage de lses foire; l'père Thanase.

ech: 3 occurrences. Ex.: ch'méchant leup qu'étoit das l'berj'rie; ech parrain Thanase.

Si l'on regroupe ces deux rubriques, on obtient 20 occurrences pour el et 14 pour ech. Que l'on compare ces chiffres à ceux qui donnent le nombre total d'occurrences de l'article (69) et du démonstratif-article (121) au masculin singulier... L'on voit que, dans la position étudiée ici, la résistance de l'article paraît forte.

pluriels

1)-Devant substantif suivi d'un complément de nom :

les: 1 occ. d'tous les émplâtes del phormoç'rie.

ches: 9 occurrences.

2)-Devant substantif suivi d'une complétive ou d'un mot qui le détermine, pas d'occurrence de les, mais 3 de ches.

Au total, une seule occurrence de les, 12 de ches. -- On voit que, contrairement à ce qui se passe pour les masculins singuliers, l'article, pour les pluriels, disparaît presque complètement devant le démonstratif-article.

SELON QUE LE SUBSTANTIF EST EMPLOYE DANS UN SENS GENERAL OU DANS UN SENS PARTICULIER

masculins singuliers

1)-Sens général .

Ex.: tout comme ech carcaillou ("tout comme la caille", locution proverbiale); l'coeur ténde; au ciel.

el: 34 occurrences.

ech: 45 occurrences.

On observe une assez bonne résistance de l'article.

2)-Sens particulier .

Ex.: aléntour d'ech fu; l'lénd'man.

el: 13

ech: 62

L'article est submergé.

pluriels

1)-Sens général .

les: 9 occurrences.

ches: 22.

2)-Sens particulier .

les: 7.

ches: 15.

Le rapport nombre d'occurrences de les / nombre d'occurrences de ches est sensiblement le même dans les deux cas (1 sur 2). Le phénomène observé pour les singuliers (résistance de l'article devant substantif employé dans un sens général; son effacement au profit du démonstratif-article devant substantif employé dans un sens particulier), ce phénomène ne se reproduit donc pas pour les pluriels.

ARTICLES ET DEMONSTRATIFS-ARTICLES POUVANT ETRE TRADUITS EN FRANÇAIS PAR UN ADJECTIF DEMONSTRATIF

1)-Articles

Seul exemple: l'jour durant (il s'agit d'un jour particulier: tout le/ce jour durant).

2)-Démonstratifs-articles

Une douzaine d'exemples: donnez-mé chl'u = l'oeuf/cet oeuf; das ch'cuin = dans le/ce coin; chl'innochént = l'innocent/cet innocent.--Etc.

Quand il est possible, sans forcer le sens, de le traduire en français par un adjectif démonstratif, l'article défini picard est presque toujours un démonstratif-article. Rien d'étonnant à cela, puisque le démonstratif-article est à l'origine un adjectif démonstratif.

DEVANT UN NOM DE PERSONNE

N.B.-Nous avons inclus dans cette catégorie "l'Ange pleureur" (la statue de Blasset), considérée dans le texte comme une personne. Par contre, nous avons écarté les boin Diu d'bos, simples statues non personnalisées.

<u>el</u> :	I2		<u>ech</u> :	39	
<u>les</u> :	4	total: 16 occ.	<u>ches</u> :	10	total: 49 occurrences

On remarque que le démonstratif-article apparaît trois fois plus souvent.

Remarque I - Voici les douze occurrences de el devant nom de personne: l'boin Diu (4 fois); à l'boin Diu; nom du père; én faisant l'brave; môssieu l'curé (2 fois); l'père Thanase; a)-Il faut remarquer que, dans le cas du boin Diu, nous avons affaire, dans les textes considérés, à une entité vague, mystérieuse, quasi-abstraite, plutôt qu'à une personne véritable (contrairement à ce qui se passe pour le tiout Jésus, qui, lui, "s'est fait chair"!--et bénéficie, de surcroît, d'une iconographie beaucoup plus importante et précise que celle de son père; ce qui favorise sa personnification). Toutefois, si boin Diu se présente cinq fois précédé de l'article, il fait aussi, si nous l'osons dire, trois apparitions précédé du démonstratif-article.

b)-On a vu que dans nom du Père, l'article s'est maintenu parce que le syntagme s'est figé: "nom-du-Père" (faudrait-il écrire) est le nom d'une prière.

c)-én faisant l'brave: l'brave est un concept plutôt qu'une personne. On aurait pu le classer dans la catégorie "abstrait" (cf. ci-dessous).

d)-môssieu l'curé: il pourrait bien s'agir ici, de nouveau, d'un syntagme figé. L'article, "coincé" entre les deux substan-

tifs, a été conservé, au lieu d'être remplacé par le démonstratif-article.

e)-mon l'un l'eute: le maintien des articles peut s'expliquer de diverses manières: substantifs commençant par une voyelle; termes très généraux, indéfinis; syntagme figé; "mon chl'un chl'eute" ressenti comme aberrant à cause de la répétition du groupe de consonnes /ʃl/ ...

On voit que, si ech l'emporte largement sur el (39-10), ce dernier paraît en outre ne résister que dans certains cas bien particuliers (syntagmes figés; termes quasi-abstraits).

La seule exception relevée est l'père Thanase (≠ ch'parrain Thanase).

Remarque 2 - Les quatre occurrences de les au pluriel sont : chez ls'eutes; vis-én-fache ls'énfants (2 fois); à ls'énfants.

les n'apparaît donc ici que devant voyelle.

Parmi les 10 occurrences de ches, deux comportent un substantif commençant par une voyelle: ches énfants; ches énfants d'choeur.

On l'a noté déjà, l'article résiste beaucoup mieux devant voyelle que devant consonne.

DEVANT UN NOM D'ANIMAL

Seize occurrences du démonstratif-article (huit au singulier et huit au pluriel). Aucune de l'article.

Le démonstratif-article apparaît donc seul, même devant un nom d'animal employé dans son sens le plus général: ch'cot qui dort (locution).

Nous n'avons malheureusement pas dans notre relevé de nom d'animal commençant par une voyelle.

Quoi qu'il en soit, les chiffres obtenus ici sont particulièrement frappants.

OBJET ABSTRAIT ET OBJET CONCRET

I- masculins singuliers

	abstrait	concret
el	I9	4
d'el,du	4(du)	2(du)
à l',au	I4	9
(total)	<u>37</u>	<u>I5</u>
ech	II	38
d'ech	I	7
à ch'	3	IO
(total)	<u>I5</u>	<u>55</u>

II- pluriels

	abstrait	concret
les	4	5
ed les	I	2
à les	0	0
(total)	<u>5</u>	<u>7</u>
ches	3	2I
ed ches	I	6
à ches	0	0
(total)	<u>4</u>	<u>27</u>

Si l'on additionne les singuliers et les pluriels, on obtient les chiffres suivants :

devant nom abstrait

article: 42

démonstratif-article: I9

devant nom concret

article: 22

démonstratif-article: 82.

On observe une tendance très forte à préférer l'article devant un nom abstrait et le démonstratif-article devant un nom concret.

Examinons maintenant les occurrences de l'article devant nom concret au masculin singulier :

féndré l'air: l'air est employé dans son sens général, et peut-être ressenti comme abstrait. En outre, le mot commence par une voyelle... Autant de raisons de préférer l'article.

l'tienne: pronom possessif (épicène).

du heut én bas du heut, syntagme figé ?
du heut d'sén mur

das l'fond d'...(2 fois): ici, on aurait pu attendre ch'.

Mais c'est surtout quand il se trouve associé à la préposition à (à l', au) que l'article résiste (phénomène général): 9 des 15 occurrences.

Occurrences de l'article devant nom concret au pluriel :

les miennes pronoms possessifs
les tiennes

ls'érelles
jusqu'o ls'érelles devant voyelle

d'tous les émplâtes devant voyelle
d'tous les côtés ici, on aurait pu attendre plutôt ches.

En ce qui concerne ces deux derniers exemples, on ne peut penser à des syntagmes figés du type tous+article+substantif, puisque l'on trouve par exemple: pour tous ches goûts; l'mère ed tous ches viches.

RECAPITULATION

I- L'article résiste bien à la concurrence du démonstratif-article :

- devant voyelle;
- en association avec une préposition;
- devant un substantif suivi d'un complément de nom, d'une complétive ou d'un nom qui le détermine (au masculin singulier);
- devant un substantif employé dans un sens général, vague ou indéfini (au masculin singulier);
- devant un nom abstrait.

II- La réussite du démonstratif-article est particulièrement bonne :

- devant consonne;
- quand il n'a pas à s'associer à une préposition;
- devant complément de nom;
- devant un substantif en apposition;
- devant un substantif employé dans un sens particulier;
- quand il peut être traduit en français, sans forcer le sens, par un adjectif démonstratif;
- devant un nom de personne;
- devant un nom d'animal;
- devant un nom concret;
- au pluriel (en effet, si le démonstratif-article est près de deux fois plus fréquent que l'article au masculin singulier, 121 occurrences pour 69, au pluriel, il est trois fois plus fréquent: 48 pour 17).

QUELQUES HYPOTHESES

I- La résistance de l'article quand il est associé à la préposition "à".

a)-Devant consonne, la forme au existe depuis longtemps. Elle s'est maintenue, mais surtout dans les syntagmes figés.

Voici toutes les occurrences de au :

du matin <u>du</u> jusqu' <u>au</u> soir	<u>au</u> soleil
du matin <u>au</u> soir	<u>au</u> ciel
<u>au</u> total (2 fois)	d' <u>au</u> matin
<u>au</u> mitan (3 fois)	<u>au</u> jord'hui (2 fois)
<u>au</u> bieu mitan	<u>au</u> fond
<u>au</u> prème	<u>au</u> iu d' (4 fois)
<u>au</u> résumé	

(N.B.- Toujours devant consonne, nous relevons deux occurrences de à l': à l'Boin Diu; à l'pied d'sén lit.)

On voit que, dans de nombreux cas, il s'agit de syntagmes figés (au iu d'= au lieu de; du jusqu'au soir, où du jusqu'au est senti comme un seul mot, la préposition n'étant plus vraiment comprise; au total, qui est un emprunt au français; au

prème; au résumé; aujoud'hui...). Au moins la moitié des 21 occurrences tombe dans la catégorie des syntagmes figés ... Et ce sont surtout ces occurrences-là qui "font la différence" (à ch' a 14 occurrences pour 21 à au).

En fait, au aurait dû disparaître, n'étant plus senti par les locuteurs comme l'association à+le (cf. jusqu' ls' érelles: 1°-"jusqu'à" est ressenti comme un seul mot; 2°-la préposition n'est plus perçue en tant que telle, et, conséquemment, /a/ évolue vers /o/; 3°-on rétablit alors un article : ls')).

Si les locuteurs avaient continué à comprendre ce que représente au, à ch' n'aurait pu s'introduire. Or, il est bien attesté, et l'on trouve même deux fois à l' devant consonne, preuve évidente que au n'est plus compris (à moins de faire appel à une influence de la forme féminine à l', que le picard a toujours conservée: à l'porte).

Cessant d'être compris, au était voué à ne survivre que dans des syntagmes figés. Toutefois, l'influence du français a pu donner à cette forme contractée une nouvelle chance.

b)-Mais c'est surtout devant voyelle que l'article associé à la préposition à résiste bien: à l' a 5 occurrences quand à chl' n'apparaît qu'une fois.

C'est que, d'une part, à l', contrairement à au, reste compréhensible en tant qu'association à+le; et, d'autre part, que des formes comme à chl' ou à cht' sont plus difficiles à prononcer, ajoutant un /ʃ/ inutile à la combinaison.

II- La résistance de l'article devant voyelle.

Elle peut également s'expliquer par la plus grande facilité qu'il y a à prononcer l' que chl' ou cht'.

III- Hypothèse générale.

Pour tenter d'apporter une explication au problème que pose, en picard, la concurrence de deux "articles définis" (en fait: l'article proprement dit et le démonstratif-article),

nous partirons de ces quelques lignes de Lucien Foulet, extraites de sa Petite Syntaxe de l'ancien français (éditions Champion):

L'article défini joue en ancien français un rôle analogue à celui qu'il a encore aujourd'hui, plus restreint toutefois. C'est qu'alors il mérite beaucoup mieux son nom. Dans la langue moderne on peut dire qu'en règle générale tout substantif est accompagné d'un article; les exceptions se trouvent ordinairement dans les expressions toutes faites qui remontent à plusieurs siècles dans le passé. L'article tend ainsi à devenir une sorte de simple signe grammatical qui annonce un substantif, à peu près comme la terminaison -er indique un infinitif. Au moyen âge sa fonction est bien vraiment de marquer la détermination. Dès qu'un substantif est pris dans un sens vague et indéfini, dès que les limites de son extension s'effacent un peu, l'article disparaît.

Voilà pourquoi les noms abstraits ou les mots pris dans un sens général s'emploient ordinairement sans article (...)

Au contraire du français, le picard a voulu continuer à marquer la nuance entre le nom employé dans un sens général et le nom employé dans un sens particulier et bien déterminé. Mais, dans le même temps, l'emploi de l'article défini se généralisait, tout comme en français. Il fallait donc trouver un autre article, qui pût remplacer le défini dans ses fonctions initiales... Ce fut l'adjectif démonstratif (ech = ce).

Celui-ci avait deux emplois :

--démonstration vraie (désigner comme avec le doigt l'être ou l'objet dont il est question dans le discours);

--emploi "anaphorique" (l'être ou l'objet dont le nom est précédé de l'adjectif démonstratif est connu des personnes à qui s'adresse le discours, soit parce qu'il en a déjà été question, soit pour une autre raison).

Dans le premier de ces emplois, l'adjectif démonstratif peut être renforcé d'une particule -lo ou -chi (particule qui vient s'ajouter au substantif déterminé par l'adjectif démonstratif).

Que s'est-il passé ?

I)-L'adjectif démonstratif a été presque systématiquement ren-

forcé des particules -lo ou -chi, y compris dans nombre de ses emplois anaphoriques (la nuance entre la "démonstration vraie" et la "fonction anaphorique" se trouvant sans doute estompée);

2)-l'adjectif démonstratif sans particule est donc, en quelque sorte, disponible, et c'est lui qui va jouer désormais le rôle d'article défini ;

3)-l'article défini originel va servir à annoncer tout substantif pris dans un sens général, vague ou abstrait.

Ce qui explique :

1)-que devant un substantif en apposition (ex.: Tatave, ech moïte), on ait toujours un démonstratif-article (on sait que ce moïte dont on parle est très précisément Tatave, le substantif moïte est donc bien déterminé;

2)-que devant un nom employé dans un sens particulier, l'on ait presque toujours un démonstratif-article (au masculin singulier du moins), et qu'au contraire, devant un nom employé dans un sens général, on observe une bonne résistance de l'article ;

3)-que l'on a un démonstratif-article à chaque fois qu'on peut traduire cet article en français par un adjectif démonstratif (anaphorique), sans forcer le sens ;

4)-que devant un nom de personne, d'animal ou d'objet concret, on ait le plus souvent un démonstratif-article (quand on parle d'une personne, d'un animal ou d'un objet, c'est généralement d'une personne, d'un animal ou d'un objet particulier, précis);

5)-que l'article ait fortement résisté devant les noms abstraits.

Voilà donc ce qu'est ce mystérieux démonstratif-article picard !

Il reste un point à éclaircir : pourquoi, devant substantif suivi d'un complément de nom, d'une complétive ou d'un nom qui le détermine, trouvons-nous, dans la plupart des cas, l'article défini ? En effet, ce substantif est alors fortement déterminé et devrait donc, en bonne logique, être annoncé par le démonstratif-article ...

Non pas. Car le substantif est suivi d'un complément de nom ou d'une complétive, et, par conséquent, au moment de l'énonciation, quand il est prononcé, il n'est pas encore déterminé. Dès lors, il paraît logique qu'il soit précédé du simple article ! (Cette explication est sans doute assez acrobatique, mais nous n'en avons pas trouvé d'autre...)

Nous avons constaté, tout au long de ce travail, qu'aucune règle ne paraissait absolue. Une conclusion s'impose : la nuance, que le picard a voulu conserver, entre le nom bien déterminé, réellement défini, et celui employé dans un sens vague, général, indéfini... cette nuance n'est plus perçue, ou plus guère. D'où les empiètements du démonstratif-article sur le domaine de l'article (ou vice-versa).

La tendance semble être, à l'époque où Seurvat écrit, et dans le lieu où il écrit, au recouvrement par le démonstratif de tous les emplois de l'ex-défini, celui-ci ne résistant bien que dans les syntagmes figés ou devant voyelle...

Pourquoi le démonstratif-article l'a-t-il emporté ? C'est qu'il était destiné à un emploi beaucoup plus fréquent dans une langue vernaculaire, une langue du quotidien, du concret.

Toutefois, en ce qui concerne les féminins singuliers, l'évolution a été toute autre. C'est le démonstratif-article qui a reculé, et jusqu'à presque complètement disparaître (du moins : dans la langue de Seurvat). Pourquoi ? Peut-être parce que chelle fenme, face à el fenme, présentait l'inconvénient d'un /ʃ/ supplémentaire dans une langue déjà particulièrement chuintante ? Peut-être parce que el fenme peut se simplifier en l'fenme, quand on envisage mal une forme chl'fenme (monosyllabique). Peut-être parce que, inconsciemment, on a voulu distinguer le plus possible l'article féminin et le masculin, en préférant au couple ech/chelle un couple ech/el (remords tardif d'une langue qui, à l'origine, n'avait qu'un seul article pour les deux genres !). Peut-être

encore parce que, devant voyelle, l' se prononce plus facilement que chl' ? Aucune de ces raisons ne paraît pleinement convaincante ...

De toutes façons, cette étude, oeuvre d'un amateur (et c'est le moins que l'on puisse dire) en matière de linguistique, ne prétend pas être définitive... Bien des points restent dans l'ombre, ou dans un flou qui ne saurait tromper le lecteur averti. En outre, la langue de Seurvat n'est pas représentative de tout le picard.

Espérons donc que la guerre de positions que se livrent l'article défini et le démonstratif-article trouvera un jour prochain des commentateurs plus compétents, et suscitera des analyses plus sérieuses.

QUATRIEME PARTIE

TEXTES CHOISIS

UN TEXTE RÉVISÉ

Pour écrire le picard, Louis Seurvat choisit de s'en tenir strictement aux habitudes orthographiques du français. Coûte que coûte, il faut que le mot picard ressemble le plus possible, visuellement, à son équivalent français (dans les cas où seule une opposition phonétique l'en distingue, bien sûr).

A cela, semble-t-il, deux raisons principales :

1)- Seurvat, écrivant, se comporte exactement comme si le picard était un patois du français, et non une langue distincte ou, du moins, un dialecte aux traits spécifiques bien affirmés... De là à penser que le picard n'est qu'un sous-produit du français, il n'y a qu'un pas, vite franchi. Et il semble dès lors aller de soi que le picard soit noté au moyen de l'orthographe du français...

2)- Seurvat écrit pour un public populaire... Bien souvent, celui-ci ne lit déjà pas sans beaucoup de peine le français, seule langue qu'on lui ait enseignée (quand il n'est pas totalement analphabète, ou aux trois-quarts, comme ces personnages, nombreux dans l'oeuvre de notre auteur, qui ont été à l'école "dans les courts jours" et ne peuvent déchiffrer que les "grosses lettres"). Il paraît donc indiqué d'utiliser, pour transcrire le dialecte, le système orthographique qui est le plus immédiatement accessible à ce public, c'est-à-dire celui du français...

Ces arguments peuvent être discutés, le premier surtout, --mais ce n'est pas ici le lieu pour le faire.

Il ne nous a pas paru légitime de rééditer Seurvat en faisant fi de sa décision de "coller" le plus étroitement possible aux habitudes orthographiques du français (quoique la tentation ait été grande pour nous de recourir à l'orthographe phonétique mise au point par M. René Debrie pour la tran-

scription du picard)...Mais il suffit de parcourir ses livres, de les feuilleter, pour se rendre compte que dans bien des cas, Seurvat aurait pu sans renier ce principe trouver de meilleures solutions à certains problèmes de **graphie**. Certains de ses choix, en effet, entraînent des difficultés de lecture (surtout en ce qui concerne l'interprétation phonétique immédiate des graphèmes, dans la lecture à voix haute) et donnent au texte un aspect visuel souvent rebutant.

Nous avons cru pouvoir rechercher ces solutions meilleures, et nous avons décidé d'améliorer l'orthographe des textes (non d'en changer). D'autre part, nous ne pouvions rééditer Seurvat en nous contentant de reproduire telles quelles les éditions originales, car celles-ci présentent souvent une densité de coquilles assez ahurissante (en particulier Eune douzangne d'canchons).

Encore une fois, nous n'avons pas cherché à revenir sur les choix que Seurvat avait fait; nous avons simplement voulu rendre les textes plus immédiatement lisibles, et aussi leur donner un aspect visuel moins rebutant.

Au lecteur de juger si nous avons rencontré quelque réussite dans cette délicate entreprise (le premier texte que nous donnons, révisé, ci-après, est précédé de sa version originale, reprise telle quelle; le lecteur sera ainsi à même de faire des comparaisons).

Principales innovations de notre édition en ce qui concerne l'orthographe

LES APOSTROPHES

Dans les vers, il est important de distinguer les "e" éli-
dés de ceux qui se prononcent effectivement.

Seurvat résout le problème en remplaçant systématiquement par une apostrophe les "e" élidés :

Donner trois liv's pour eun' visite

ou :

J'maquois des bett'rav's à l'douzaine

et même :

cho n'servoit mi' dé rien (pour: mie)

ou :

A l'jorné' mon l'un' l'eut' (pour: journée)

(ces "e" étant comptés dans la prosodie française traditionnelle).

L'inconvénient de ce système est que le lecteur vient sans cesse buter contre les apostrophes, beaucoup trop fréquentes. De plus, certains mots peuvent le troubler, comme encourag'nt (la disparition du "e" induit à prononcer le "g" dur.--Evidemment, ce type de problème se résout de lui-même quand les mots sont connus, mais il n'en constitue pas moins une entrave à la lecture "coulante").

Nous proposons :

I)- Dans la syllabe finale, tous les "e" sont maintenus. Un tréma (¨) distinguera ceux qui doivent être prononcés. Exemple : qu'j_ë m'disois (Seurvat: qu'je m'disois); l'courage d_ë lses foire (Seurvat: l'courag' de l'ses foire).

Ibis)- Cas de la finale -tent (3^e personne du pluriel):

Ex.: i disoitent (=ils disaient).

Si cette finale se présente entière, le "e" se prononce (sauf devant la pause, puisqu'elle n'est pas accentuée).

Si le "e" est élide, nous écrirons -tt' : i disoitt'.

Quelquefois, Seurvat réduit -oient à -oient (quand il doit supprimer une syllabe pour les besoins de la mesure et que la terminaison /t/ s'avère incompatible avec la consonne suivante). Cette terminaison -oient n'est pas picarde. Il faut donc considérer qu'il y a élision de toute la désinence, et écrire -oi'. Ex.:

Foute des baffes à ls'éfants qui trannoi' d'vant leu père.

N.B.-Le lecteur doit considérer que tout ë rencontré se prononce... Si nous avons à écrire des mots comme "aiguë", "exiguë", il faudrait que ce soit ainsi: aig_{üe}, exig_{üe} (ce qui, d'ailleurs, est plus clair). Mais ce problème ne devrait pas se poser, les adjectifs en /ü/ ayant en picard leur féminin en /üz/ ou /üs/, noté -use.

2)- A l'intérieur du mot, maintien de l'apostrophe. Et donc, ch'méd'cin compte deux syllabes et ch'médecin trois⁽⁺⁾.

Toutefois, nous ne mettrons pas d'apostrophe à la place du "e" élide devant les désinences du futur et du conditionnel. Là où Seurvat écrit i s'roit, o f'ro, nous écrirons i sroit, o fro, au bénéfice de la clarté.

3)- En ce qui concerne les mots comme d'puis, r'foire, etc., les formes complètes étant edpuis, erfoire (et non "depuis", "refaire"), l'apostrophe marquant l'élision devrait se placer à la place du "e" manquant, donc au début du mot... Mais il est préférable de faire l'économie de cette apostrophe et d'écrire simplement dpuis, rfoire.

Un cas particulier est celui des monosyllabes (ech, el, ene =ne, eque, em' =me/ma, et', es'). Quand l'élision du "e" prive ces mots de leur seule voyelle, ils s'appuient, graphiquement, sur le mot suivant, au moyen de l'apostrophe (le lecteur a été habitué par le français à ce dispositif). Nous aurons donc: ch', l', n', qu', m', t', s'. Ex.: ch'cot; m'vaque.

4)- Simplifications permettant d'éliminer une apostrophe :

l'ses (pou l'ses donner)-----	lses
l's' (l's'énfants)-----	ls'
el' (el' vague)-----	el
ech' (ech' cot)-----	ech
d'el' (d'el' vague)-----	del
d'l' (d'l'honme)-----	dl'
em'n' (em'n'honme)-----	emn'
m'n' (m'n'honme)-----	mn'
es'n' -----	esn'
s'n' -----	sn'
et'n' -----	etn'
t'n' -----	tn'
v'lo (=voilà)-----	vlo.

(+)-Pour éviter toute erreur de prononciation, devant apostrophe à l'intérieur d'un mot, nous noterons j et ç ("c cédille") les "g" et "c" doux: berj'rie, par exemple, et non "berg'rie"; pharmac'rie, et non phormac'rie...

LES LIAISONS

Fidèle aux habitudes orthographiques du français, Seurvat
ne les note pas :

leus deux yux /loedoezyü/
des parels étots /déparèlzéto/

C'est évidemment gênant, car le picard est loin de faire toutes les liaisons :

du haut én bos peut se dire: 1) /dü otʃbo/
2) /dü o ʃbo/

t'es assis se dira: 1) /té asi/
2) /tétasi/ (liaison fautive)
mais jamais: /tézasi/.

Rendre compte graphiquement des liaisons est difficile quand on a choisi de suivre le système orthographique français. Nous nous en tiendrons donc à la solution adoptée par Seurvat, qui consiste à laisser les choses "telles qu'elles sont", en espérant que, parmi toutes les liaisons possibles, le lecteur picard saura retrouver les siennes !

Toutefois, nous transcrivons, bien évidemment, toutes les liaisons fautives (qui sont devenues la règle en picard). Seurvat l'a fait, mais de façon si empirique que le lecteur est souvent décontenancé.

Nous proposons :

--de noter les liaisons fautives en rattachant par un ti-ret la lettre parasite au mot suivant.

Par exemple: o z-est (on est)

t'es t-assis (tu es assis)

i n-y'o (il y a). n-y'o est un monosyllabe;

le tiret indique que le /n/ est parasite, tandis que l'apostrophe indique que le deuxième /i/ n'est plus une voyelle, mais la consonne /y/, laquelle a besoin de s'appuyer sur le mot suivant. (Seurvat écrivait: i n'y-o, i n'y'o, gno, i gn'o.)

LES LETTRES REDOUBLÉES

Exemples dans Seurvat :

i n'n'avait (pour i n-én avait)

nou curé el'l'avait sermonné, l'l'avait sermonné

(redoublement du /l/ de el).

Comme il s'agit, d'une certaine manière, de lettres "parasites" comme dans le cas des liaisons fautives, nous aurons recours au tiret :

i n-n'avait

nou curé el-l'avait, l-l'avait sermonné.

(En fait, dans i n-n'avait, nous n'avons pas adjonction d'une lettre parasite (/n/), mais élision, la forme entière étant i n-én avait, prononcé /in' navvé/ --élision de /é/; toutefois, dans cette forme entière, ce /n/ est bien parasite.)

LE SON /ɛ̃/ DANS LES MOTS DONT LES EQUIVALENTS FRANÇAIS ONT /ɛ̃/ NOTÉ "EM" OU "EN"

Les solutions de Seurvat sont les graphèmes én, èn ou en (il laisse très souvent en pour l'adverbe "en" ou le préfixe "en-").

Même chose en ce qui concerne ém, èm, em notant /ɛ̃/.

Exemples: éntarprénd; gèns; das l'tèmps; encorcher; viénche; devienche...

A la page 27 du Lexique, nous lisons :

--"Ein ou en, préfixe, se prononce in."

Et, un peu plus bas :

--"En, em, prononcer toujours ein."

Il faut donc considérer que tous les en, em, én, ém, èn, èm rencontrés se prononcent /ɛ̃/, du moins devant consonne ou à la fin d'un mot.

Notons que Seurvat écrit presque toujours men, ten, sen les possessifs qui se prononcent /mɛ̃/, /tɛ̃/, /sɛ̃/.

En ce qui concerne les mots dont la forme française a en pour le son /ɛ̃/, pharmacien, rien, bien, ben... Seurvat écrit toujours en.

Nous proposons :

- 1)- d'unifier ces diverses graphies en én et ém ;
- 2)- d'étendre l'usage de ces graphèmes aux mots du type "pharmacien", "rien", "ben"...--de façon à ce que le lecteur s'y accoutume plus vite et acquière le réflexe én,ém = /ẽ/.
Donc: phormacién, rién, bén.

LE SON /è/ NOTÉ eu DANS eune (=UNE)

Seurvat écrit toujours eune, mais il précise dans 25 Di-ries, page 51, qu'il faut prononcer "eine".

Nous écrirons ène, car il n'est pas possible de lire /èn/ le graphème eune !

LES HESITATIONS POUR NOTER voyelle nasalisée + /m/

Seurvat écrit tantôt homme, comme, femme, tantôt honme, conme, fenme ...

Il lui arrive de faire rimer -omme et -onme, il est donc à peu près certain que ces graphies recouvrent une même prononciation et que, simplement, Seurvat note ou ne note pas la nasalisation de la voyelle, indifféremment.

Nous unifions en -onme, -enme (formes plus originales).

De la même manière, nous trouvons des rimes -ogne/-ongne (ivrongne/ebsogne, et la forme ebsongne est attestée). Devant /g/, nous marquerons toujours la nasalisation du /o/ : ivrongne, ebsongne, brongne, etc.

LE SON /k/ NOTÉ ch

Seurvat s'entête à écrire cherre pour /kèr/="tomber", parce qu'il pense au français "choir"!...Et il précise à chaque fois en note qu'il faut prononcer "querre". Ce parti pris est indéfendable, --d'autant plus qu'on trouve ici et là dans l'oeuvre des i quait (il tombe) ou des caisoit (tombait) !

Nous écrirons franchement caire (sur l'étymon cadere), i cait (il tombe), caisoit (tombait), cairez (tomberez), etc.

+++++

Enfin, nous avons corrigé de nombreuses fautes :

1)-Fautes volontaires- Exemple: par ech tèmps qui coure .

Seurvât écrit coure parce qu'il lui faut une rime à ra-
boure, une rime féminine, donc. Autrement dit, il préfère une
faute de français à une rime irrégulière (bien qu'il s'a-
gisse d'un texte picard, il est bien évident, étant considé-
rés les choix orthographiques de Seurvât, que nous avons af-
faire ici à une faute de français !)... Cette conception
nous a paru indéfendable, et nous avons rétabli l'orthogra-
phe attendue: court.

2)-Fautes d'inattention et coquilles- Elles sont très nom-
breuses. En bien des cas, il est impossible de dire s'il s'a-
git d'une négligence de Seurvât ou d'une erreur de l'impri-
meur (par exemple, c'est pour ch'est).

Une faute imputable à Seurvât, car presque systématique,
est qui pour qu'i (=qu'il) ou qu'is (=qu'ils): Sous partes-
qu', qui disoit... (= sous prétexte, qu'il disoit...), corrigé
ainsi par nous: Sous partesque, qu'i disoit...

3)-Ponctuation- Les fautes de ponctuation sont nombreuses
dans les livres de Seurvât, soit qu'il s'agisse d'erreurs du
typographe, soit que Seurvât lui-même n'ait pas ponctué avec
toute la rigueur souhaitable.

Cette ponctuation défectueuse constituant une gêne pour
la lecture, nous n'avons pas hésité à la corriger systématiquement.

+++++

M.B.- Nous avons respecté la décision de Seurvât de transcri-
re par oi le son /we/, et ce en dépit du fait que ce graphème
est de nature à perturber la lecture, car le lecteur aura tou-
jours tendance à interpréter oi par /wa/.

Qu'il soit donc bien entendu que le graphème oi représente
toujours le phonème /we/.

A noter que dans son dernier recueil, Contes et diries, Seur-
vât a tenté d'autres graphèmes, et en particulier oai.

N.B.(2)- Nous n'avons pas modifié l'orthographe des mots où le son /tš/ est noté c ou qu,--ou plutôt n'est pas noté!... Seurvat écrit en effet coeurfali,curé,et signale en note (quelquefois) qu'il faut prononcer /tšoerfali/,/tšüuré/ ... Le graphème tch n'apparaît que dans les toutes premières oeuvres; par la suite,pour des raisons qui nous échappent,Seurvat n'a plus noté la palatalisation du /k/.

De ce fait,nous ne pouvons,sans beaucoup nous hasarder,corriger en tch les c et qu que nous rencontrons devant certaines voyelles.

N.B.(3)- A propos des "e",une chose nous a paru évidente,mais il serait peut-être bon d'en faire mention...

Quand Seurvat écrit A l'cathédral' drière ch'choeur,ou Mais pourquoi qu'i s'étranne d'braire,le "e" final de drière et de s'étranne se prononce,mais non pas en tant que voyelle finale de ces mots.Il s'agit en fait de la voyelle d'appui des mots suivants: ch et d. En conséquence,nous n'écrirons pas :

A l'cathédrale drière ch'choeur

mais :

A l'catnedrale drière ech choeur

comme :

Mais pourquoi qu'i s'étranne ec braire .

ADDENDUM

PROPOS DE SEURVAT SUR L'ORTHOGRAPHE

(extraits du manuscrit de 1905-1906)

(...) Mais lorsque j'eus la présomption de l'écrire (le picard) et de faire des essais de contes et de chansons, je fus comme la plupart de mes collègues picards-écrivants à leurs débuts aussi embarrassé que durent l'être les premiers inventeurs de l'écriture et de l'orthographe des langues diverses parsemées sur notre planète, et comme l'âne de Buridan (sans comparaison de bêtes à gens) j'oscillais entre l'orthographe phonétique et l'orthographe étymologique, ou plutôt sans raison, sans méthode et sans règle, j'allais alternativement à ma fantaisie de droite à gauche et vice versa, mangeant aux deux rateliers entretenant mes forces, et aidé un peu par l'expérience et beaucoup par la raison, j'ai pu faire mon choix entre les deux méthodes et j'en suis arrivé à conclure avec la plupart des bons auteurs patoisants qui suivent cette règle :

"L'orthographe du Picard doit se rapprocher le plus possible de l'orthographe du Français et être raisonnée d'après ce principe."

(...)

Attendu :

Que c'est un fait hors de conteste, que jusqu'au XIVe siècle, le Picard, le Normand, le Bourguignon et le Francien (ou dialecte de l'Ile de France), sont restés absolument égaux en jouissance et en influence, puisque non seulement il n'y avait ni centre littéraire, ni langue prédominante, ni type de mots acceptés et reconnus comme tels, mais que la syntaxe était partout presque la même, les éléments de mots partout à peu près les mêmes, les différences ne portant que sur les formes dialectales.

Que les mots communs au Picard et au vieux Francien, ne sont ni plus ni moins d'origine francienne que d'origine pi-

carde et réciproquement (...)

Qu'il est intéressant pour nous picards, de voir que beaucoup de mots de notre langage se confondent avec ceux du vieux français et qu'ils ont une origine commune soit dans les vocables du latin populaire, soit dans les termes importés par les invasions germaniques.

Que l'immense majorité des mots employés en picard, se rattachent au latin vulgaire, à la *lingua romana rustica* du VI^e siècle.

Que les patois ne sont pas comme on le croit communément dans l'opinion vulgaire, du français qui s'est corrompu dans la bouche du peuple des provinces, mais que ce sont les débris, les héritiers immédiats des dialectes provinciaux, qui ont occupé l'ancienne France, avant la centralisation monarchique commencée au XIV^e siècle, par l'avènement des Capétiens à la Royauté, et que dès lors le Français qu'ils nous conservent est aussi authentique que celui qui nous est conservé par la langue littéraire.

Que le dialecte de la Picardie notamment eut pu tout aussi bien que le dialecte de l'Ile de France être pris pour type de la langue commune; que ce dernier dialecte le Francien n'a du sa prépondérance qu'à celle que prit la Royauté sur la Féodalité.

Qu'en Picardie par exemple, le Français s'établit à la place du Picard, en le remplaçant d'abord dans les actes officiels émanant des agents du vainqueur c'est à dire du Français, puis bientôt dans les écrits et les oeuvres littéraires, enfin dans le langage des gens de bon ton d'alors.

Que le peuple seul, rebelle à cette invasion, garde son ancien langage et refuse d'accepter le français; que c'est alors que, cessant de s'écrire, le Picard livré à des altérations incessantes, descend du rang de dialecte à celui de patois, c'est à dire d'idiome simplement parlé et que ne reconnaît plus la langue française.

Qu'avec Littré on définira le Patois: "un dialecte qui n'ayant plus de culture littéraire sert seulement aux usages de

la vie commune."

Que cette définition, fondée sur l'histoire, empêche aussitôt de croire que les Patois, soient une corruption de la langue correcte, idée fort répandue mais très fausse, puisque la généalogie des patois le démontre.

Que non seulement les dialectes ne sont pas nés d'un démembrement ou d'un arrêt de développement d'une langue française préexistante, mais qu'à vrai dire, ils sont antérieurs à la langue française, ou que si l'on veut, elle est elle-même un de ces dialectes ayant gagné par des circonstances extrinsèques et politiques, sa puissance.

Attendu :

Que c'est à nous Picards, respectueux du dialecte de nos aïeux, qu'il appartient de ne pas laisser tomber dans l'oubli, de conserver et de léguer à la postérité, notre vieux langage, par des oeuvres littéraires, qui seront la nomenclature, le répertoire et le dictionnaire de nos mots et de nos expressions.

Qu'il importe dans ce but, de fixer la manière d'écrire et d'orthographier le Picard.

Qu'il n'est pas contestable que le Picard et le Français ont pour auteur commun, ancestral, généalogique et étymologique le latin.

Que l'orthographe du Français est basée pour la plupart des mots sur l'origine étymologique de ce dialecte devenu par droit de conquête notre langue nationale.

Que si le dialecte picard eut prévalu, nul doute que son orthographe eut été basée sur les mêmes principes et modifiée de la même façon par l'Académie.

Que d'après Rivarol, c'est le génie clair et méthodique du Picard et sa prononciation un peu sourde qui dominent aujourd'hui dans la langue française.

Que l'orthographe phonétique est exclue de la manière d'écrire le Français et doit être également exclue de la manière d'écrire le Picard.

Que la prononciation et l'orthographe sont deux choses

absolument distinctes dans le Français et le Picard, comme dans la plupart des langues provenant de la tradition d'une langue étrangère.

Que la tendance à conformer l'écriture à la prononciation est une tendance regrettable des plus défectueuses et des plus corruptrices, parce que ce système : 1°-Rompt la filiation étymologique 2°-Erige la fantaisie et le désordre à la hauteur d'un principe et 3°-constitue un vandalisme qui ne peut invoquer aucune circonstance atténuante.

Qu'adopter l'orthographe phonétique, ce ne serait pas améliorer, mais bouleverser et finalement détruire.

Qu'il en est des langues comme des sociétés, qu'elles ont un passé qui est la raison d'être de leur présent, lequel sera à son tour, la raison d'être de leur avenir.

Qu'une tentative dans le sens phonétique sous prétexte de réforme, conduirait fatalement à l'anarchie.

Pour ces motifs et tous autres qu'il appartiendra d'articuler par déduction.

Disons

Que l'orthographe du Picard doit se rapprocher le plus possible de celle du Français et être raisonnée d'après ce principe.

Condamnons en premier ressort L'Ortograf fonétik à disparaître des oeuvres de tous les patoisants nos frères.

Et commettons pour l'exécution du présent jugement toutes les sociétés savantes en Picardie.

Ce qu'il faut savoir avant de lire les textes de notre
édition

- 1- oi se prononce toujours /we/. Exemple: oisieu = /wézyoe/.
- 2- én et ém se prononcent toujours /ẽ/, sauf lorsqu'ils sont suivis d'une apostrophe, ou, à l'intérieur du mot, d'une voyelle. Exemples: rién, témps, énfants = /ryẽ/, /tẽ/, /ẽfẽ/.
3- les e rencontrés à la fin des mots (terminaisons -e, -es) ne se prononcent pas, sauf lorsqu'ils sont surmontés d'un tréma. Exemples: braire, cha n'sert mie /brèr/, /mi/
jẽ n'vux pos! /jẽ nvũ po/ ou /jé nvũ po/.
--Mais dans la finale -tent (3e personne du pluriel), finale non accentuée, le e n'est élide que devant la pause. Exemples: quoi qu'is foitent lo ? -- foitent a deux syllabes
quoi qu'is foitent ? -- foitent n'a qu'une syllabe.
- 4- à l'intérieur d'un mot (autres syllabes que la dernière), les e sont prononcés: ch'médecin = /šmédoesẽ/ s'oppose à ch'méd'cin = /šmédsẽ/.
- 5- i' et y' représentent la consonne /y/ dite semi-voyelle; il faut donc dans la prononciation les lier à la voyelle suivante. Exemple: i n-y'o = /inyo/.

Ces cinq points bien assimilés, la lecture des textes de Seurvât tels que nous les avons révisés ne doit plus guère présenter de difficultés au niveau de l'interprétation phonétique des graphèmes.

TEXTES CHOISIS DE LOUIS SEURVAT

N.B.- Les textes se présentent selon l'ordre chronologique. Les Canchons ont été datées par Seurvât lui-même. Pour les autres oeuvres, c'est la date de publication qui nous a servi de point de repère.

Les pièces des Vingt-cinq diries pour rire, de Un Quarteron d'contes et de Contes et diries apparaissent dans l'ordre où elles se présentent dans ces recueils.

Un "Vocabulaire", qu'on trouvera à la suite du choix de textes, donne la traduction d'un certain nombre de mots.

LISTE DES TEXTES RETENUS

- I- Ene douzangne ed canchons (I902-I9I5)
 - Ch'l'ange brayeux del cathédrale d'Amiéns (I902)
 - L'Cathédrale d'Amiéns (I902)
 - En 'rv'nant d'chez Barnum (I902)
 - L'Tripée d'ech cousan Batisse (I902)
 - Ches z-haricouts (I902)
 - L'Ieu (I903)
 - Sur ches mouais d'ech mois d'mai (I903)
 - Quand ches glaines aïront des dents (I908)
- II- Vingt-cinq diries pour rire (I9I0-I9II)
 - Ch'Boin Diu désargénté d'Talmars
 - Consulte qui n'coûte point cher
 - Conte del veillée
 - Ch'malhureux pis l'Mort
 - Ch'mounié pis l'vaque
 - Un mau d'bête
 - Picardilles (n°II)
- III- Pour un tiot nom , saynète (I9I2)
 - extraits de la scène 2
- IV- Quatre cents proverbes et dictons picards (I9I9)
 - extraits

V- Un quarteron d'contes (1923)

- L'Soupe à cailleux
- Un rédeux
- Allez vous assir !
- Têtuse jusqu'à l'mort

VI- Contes et diries (1930-1931)

- Ch'clousse, el caplute et pis ch'baguet
- Ch'cul galeux
- Cho n-n'est

VII- Tu coisiros

CANCHONS

Page de gauche: texte de l'édition de 1923.
Page de droite: texte révisé.

CHL'ANGE BRAYEUX DE L'CATHEDRALE D'AMIENS

Air: Le Pendu (Mac-Nab)

A mon ami Ch.A.CARPENTIER.

I

I y-o un joén' tout nu sains qu'mise
A l'cathédral' drière ch'choeur.
Cho n'est mi' prop' das eune église.
O l'appelle ch' "l'énfant pleureur".
Il est à cul nu sur eun' pierre,
D'eun' main arrachant ses cavieux.
Mais pourquoi qu'i s'étranne d'braire ?
O ne l'sait pos bien, ch'est curieux !

II

N'en foit-i eun' vilain' grimache !
Quoi qu'ch'est qu'il o donc, ch'peuv' tiout fiu,
Qu'o n'put point l'erbeyer 'en fache
Sains qu'eun' larme all' monte à vou yux ?
Pourquoi qu'il o l'air si minabe,
Qu'i brait à vous arracher l'coeur ?
J'oubliais d'dir' qu'il est én marbe,
Ch'est cho qui li donn' dé l'douleur.

III

Il est meûr gros comme eun tiot' caille.
Ch'est un ange ! Qu'm'o dit eun' gént,
Et si ch'est l'chagrin qui l'travaille;
I n'o point coir' maigri tout plein !
Par driér' li, roid' comme un cierge,
Y-o eun' bell' dame èn falbolos.
Paroitroit qu'ch'est l'boinné Saint' Vierge
Avue ch'tiout Jésus, das ses bros.

IV

Ech' tiout Jésus, qu'o l'air ed' rire
En faisant seigne avu s'tiot' main,
A ch'll'enfant brayeux i sann' dire :
"Tu t'tairos pétête, hé gamin !"
A gauche, o voit èn pénitence,
Edmandant grâce, un bieu monsieur.
Ch'étoit un quiconqu' d'importaince
Das sen témps, à vir sen mantieu.

CHL'ANGE BRAYEUX DEL CATHÉDRALE D'AMIÉNS

Air: Le Pendu (Mac-Nab)

A mon ami Ch.A.CARPENTIER.

I

I y'o un joéne tout nu sains qu'mise
A l'cathédrale drière ech choeur.
Cho n'est mie prope das ène église.
O l'appelle "echl'énfant pleureur".
Il est à cul nu sur ène pierre,
D'ène main arrachant ses cavioux.
Mais pourquoi qu'i s'étranne ed braire ?
O nē l'sait pos bién, ch'est curieux !

II

N-én foit-i ène vilaine grimache !
Quoi qu'ch'est qu'il o donc, ch'peuve tiout fiu,
Qu'o n'put point l'erbeyer én fache
Sains qu'ène larme alle monte à vou yux ?
Pourquoi qu'il o l'air si minabe,
Qu'i brait à vous arracher l'coeur ?
J'oubliais d'dire qu'il est én marbe,
Ch'est cho qui li donne del douleur.

III

Il est meûr gros comme ène tiote caille.
Ch'est un ange! eque m'o dit ène géns,
Et si ch'est l'chagrin qui l'travaille :
I n'o point coire maigri tout plein !
Par drière li, roide comme un cierge,
Y'o ène belle dame én falbolos.
Paroitroit qu'ch'est l'boinné Sainte Vierge,
Avuc ch'tiout Jésus das ses bros.

IV

Ech tiout Jésus qu'o l'air ed rire
En faisant seigne avu s'tiote main,
A chl'énfant brayeux i sanne dire :
"Tu t'tairos pétête, hé, gamin!"
A gauche, o voit én pénitence,
Edmandant grâce, un bieu môssieu (+).
Ch'étoit un quiconque d'importaince
Das sén témps, à vir sén mantieu.

(+)- Nous unifions l'orthographe de ce mot en môssieu,
forme la plus fréquemment employée par Seurvât.

V

Sangneur ed Demuin,ed Courcelles,
D'Epeumesnil,et d'coeteros ;
Ch'ti lo i t'noit ch'manch' de l'poyelle !
D'sen nom i s'appelloit Lucos.
O voit coir,sur es n'épitaphe,
Tous ches cadoux qu'il o laissiés
Par sen testamént orthographe ;
I y-o qu'nous qu'il o oubliés !

VI

En boin chanoïn' de l'cathédrale,
I vut,que l'jour de s'n'enterr'mént,
Pour que d'li tous les ans o r'pale ;
Qu'o cante l'mess'.Naturell'mént !
Beyez,d'quoi qu'un homm' s'tourménte !
Ch'étoit seurmént un homme d'coeur,
Qu'o laissié chonquont' liv's d'rénte,
Pour rhabiller ches énfants d'choeur.

VII

Il airoit bien pu,que j'suppose,
En tous cos,péndaint qu'i y étoit ;
Rajouter coire un tiot quéqu'cose,
Pour rhabiller ch'l'enfant qui brait !
Par én d'sous d'li,das eun' grand' cage,
O voit lo un homme éndormi,
Qu'est d'puis grandmént,guéri de l'rage.
Mais j'aim' coir' miux qu'cho fuch' li qu'mi !

VIII

Avuc tout cho,je n'sais mi' coire
Pour qué raison,qu'Monsieu Blasset
Esculpte un' ang' pour el' foir' braire
Sur un requiescat in pace !
Guillain Lucos,qu'étoit brave homme,
O té seurmént das ch'Paradis.
Pourquoi qu'un ang' brairoit,én sonne ?
Ej' n'y comprends rien,que j'vous dis !

(Juillet 1902).

V

Sangneur ed Demuin,ed Courcelles,
D'Epeumesnil,et d'coetero ...
Chti-lo i t'noit ch'manche del poyelle !
D'sén nom i s'appelloit Lucos.
O voit coire,sur esn' épitaphe,
Tous ches cadoux qu'il o laissiés
Par sén testamént orthographe ;
I y'o qu'nous qu'il o oubliés !

VI

En boin chanoine del cathédrale,
I vut qu'el jour d'esn' énterr'mént,
Pour qu'ed li tous les ans o 'rpale,
Qu'o cante el messe,--naturell'mént !
Beyez,d'quoi qu'un honme es' tourmènte !
Ch'étoit seûrmént un honme ed coeur,
--Qu'o laissié chonquonte lîves ed rénte
Pour rhabiller ches énfants d'choeur.

VII

Il airoit bién pu,qu'ej suppose,
En tous cos,péndaint qu'i y'y'étoit,
Rajouter coire un tiot quéqu'cose
Pour rhabiller chl'énfant qui brait !
Par én-dsous d'li,das ène grande cage,
O voit lo un honme éndormi,
Qu'est dpuis grandmént guéri del rage,
--Mais j'aime coire miux qu'cho fuche li qu'mi !

VIII

Avuc tout cho,jë n'sais mie coire
Pour qué raison qu'Môssieu Blasset
Esculpte un ange pour el foire braire
Sur un requiescat in pace !
Guillain Lucos,qu'étoit brave honme,
O té seûrmént das ch'Paradis ...
Pourquoi qu'un ange brairoit,én sonme ?
Ej n'y comprends rién,qu'ej vous dis !

(Juillet 1902).

Addendum

En 1981, M. René Debrie a découvert aux Archives départementales une version de Chl'ange brayeux sensiblement différente de celle qui parut en 1923.

Il s'agit d'un cahier de quatre pages imprimées, au format 21x27. Ni la date de la publication, ni le nom de l'éditeur ne sont mentionnés.

Les variantes nous ont paru assez nombreuses et assez remarquables pour que nous donnions ce texte dans son intégralité. On notera en particulier les finales en /i/ : conseilli, aumoni (substantifs), arrachi, ajouti, erbayi, rhabilli (infinitifs) et laissii (participe passé - deux occurrences); --la transcription du phonème /we/ par d'autres graphèmes que oi : Paraïtrouait, fouaisant, ch'étouait, il erouait, fouaire et o voèt, froèd, coère et même coer (= encore); --enfin et surtout l'attestation par la graphie de la palatalisation du /k/ : tchoeur (choeur et coeur), tchul, tchurieux (mais ≠ esculpte)...

On sait que Seurvat a noté cette palatalisation dans Ches pissons d'avril ed Tuteur, oeuvre parue en 1902, juste avant Chl'ange brayeux. Il est donc à peu près certain que la version découverte par M. Debrie est la première, c'est-à-dire celle de la première édition. Ce n'est que plus tard que Seurvat a renoncé à noter la palatalisation du /k/.

On remarque également, dans ce texte, des variantes d'ordre littéraire. La version parue en 1923 présente des corrections qui nous paraissent heureuses. Ce qui confirme l'antériorité du texte découvert par M. Debrie.

CH'L'INFANT PLEUREUR DEL'CATHEDRALE D'AMIENS

A mon ami Charles Carpentier

Das l'cathédral'drière ech tchoeur,
Y gno ein joène tout nu seins kmise,
Qu'o z'appelle ech l'infant pleureur ;
Cho n'est mie prope pour eine église.

Il est à tchul nu sur eine pierre,
D'eine main arrachant ses cavioux,
Mais pourquoi qu'i s'étrann' ed braire ?
O n'el sait point bien ch'est tchurieux.

Y fouait eine si vilaine grimache,
Qu'on n'put poènt el l'erbayi in fache,
Seins qu'eine larme al'monte à vou ziu ;
Quoé qu'il o donc eche peuve tchtiout fiu ?

Ch'est -y dech'froèd ou del'douleur
Qu'y brait à vous arrachi l'tchoeur.
J'oubliauais ed'dire qu'il est in marbe.
Ch'est cho qu'il o l'air si minabe !

Il est mur gros comme eine tchiote caille,
Ch'est ein ange eque m'o dit eine geint ;
Et si ch'est l'chagrin qui l'travaille
Yn n'o poènt coère maigri tout plein.

Par drière li,roide comme ein cierge,
Gn'o eine belle dame in falbalos ;
Paraïtrouait qu'ch'est l'boègne Sainte Vierge
Avu ch'tiout Jésus das ses bros.

Ech'tiout Jésus qu'o l'air ed rire
In fouaisant seigne avu ch'tchiote main,
A ch'l'infant brayeux y sann' dire :
Tut'tairos pétête hé gamin !

A geuche o voèt ein péniteïnce
Edmandant grâce ,ein bieu môcieu
Ch'étouait ein quiconque d'importeïnce
Das sin temps ,à vir sin mintieu.

D'sin nom y s'appelouait Lucas
Seigneur ed Demuin ,ed Courcelles,
D'Epaumesnil et ...d'coeteras
Ch'ti lo y t'nouait ch'manche del' poyelle.

Conseilli dech'roé,aumoniï .
O voèt coèr sur es'n'épitaphe
Tous chés cadoux qu'il o laissiï
Par sin testameint ostographe.

In boèn chanoine del'cathédrale,
Y vut ,qué l'jour de s'ninterr'meint,
Pour qued'li tous les ans o r'palle
Qu'o cante eine messe;naturell'meint!

Ch'étouait seurmeint ein homme ed tchoeur
Qu'o laissiï chinquante lives ed reinte,
Pour rhabilli chés z'infants d'tchoeur
Beyez d'quoé qu'ein honme es'tourmeinte !

In tous cas pindeint qui y étouait
Il erouait bien pu ,j'présuppose
Pour rhabilli ech'l'ange qui brait
Ajouti coère ein tchiout quequecose.

Par edsous li das eine grande cage,
O voèt lo ein homme indormi
Qu'est d'puis grandmeint guéri de l'rage .
J'aime coer miu qu'cho fuche li eque mi !

Avu tout cho,je n'sais point coère ,
Pour quée raison qu'Mocièu Blasset,
Esculpte ein ange ,pour el fouaire braire
Sur ein requiescat in pace.

Guillin Lucas qu'étouait boèn homme,
O té seurmeint das ch'paradis
Pourquoé qu'ein ange 'brairouait ,in somme?
Ej'n'y comprends rien,qué j'vous dis.

L'CATHÉDRALE D'AMIÉNS

Air: Au bois d'Boulogne.

I

Quand os visitez l'ville d'Amiéns,
Qu'os soyèches juif ou bén chrétién,
Maroumétan,boin catholique
Ou z-héritique,
Os courez tertous vir d'abord,
Et j'préténds qu'os n'avez mie tort,
El construction monumentale
Del Cathédrale.

II

Ches géns qui l'ont bâtie das l'témps,
A cht'heure n'ont pus d'mau à leus dents ;
Bién qu'is soyonch' morts,is vivt' coire
Par leu mémoire.
Robert ed Luzarches qu'o foit ch'plan
Et qu'étoit un fameux lapan
Donne sén nom à l'rue principale
Del Cathédrale.

III

Os arrivez par ch'grand Parvis,
Vous vlo déjo tout ébeubis.
Gageons eque vous n-n'airiez sains peine
Pour ène esmaine,
Si os vouloites vir én détal
Ches esculptures d'ech grand portal,
Qui sont dsous ches tours colossales
Del Cathédrale.

IV

I n-y'én o lo pour tous ches goûts,
Des grous,des moyens pis des tiouts,
Des estatures ed tous les sesques,
Des arabesques ...
Des Saints,des Apôtes et des Rois,
L'Boin Diu,l'Sainte Vierge et pis des croix,
Des ronds,des carrés,des ovales,
--A l'Cathédrale.

V

Vous vlo réntrés das ch'monumént,
Vou coeur i buque ed saisiss'mént,
Os êtes ébleuis d'ches leumières
Ed ches verrières.
Ch'plafond est si loin,qu'ej vous dis
Qu'on z-attraproit ch'torticoulis
En erbéyant l-l'heuteur totale
Del Cathédrale.

VI

Os voyez Saint Seuve én passant
Pis suivez pour n'point perde vou temps,
Et n'pos vous tuer das ches cayelles,
Ches tiotes capelles.
Quand os êtes ercrand d'erbeyer,
Pour el meume prix,os s'asseyez
Afin d'avoir l'vue générale
Del Cathédrale.

VII

En rapprochant tout près d'ech Choeur,
Os êtes erprénd d'un batt'mént d'coeur
En beyant à travers el grille
Chl'eutel qui brille.
A droite,à goeuche,des géns fin viux
Qui romionn'tent à qui miux miux
Etampis chacun das ène stalle
Del Cathédrale.

VIII

Nous eutes qu'os n'sonmes mie des païéns,
Ni qu'os n'vivons mie conne des quiéns,
Arrivés lo à g'noux feut caire,
Foire es' prière.
Os savons qu'ch'est lo qu'el Boin Dieu
Reste énfrumé,das ch'tiot moinieu
Qu'o l'forme d'ène colombe virginale
A l'Cathédrale.

IX

Mais cho qu'i n-y'o coire ed pus bieu
Eque ches chanoines avu leu pieu
Das leus cadoux én bous d'viux quêne
Cantant l-l'antienne,
Ch'est d'vir tous ches tiouts cabotins
D'Saint Jean-Batisse et d'Saint Firmin
Peinturlurés sur el muralle
Del Cathédrale.

X

Ch'est das ch'parfond,drière ech choeur,
Qu'os trouvarez chl'Enfant pleureur.
Blasset,feut qu'ej vous én préviénche,
Y'o mis tout s'schiénche.
Paroitroit qu'un jour un milord
E n-n'o offert sén poids én or,
--Ch'est bien pour cho qu'ej vous l'signale
Das l'Cathédrale.

XI

Ches bieux esprits qui n'ont pas l'Foi
Sont berlurés,pis restent cois,
Is sésentent quequ'cose qui s'démanche
Das l'fond d'leu panche.
O diroit qu'is sont séns dsus dsous,
Ou qu'is l-ont des puches das leu dous ...
I n-y'én o pus d'un qui dviént pâle
Das l'Cathédrale.

XII

Quand os airez tout d'miténbout
Erluqué,béyé,cho sro tout,
Os n'voirez pus nène-part d'mervelle
Qu'o (+) fuche pus belle.
Os pourrez t-ête fier d'ête picard
Et n'én rougirez jamois,car
Das ch'monne tout éntier on én pale,
D'nou Cathédrale.

(Août 1902).

(+)-On attendrait plutôt : qu'a fuche pus belle,ou :
qu'alle fuche pus belle.

EN RV'NANT D'CHEZ BARNUM

Air: En revenant de la Revue.

I

A forche ed lire das chelle Gazette
Qu'Barnum alloit v'nir à Amiéns,
Em' fenme s'étoit jouqué das s'tête
(Quand alle vut quequ'cose alle vut bien!)
Qu'os iroèmes vir el-l'grande affoire,
Ches agrobates, ches chinges, ches qu'vaux,
Ches girafes pis ches gromadaires,
Ches nénéphants pis ches chameaux.

J'li dis "Voyons, Laïde,
Ed quoi qu'ch'est qu'tu t'lapides ?
Lses vois-tu point ed nou moison
Photographiés sur ech pignon ?
Tout cho ch'est des réclames
Pour amorcher ches fenmes
Et pour foire meudimént
A ches honmes dépenser dl'argent.
--Nan! qu'alle dit, mn'honme,
J'vux aller vir Barnum,
Tandis qu'il est das l'Sonne
Ch'est pus pratique.
Bién seûr, Mimir,
Y'airo pus d'train d'plaisir
L'jour qu'o n'pourro pus l'vir
Qu'én Amérique!"

II

Dimainche à l'déjouque, vite et vite,
Laïde énfique sén bieu cotron,
Mi m'rouillère nève, nou tiout Polyte
Ses effets d'prémière communion.
Os courons conne des fous à l'gare.
Conne ène locomotive j'hainsois ...
Un coeup d'chifflet pis ch'train démarre,
Qué monne das ches troisièmes, jamois !
En fache, j'avois l'grosse panche
Ed Tutur ed Gratt'panche,
A droite, Titisse ech maquignon,
Qui m'rabotoit tout l'témps mn'oignon.
Il o fallu qu'jè m'fâche
Pour m'foire foire ène tiote plache,
Caser m'fenme pis mn'énfant
Das un cuin d'ech compartiment !
Os sommes tertous
Dans l'rue des Trois Cailloux,

Mais vlo Polyte, nou tiout,
 Qui s'met à braire :
 "J'brûle ed caleur,
J'ai du mau à mén coeur !
--Ch'est un coeup d'mal saveur
 Del feute à t'mère!"

III

Os arrivons à la Heutoie.
Vraiment ch'étoit pire qu'el Saint-Jean !
Vlo Laïde qu'alle crie comme ène oie,
A foire ertourner tous ches géns :
"Diu! n-én vlo t-i des mètes ed toile !
N-y'o pus d'chonq chént mille poires ed drops!"
Qu'alle dit én 'rbeyant à ls'étoiles,
Ejtant én l'air ses deux grands bros.
"Mais tu t'tairos, pétête !
Qu'ej li dis, hé! grande bête !
Tu n'vois donc pos quë vlo l'moment
D'prénde sén billet pour réntre 'ddains
L'moison d'ches phunomènes,
--Mais cho sro point sains peine,
Car pour avoir sén tour
I feut passer un quart ed jour."
 Polyte brayoit,
Em' fenme s'impatiéntoit,
Et pis mi j'étouffois
 A foire el quaine.
 Quand qu'ch'est à nous,
J'saque mes quate lives dix sous,
Pis nous réntrons tertous
 Sains 'rprénde haleine.

IV

Mais vlo Polyte qui 'rcménche à braire :
Il o peur ed ches nénéphants !
"Qu'ch'est-i émbêtant, qu'alle dit l'mère,
Ed voyager avu ds'énfants!"
I dmande pourquoi qu'à ches girafes
L'Boin Diu leu-z-i o monté l'cou ...
"Si tu dvises coire, t'airos des baffes,
Mouque tén nez, tais-té, leup- warou!"
 Mais vlo ches phunomènes,
Ech géant, ches tiotes naines,
L'homme esquélette, ch'calculateur,
El fenme à barbe et pis ch'farceur
Qu'a ène lampe à pétrole
Das s'gargatte, cho ch'est drôle !
Ch'qu'i y'o coire ed pus bieu,
Ch'est chtti qu'o peinturluré s'pieu !
 Tout cho n'est rien,

A n-y'o coire echl honme-quién,
Ch'est triste pour un chrétién,
 Ch'n'est mie croyabe !
 Ch'qui foit frémir,
Ch'est d'vir ène fenme s'norrir,
Afin dë n'point moirir,
 Avec un sabe !

V

Tout cho n'étoit qu'ech triambule,
Comme qui diroit chl'apéritif ...
Das ch'grand Barnum o nous boscule,
El vlo ech moment décisif !
Pour lorse, péndaint ène heure entière,
Os n-n'avons vu d'tous les façons,
A z-yux frumés d'peur ed vir caire
Ches agrobates ed leus plafonds.
 A droite, à goeuche, das ch'bout,
Das l'mitan pis partout,
Sains s'erposer ène seule minute,
Ches clousses is foisoient el culbute.
Des hommes, des fenmes, ds'énfants,
Des négues noirs, des négues blancs,
Et pis toutes sortes ed bêtes,
Is manoeuvroient à coeups d'sonnettes !
 Un mitan d'fou,
Monté dsus sén vélou,
Deschénd tout d'miténbout
 D'ène grande équelle.
 Mén Diu Sangneur !
Ch'est-i pos un malheur !
Put-on 'rbéyer d'boin coeur
 Ène cose parelle !

VI

Vlo qu'ch'est toute, ch'est l'fin del parade.
O z-est 'rcrand à forche d'ête assis.
Os ons nous culs én marmelade,
Laïde, Polyte, pis mi aussi.
Tout dains n-un coeup, ech meudit joène,
Qu'étoit écoire tout écrampi,
S'laisse caire avuc l'pan d'em' basquenne
A travers ches planques d'ech planchi !
Jë l'ratrape comme ej pux.
I brait à qui miux miux.
Os suivons el fil del filière
Pour nous défiquer del galère.
Laïde accroche mén bros.
Polyte suit pos à pos.
Mi j'erséns ène escousse :
O v'noit d'em' picpocquéter m'bourse !
L'soir én réntrant,

Tout én chemin foisant,
J'disois én mamonnant,
 El mort das l'âme,
 Pénaud,moneux :
"Ch'est des attrape-nigoeuds !
Ch'n'est pos 'dmain,nom dë zeu !
 Qu'j'acoutrai m'fenme."

Septembre 1902.

L'TRIPÉE D'ECH COUSAN BATISSE

Air: Le Bal de l'Hôtel de Ville

A mén compère Jean GLEUDE
par drière Cheuchoy.

I

Dpuis un an qu'os foisons cheuchon,
Mi pis ch'cousan Batisse,
I n'pouvoit mie tuer sén cochon
Sains s'servir d'emn' office.
"Ech Tiot, qu'i m'o dit,
Tu vénros verdi."
Ch'étoit l'esmangne dernière.
"Raguisse tén coutieu
Pour li gratter s'pieu,
Pis os li frons sn'affoire!"

II

En rénttant l'soir à nou moison,
J'conte cho à Dosithée.
"Philogonme, qu'alle dit, t'os raison,
Os irons à l'tripée.
Y'o grandmént déjo
Qu'ej traîne d'un boin 'rpos :
Os vons povoir el foire.
Cho sro bién nou tour,
O n'put mie toujours
Mainger des ponmes ed terre!"

III

Polyte, nou tiot, qu'est un maqueux,
Es' porléquoit d'avaince.
I m'o réclamé ches queuqueus
A tite ed récompense.
Ch'cochon crie bién fort,
O l'sangne, el vlo mort.
Sén sang bzine dans ène gatte.
O grille comme i feut
Tous ches poils del pieu,
O l'gratte pis o l'ragratte.

IV

"Marche queure et' fenme, qu'i dit ch'cousan,
A seule fin d'aidier l'mienne
A foire ches seucisses pis ch'boudan,

J'm'én vos éntamer l'couenne.
Péndaint qu'à nous deux
Os frons ches morcieux,
Dosithée pis Victoire
Prépar'ront ches plots,
Ls'oignons,t'coetero,
Pis récul'ront l'saloire."

V

Tout én foisant l'opération,
Ech jus v'noit à nous lippes.
Ch'étoit pire qu'el Manutention !
Victoire lavoit ches tripes.
Avuc mén coutieu,
J'grattois mén boyeu
Pour parfoire el-l'andouille.
Em' fenme Dosithée
Foisoit du pâté
Et sognoit l'ratatouille.

VI

En nous donnant ène pognée d'main,
El cirémonie foite :
"Ej compte sus vous pour d'après dmain,
Nou tripée alle sro prête.
Ti,mén tiot cousan,
T'apportros ch'brin d'van,
Et pis un plot d'boinne mine."
Jè m'dis à part mi :
"J'vos purger sam'di,
Pour honorer l'cuisine!"

VII

Nous vlo z-arrivés tous les trois,
Après veupes el dimanche.
J'pénsois tout én m'léchant mes doigts :
"J'm'én vos rémplir em' panche!"
Batisse,qu'est futé,
Avoit invité
Ch'marister d'ech villache,
Ch'cousan Barnabé,
Un vieux fin riche qu'est
Esn' onc' à héritache.

VIII

Os maingeons l'soupe au cochon frais,
Os attaquons l'Tripée,
D'seucisses et pis d'boudan,après,
Préndon's ène boinne panchée.

Buvons un tiot coeup,
Pour foire un grand treu,
Avaint d'manger l'côt'lette.
Arrive ech rôti,
J'ai coire dl'appétit,
--Et pis vlo l'Tripée foite.

IX

Victoire,qu'est ène rédeuse à flan,
Nous apporte ène flamique.
Barnabé s'écrite: "N-y'o pus plan,
J'sus plein comme ène barrique !
--Feut coire foire un treu,
Qu'i li dit sén n'veu,
Qu'o li verse ène grosse goutte!"
J'déblouque ech bouton
Ed mén patalon,
Pou n'point rester én route.

X

Os préndons ch'café,ch'pousse-café,
Ch'gloria pis l'rinchette.
Tout cho m'foisoit un drôle d'effet,
J'avois du mau à m'tête.
J'dis à mén cheuchon :
"Ene tripée d'cochon,
Diu! qu'ch'est-i boin à prénde !
Ej vous 'rmercie bien,
Mais,vingt nom d'un quién,
L'pire ed tout,ch'est del rénde!"

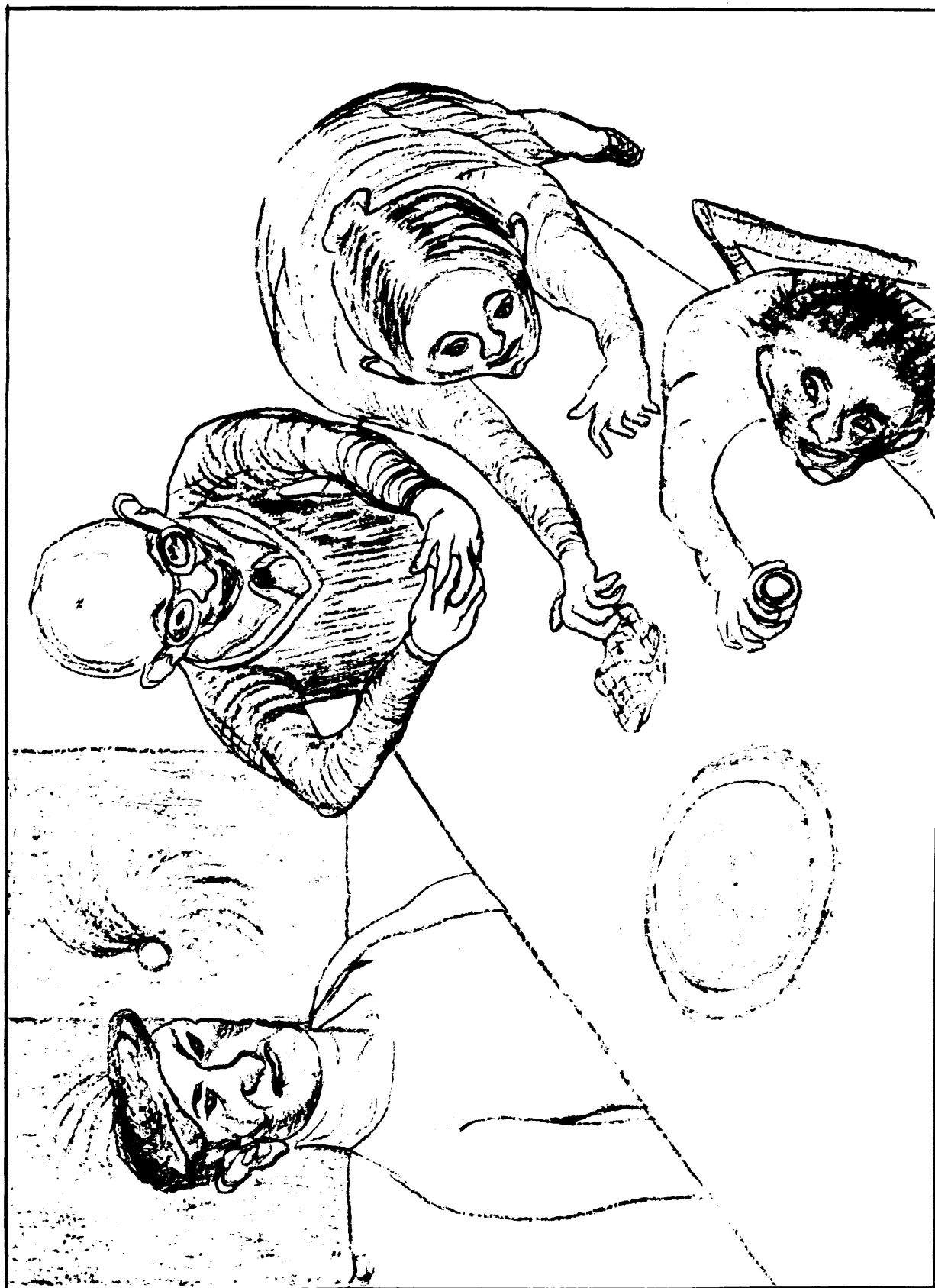
XI

Ch'cousan Batisse,à ch'dernier voerre,
Est queut mort-z-ive dsous l'tabe.
En voyant cho,nou marister
S'én vo,roide comme un abe.
Mi,j'reste ed côté.
Avuc Dosithée,
Victoire lavoit l'vaisselle,
En disant à sn'honme,
Avuc s'voix d'rogonme :
"Tu couqu'ros das l'éruelle."

XII

Moralité

Ch'cousan Batisse n'o rién perdu
D'es tripée...Vlo l-l'histoire !
En sortant j'i ai tout réndu,



Après l'tripée

Sén mainger pis sén boire.
Qu'cho vous serve d'erchon :
Maingez du cochon,
Pis buvez ène boinne goutte ;
Mais n'foites pas comme mi,
J'vous l'dis én ami :
Tâchez d'conserver toute.

Septembre I902.

CHES Z-HARICOUTS

Air: T'en souviens-tu ?

A mon interprète SERRASSAINT.

I

O z-o canté ch'printemps, et pis l'verdure ;
O z-o canté l'Anmour, et pis ches fleurs ;
Ches tiots oisieux qui n'ichtent das l'branchure ;
O z-o canté ches plâisis, ches douleurs !
O z-o canté edsur toutes sortes ed choses,
Car des canchons, n-y'én o pour tous les goûts.
O z-o canté ches lilos pis ches roses ...
O n'o mie coire canté ches z-haricouts !

II

O pale d'echti qu'invénta l'ponme ed terre
(Ch'est un boin homme, j'n-én sus seûr et certain),
Grâce à chtî-lo, aujourd'hui, ch'peuve misère,
Il o queuqu'cose à mette edsur sên pain.
Ene feut-i point à chacun rénde justice ?
Ej vous l'edmande, én conschiénche, croyez-vous
Qu'i n'nous o point réndu un fier service,
Chtî-lo qu'o invénté ches z-haricouts ?

III

Ches z-haricouts, is l-ont boin caractère,
S'laisstent mainger comme des peuves innocents,
A l'fleur ed l'âge, à peine éclous dsus l'Terre,
Pisqu'o lses mainge tout verts, à leu printemps.
Quand qu'is sont mûrs à foit, o lses mainge coère !
Après leu mort, is 'rvivent das ches fricouts !
Quand das ch'placul pourrissent ches pommes ed terre,
Das vou grénier sechtent vos z-haricouts.

IV

Ches z-haricouts, comme ène monnoie courainte,
Servtent d'argént pou juer à tous ches jux.
Cho ch'est commode pour ceusses qui n'ont point d'rênte,
Et sains s'ruiner o put mainger ls'énjux.
Pourriez-vous t-i s'servir ed pommes ed terre,
Pour juer à cartes ? ed carottes ou bién d'choux ?
Os voyez bién qu'ch'est estraordinaire,
Et qu'i n-y'o rién d'è miux qu'ches z-haricouts !

V

Chez ls'haricouts, ch'est conme das l'politique,
N-y'én o des rouges, des blancs, des entrë-deux.
Is s'laisst' fin bién touiller sains ène réplique
Das l'meume gatt'lette, et n'es' mainjtt' pont entre eux.
Ch'qu'i n-y'o d'pus fort, ch'est d'vir el-l'importaince
D'un tiot légueume si tiot qu'a n'tiént mie dbout ...
El-l'preuve én est, ch'est qu'tous les ans, én Fraince,
O nonme ech roi avuc un n-haricout !

VI

O dit qu'Malbrou i s'én alloit én guerre ...
Fuche ? qu'i s'én voiche, echt' honme, où qu'cho li plaît.
Ches z-haricouts, is foittent tout l'contraire :
J'ai laissié dire qu'is s'én alloitt' én pet !
Jè n'comprénds point qu'des géns si pacifiques
Foittent pourtant pus ed bruit qu'is n'sont grous.
O put canter sains savoir el musique
Quand o z-o bién maingé des z-haricouts.

VII

(O put erdire ech premier couplet).

Décembre 1902.

L'IEU

I

Sitoût qu'os arrivez dans l'monne,
L'première des choses qu'alle foit, l'matronne,
Ch'n'est mie d'vous mette ène loque sus l'pieu :
Ch'est d'débarbouiller à grainde ieu
Vou tioté brongne, vou tiot drière ...
L'ieu vous ébranche avant vou mère.
O n'vous couqu'ro das vou bercieu
Qu'quand os sairez ch'quë ch'est qu'ed l'ieu.

II

Pour vous baptisier, n-én feut coire !
Combien qu'a n-n'uzro, vou peuve mère,
Pour savlonner qu'mises pis maillouts
Tant qu'os laisserez aller dsous vous ...
I li feudroit foire conme ches bêtes,
Léquer avu s'langue tout ch'qu'os froites,
Si Diu prévisant n'avoit ieu
El précoeuton d'invénter l-l'ieu.

III

L'ieu n'est point tout seul'mént utile
A laver ch'linge sale én famille :
Ches grains n'poussroi' mie das ches camps,
Si n'caisoit dl'ieu éd temps én temps.
Qu'os ayonches un molé d'sequ'resse,
Ches moins dévouts s'én vont à l'messe ;
O deschénd l'châsse ed sén trétieu,
Pour qu'el Boin Diu envoiche ed l'ieu.

IV

Sains ieu, pus d'ruissieu, pus d'rivière,
Pus d'mer, rien qu'del terre edsus l'Terre !
O voireit moirir ches pissons
Del pipie, par manque ed boisson.
S'i falloît qu'parelle cose arrive,
Bêtes pis géns n'pourroittent pus vive.
Sur quoi qu'on iroit én batieu,
Si un bieu jour n-y'avoit pus d'ieu ?

V

"Bé! ch'est tant miux!" qu'i dit chl'ivrongne :
"El-l'ieu n'put mie rougir ém' trongne !
Cho foit qu'ech débitant d'ech cuin
N-én baptizro pus sén brén d'vin."
-- I n'leu restro qu'deux yux pour braire,
A tes énfants pis à leu mère.
D'pan sé s'is ont coire un morcieu,
Quci qu'is buront s'is n'ont pus d'ieu ?

VI

Nan mais, vrainément, y'o t-i d'quoi rire ?
Quoi qu'ch'est qu'os avez coire à dire ?
A vous sanne bête, em' tiote canchon,
Qu'ej viéns d'vous canter sans fachon ?
Mais, peuvrés malheureux qu'os êtes,
Sains ieu dsus la terre, quoi qu'os froites ?
J'vous l'edmande, vingt nom d'un tonnieu !
C'mént qu'os éteign'rez ch'fu sains ieu ?

(1903).

SUR CHES MOUAIS D'ECH MOIS D'MAI

A M. Pierre DUBOIS, Secrétaire des Rosati picards.
Ailly-sur-Noye, le 15 janvier 1903.

Air: Aux Colonies (répertoire de Polin).

I

J'mets em' main à l'pleume, j'aqu'vare mes leunettes
Sus l'mitan d'mén nez, pour eque j'y voiche miux,
A seule fin d'pouvoir réponde à vou lette,
Et d'vous renseigner, pis qu'os êtes curieux.
N'fuchez point 'rgardant après mn'octographe,
J'ai té à l'école pëndaint ches courts jours.
Si j'fois queques pâtés ou queques pataraphes,
Ene m'én voulez point, 'scusez-mi toujours.

II

Os volez savoir si, das mén village,
Ches fuis mettent coire, l'nuit d'ech premier d'Mai,
A l'moison d'ches filles, comme ch'étoit l'usage
Das nou Picardie, ch'qu'o z-appelle un mouai ?
J'ë n'sais mie pourquoi qu'cho vous intresse,
Vous pis ches môssieus ed vou société ...
Ene poulitesse veut ène eute poulitesse !
J'm'én vos vous réponde avuc hounnêt'té.

III

N-y'o mie rien d'cangé. Dpus qu'el monne est monne,
O z-o toujours vu, o voire toujours
Ches fuis énrégés après ches qu'mises-ronnes ...
Par malheur pour mi, ch'est qu'ch'n'est pus mén tour !
L'temps passé n'est pus ! J'sus fin viux à cht'heure.
O n'put mie pus f-ête et pis avoir té !
J'ermencie l'Boin Diu, én attendant mn'heure,
D'm'avoir conservé un molé d'santé.

IV

D'où qu'em' vlo parti ? Ch'n'est mie vou affoire,
Cho qu'ë j'edvise lo, j'erbots mes heutons.
Ch'n'est mie pour énténne raconter mn'histoire
Qu'os m'avez écrit ? 'Rv'nons à nous moutons.
Quand j'étois june-homme, j'ai foit comme mén père,
Qu'avoit foit li-meume ch'qu'o y'avoit apprénd ...
Au jour d'aujord'hui, ches fuis foittent coire
Des mouais à ches filles, tout comme leus parénts.

V

Tout cho vo fin bien pour foire el-l'ouvrache,
Quand i n-y'o dl'entente, qu'ches fuis sont d'accord.
Chacun s'précoeutonne d'ène branque ed feuellache,
Aussitôt l'nuit noire, et qu'tout ch'pois dort.
A chacun s'en tour, o grimpe à l-l'équelle,
O z-énfique ech mai avu précoeuton,
Sains bruit, pour ene point réveiller l'mamzelle,
Qui n'dort que d'un yux et qu'o dl'émotion.

VI

Ch'coeur d'echl amoureux i buque das s'poitrine
Quand il o jouqué en heut d'ech pignon,
Mon d'es' boinne amie, un bouquet d'épine :
Ch'est s'manière à li d'dépeinne es' passion.
Dl'épine, os l'savez, cho vut dire "ej t'aime!"...
Mais l'pus pire ed toute, ch'est qu'par jalous'té,
Un eute après li réplache echl emblème
Par un plet d'séhu, ch'est del mauvais'té !

VII

Du séhu, tu pues! A n-n'en sro malade,
El peuve tiote pouillette, quand a s'réveill'ro.
Cho n'étoit mie l'peine ed mette del pommade
Qu'alle sent les mille fleurs, pour encorcher cho !
Chti qu'o foit ch'coeur-lo erchuvro sn'affaire,
Pour venger l'fumelle... Mais point vu, pos prend !
Et si das ch'village ène fille o à 'rfoire,
O fique à s'moison ène branque ed fusain.

VIII

Vous qu'êtes un molet poète ed vou nature,
Os sairez trouver el rime, ch'est certain.
Ech fusain vut dire : qu'ch'est ène criature
Qu'a 'jté s'en bonnet pa-dsus ches molins.
Os avez bien seür comprend l-l'apologue !
Et si os voyez un bouquet d'ormieu
En heut d'ène toiture, cho sro synagogue ...
Ch'est comme qui diroit à l'fille: "t'es t-ène pieu!"

IX

Ch'est tout! J'oubliais ech mouai ed lilasse,
Cho ch'est pus gentil, cho 'rprésente l'amour.
Cho vut dire à l'fille: "du lilasse, j't'embrasse,
Et pis j'pense à ti, el nuit comme el jour!"

Laïde, qui m'aidait à parfoire em' lette,

Vut quë j'n'oubliche point d'vous dire qu'o n'o ieu
D'sén témps ni séhu,ni fusain à mette
A l'toit d'es' moison,pas pusse eque d'ormieu.

Ej n'én sais mie pus...Ch'facteur atténd m'lette.
J'sus t-à vote loisi pour d'eutes rénseign'ménts.
Adé,ech cadet! Boinne nuit,qu'ej vous souhaite,
Et pis j'vous énvoie bién des compliménts !

QUAND CHES GLAINES AIRONT DES DÉNTS

Air: L'anatomie du Conscrit.

A mén boin camarade Léon FLOURY, ch'père.

I

Quand ches glaines is airont des dénts,
--Os n'sonmes mie près d'ène cose parelle,
Et pour cho feudro coire du témps--,
Das ch'monne tout iro à merveille !
N-y'airo pus d'voleux, d'metteux d'fu,
Pus d'assasineux, pus d'misère.
Ed nous yux os voirons ch'bieu-fiu
S'pouurléquer avuc es' belle-mère !

II

Quand ches crapeuds, qué sale bétal !
Airont des pleumes sus leu carcasse,
Tout chacun pourro sains travail
Vive én réntier pis foire fricasse.
Pus d'patron, pis pus d'ouvrier !
Ches blés poussront sains qu'o lses seume !
Ch'pain sro tout cuit, n-y'airo qu'à l'mier,
Quand ches crapeuds airont del pleume !

III

Quand os voirez das ches marais
Ches guernouilles courir à galoches,
Tous ches géns airont des palais
Pis tout plein d'argent das leus poches.
Quoi qu'is n-én front ? J'n'én sais mie rien.
Chti qu'o pos d'esprit, ch'est ène bête !
Pis qu'chacun prendro s'part ed bién,
D'quoi qu'os ons b'soin d'casser nou tête.

IV

Quand ches glaines is airont des dénts,
I n-y'airo pus ni Diu ni Moîte,
Pus d'vices au monne, pus d'accidénts,
Os n'mourrons pus, pis qu'i n'est qu'd'ête.
Paroit qu'cho sro l'Egalité,
Qui n'est à cht'heure eque dains l'chim'tière,
Pis au nom del Fraternité,
N-y'airo pus qu'des frères edsus l'terre !

V

Quand ches glaines is airont des dénts,
A sén tour chacun sro minisse.
Ches députés sront fin contents
Ed rémplir pour rien leu office !
D'abord, i n'feudro pus d'soldats,
Pus d'génédaimes pis pus d'gardes champêtes ,
Pus d'pays, d'Patrie ni d'Etat,
--Qu'ène grainde famille ed gènes pis d'bêtes.

VI

Sus leu carcasse, quand ches crapeuds
Airont des pleumes, et qu'el guernouille,
Putoût qu'd'aller à pieds déqueux,
Marchro à galoches das l'badrouille,
Quand ches glaines is airont des dénts,
--Os srons trondlés y'airo bel âge !
Dviseux, arr'tez vous boniménts :
Jë n'vux mie n-n'enténde davantage.

I908.

VINGT-CINQ DIRIES POUR RIRE

(1910-1911)

CH'BOIN DIU DESARGENTÉ D'TALMARS

A mn'ami tiout Greux,
D'Talmars én Ponthieu,
Qui m'o conté l-l'histoire,
J'fois l'dédicace ed mén grimoire !

Pour lors',péndaint qu'es fenme,l'peuve lapide ed Madlangne,
A l'journée mon l'une l'eute s'esquintoit tout l'esmangne
Pour à grainde peine gagner d'quoi n'point moirir ed fam,
Elle pis ses trois tiouts jonnes,et leu donner du pan,
--Ech coeurfali d'Poébrangne,un halbran,un misère !
Leu père,qu'avoit ieu juste el courage dë lses foire,
Prope à rien,boin à toute,du matan dusqu'au soir
(Tout én priant l'Boin Diu dë n'jamois n-én trouver)
Sous partesque,qu'i disoit,d'queure un molé d'ouvrache,
Ed débit én débit s'én alloit das ch'villache,
Et n'réntroit à s'moison,quand il étoit fin seu,
Eque pour quereller s'fenme,jurer des nom dë zeu,
Foute des baffes à ls'enfants qui trannoi' dvant leu père,
Et qui n'avoient pus eque leus deux yux pour braire.

Peuve Madlangne! Das Talmars o l'plaignoit bougrémént
D'ête assolée avuc un parel garnemént ,
Qui n'vivoit qu'pour es' bouque et n'pénsoit qu'à s'gargate.
Mais,comme i dit ch'prouverbe : quë chti qu'o l'gale es'
gratte !

Quand ch'buvatier d'Poébrangne étoit dsus queueque ridieu,
Queut mort-z-ive,au mitan d'ches beues,comme un pourcieu,
Ches galibiers d'bouzo li barbouilloient s'brongne,
Foisant les mille misères à mén polaque d'ivrongne.
Nou curé,qui y'avoit foit foire es communion,
El-l'avoit pus d'ène fois énterprénd sus s'passion :
"L'coeurfalité,mén fiu,ed tous ches vices ch'est l'mère !
"Tu devrois t-ête honteux ed boire pis d'në rien foire !
"Tout cho qu'ej t'edvise lo,vois-tu,ch'est pour tén bién."

Disez pis n'disez point,cho n'servoit mie dë rien.
Oui,mais ches débitants,géns qu'encourajtt' ches vices,
Sains voloir pour ches quiéns gadrouiller leus seucisses,
Las ed li foire crédit,avoi' 'rchu mén soulou,
Li disant: "Pouaye tes dettes!",tout comme ech carcaillou.

Vlo Poébrangne fin moneux,foisant ène belle grimache,
Avu sén peuche das s'bouque,au bieu mitan del plache.
Comme il étoit récent,i put s'raméntuvoir
Ches dettes ed cabaret qu'i pavoit bién edvoir.
"Chonquonte lives moison Chose,chonquonte chez tiot Batisse,
"Pis chént lives qu'ej dois coire moison d'Athénaïce,
"Cho foit comme qui diroit deux chénts lives au total ...

"Em' vlo bieu ! Qué travail ! Nom dë zeu, qué travail !
"Jë n'sus qu'un peuve misère, ch'est vrai, mais j'sus t-honnête.
"Os sairez qu'j'aim'rois miux, putoût eque d'ernier m'dette,
"Edvoir tout cho qu'ej dois dusquo ch'dernier soupir.
"Mais, si feut qu'del pipie ej deviénche un martyr,
"J'm'én vos mitan del mare em' foute à ieu tout d'suite,
"D'peur qu'el feuquoire ed Mort a n'viénche point assez vite."
En raquant das ses mains, i vo s'lancer... Qué corps !
Quand el vlo tout d'un coeup qu'il est prénd d'un ermords.
A ch'moment décisif, ses yux venoittent ed caire
Sur ech viux Boin Diu d'bos étampi sus ch'calvaire,
Au fond del plache, dolong ch'gardin môssieu l'curé,
Tout débistrique, mié à z-artaises, découleuré ...
Quand i passoit dvant li, défunte es' peuvré mère
A n'oublioit jamois d'li foire foire nom du Père.

I gratte es' queue d'arongne et tortigne das ses doigts
Es' casquette, attiré margré li près del croix.
"Mén Diu! mén Diu Sangneur! ej vous én prie, donnez-m'
"Deux chénts lives! ej vous jure ichi chrême et baptême,
"Foi d'Poébrangne! qu'i li dit én pinchant sén gaviout,
"Dë n'pus boire et d'pouayer mes dettes tout aussitoût!."

Par drière ech muret, grimpé dsus ène équelle,
Nou curé rattaquoit s'veigne avu del fichelle.
Vlo qu'i défique es' tête à travers ches tilleux,
Sains s'foire vir, i 'rconnoit Poébrangne ech malheureux.
"Chti qu'o bu boiro coire! ch'est un serment d'ivrongne!"
Qu'i pësse, én s'rénfiquant pour s'ermette à sn'ebsongne.
Emn' homme marmotte trois fois s'prière. Pis, pour finir,
El vlo comme em' soeur Anne, én n'voyant rien evnir.
Môssieu l'curé, l'lënd'man, foisoit à s'palissade
El cache à lémichons qui maingeoittent es' salade.
A travers ech paillis, el vlo coire qu'il éntënd
Mamonner sn'oraison par sén bieu paroissien.
"Mén Diu! mén Diu Sangneur! --qu'i répétoit mén drôle--
"Donnez-mé deux chénts lives, ou j'ertire em' parole !
"Ej sus t-à bout d'patiénche, jë n'vux pus foire crédit :
"Edman matan sains feute, i më lses feut, ch'est dit!"

"Si ch'étoit vrai, tout d'meume", dit nou curé, qui c'ménche
A n-n'ête tout boul'versé das l'fin fond d'es' conschiénche.
"Ch'n'est mie rien qu'deux chénts lives pour ram'ner das
ch'droit qu'min
"Ene berbis d'mén troupieu ! Ch'est mén dvoir, ch'est certain!"
L'jour durant, l'pënsée-lo li trottoit das s'chervelle,
Si bén qu'Sandrine, s'méquaine, a s'disoit à part elle,
Eque sén boin homme ed moîte avoit à 'rfoire, seûrmént,
En l'voyant si mouzu das sén témpéramént.
Mais vlo t-i point qu'par nuit i reuve qui voit à l'Messe,
Comme un tiout saint, Poébrangne, qu'avoit té à l'confesse,
S'égaviotant d'canter avu ch'Confitebor
Au mitan d'ech lutrin! D'ech coeup-chi, ch'est d'trop fort !



Poébrangne

Sains foire ni un,ni deux,nou curé i s'élieuve,
 Court à sén secrétaire comme un homme qu'o les fieuves ...
 En deux témps i ravénd,d'ech parfond d'sén tiloir,
 Sn'argént d'économie,das un tiout saclet noir.
 "Chént quater-vingt-quinze lives",cho n'étoit point l'somme
 ronne ...
 "A n'donne mie quë ch'qu'alle o,el pus belle fenme du monne!
 "Edman matan sains feute,Poébrangne airo sn'argént."
 Pis,tranquille comme Batisse,i s'ercouque,fin contént.

A ch'tiout jour,nou curé,réveillé par el cloche
 Qui sonnoit chl'Angélus,s'én vo mucher l'sacoché
 A ch' pied d'ech viux Boin Diu,das ène touffe ed gazon.
 Et pis du heut d'sén mur,ert'nant sn'expiration,
 I guette sén quémadeux én lisant sén bréviaire.
 Poébrangne est aponé et récite es' prière.
 Mais vlo tout dains n-un coeup qu'i s'étranne au mitan,
 I v'noit d'aperchuvair ech magout à l'estant.
 Diu dë Diu! comme un cot sur ène soiris s'éjette,
 Emn' honme prénd ch'boursicout,met ches pièches à l'ringuette
 Dsus ches marches,i lses compte,els ercompte coire ène fois,
 Lses foit sonner,lses torne,lses ratorne das ches doigts :
 "Chént quater-vingt-quinze lives! n-y'o point tout-à-fois
 ch'compte,
 "Mais ches chént sous,qu'i dit,cho sro pour el-l'escompte."

I met ch'saclet das s'poche,par én-dsous d'sén mouchoir ...
 L'vlo parti à fond d'train,sains merci ni àrvoir,
 Comme un voleux qu'est prénd : o diroit à s'manière
 Un quién qu'o ène castrole loyie à sén drière !
 I n'erprénd esn' haleine pis ses sés qu'à Pierr'gout,
 Chez Gleudu,ch'débitant,én buvant un tiout pout,
 Un cintième,deux rinchettes,et pis ches coeups d'cachoire ...
 Pou n'point foire ed jaloux,chez ls'eutes i s'én vo boire,
 Pouaye des grosses gouttes à tous ches galveudeux comme li :
 "J'viéns d'hariter d'emn' onc' d'Amérique",qu'i leu dit.

Quand il o bien maqué,bién bu,qu'es' panche est pleine,
 I pènsé au prême à foire profiter d'esn' aubaine
 Es' fenme pis ses mouqu'rons.I s'én r'vo,fin gaillard.
 "Qué vènt qu'i foit!",qu'i dit,s'énch'pant das un royard.
 Mais vlo qu'én débusquant à ch'cuin d'ech tour ed ville,
 Ses yux sont ébleuis par un queuqu'cose qui brille ...
 Ch'étoit un tiout Boin Diu,fraïqu'mént peinturluré,
 Qui 'rluisoit au soleil et qu'étoit tout doré.
 O l-l'avoit auguré l'dimainche ed l'eute esmangne.
 "Bé,ti,qu'i dit come cho,t'os mie b'soin d'foire tant
 d'mangne !
 "Passeque t'es cousu d'or,feut mie foire tén malan :
 "Tén grand-père ed Talmars m'doit chént sous d'au matan!"

CONSULTE QUI N'COUTE POINT CHER

Dpuis un bout d'temps, j'avois à 'rfaire;
Mi qu'j'étois d'un appétit d'quién,
J'ernaclois sus ches pommes ed terre
Pis sus ch'fricout, j'dev'nois à rien.
J'n'avois pus d'action à mn'ouvrage,
Pus d'haleine, pus d'gambes pis pus d'bros.
Ch'n'étoit point naturel à mn'âge
D'em' vir das des parels étots.

J'ai un mawais mau qui m'raboure
Mén peuvré corps, cho ch'est certain.
Aujord'hui, par ech témps qui court,
O z-est trondlé comme un lapin.
I n-y'o d'si drôles ed maladies,
Inventées pour vous foire moirir !
Ch'est qu'jè n-n'ai pus peur eque d'énvie,
Qu'j'em' disois, feudroit vir à vir.

Quand o z-est mal prénd, o vo vite,
O n'carcule pus. J'étois à bout ...
Donner trois lèves pour ène visite
A ch'méd'cin, ch'n'étoit pos mén goût.
Mais, ch'mau étant pus fort qu'el bête,
I falloit Bén s'faire ène raison.
En l'voyant passer, jè l-l'arrête,
Et l'vlo réntre das nou moison.

I m'foit saquer m'langue, et m'erbeye
Du haut én bos, drière, edvant.
Das mén dous i colle esn' éreille ...
Ej n'avois pus ène goutte ed sang !
I tâte mén peuls, tout beyant s'monte
(Sains doute pour ène point perde ed témps),
Pis vlo qu'i vut qu'ej li raconte
Ches secrets d'mén tempéramént.

Pis i griffonne ène kyrielle
D'mouts én hébreu sus du papier,
En m'erc'mandant d'hocher l'boutelle
D'em portion, pou n'point n-én laissier.
"J'crois Bén qu'os êtes alphabétique",
Qu'i m'dit comme cho én f'sant hum! hum!
"Os foites du chuque comme ène fabrique
"Sains vous én douter, mén brave honme !

"Vou mau s'appelle ech diabète.
"I feuroit, pos pus tard qu'edmain,
"Pour qu'emn' ordonnance fuche complète,
"Faire analyser vou machin ...

"Vou pissiate,quoi! das ène bouteille,
"Os portrez cho chez ch'pharmacien."
J'em dis: emn' affoire n'est point belle.
Ch'qué ch'est qu'ed nous! vingt noms d'un quién !

J'reuvois l'nuit qu'j'avois das m'bédaine,
L'suquérie et tout sn'attiral ;
J'maquois des bett'raves à l'douzaine
Et j'pissais du chuque! Qué travail !
L'lénd'man,à ch'tiot jour,avu m'fiole,
Em' vlo parti moneux Amiéns
Pour foire analyser m'bricole
Par môssieu Dacheux,ch'pharmacien.

Asseuré! j'n'ai mie b'soin d'vous dire
Si j'avois grande fam d'savoir quoi,
Ayant pus envie d'braire qu'ed rire,
Quand j'sus t-arrivé à chl'octroi.
"Avez-vous t-i del marcandise
"A déclarer?" qu'i dit ch'gablou.
J'fois seigne eque nan.Tandis qu'i dwise,
Em' bouteille défique sèn goulout.

"Ha!" qu'i foit d'un air én colère
En aherdant mn'échantillon,
"Os êtes prénd,ch'coeup-chi,mén compère!"
Os voyez d'ichi m'position.
J'vux m'expliquer,ouitt! mén fiu,ouitt !
"Suivez-m',qu'i dit,sains roboier,
"D'abord et d'ène,ej prénds vou lite,
"A ch'bureau os pourrez peupler."

Là-bos,un chef gablou,sains doute,
Tout én m'foisant des yux d'cat-houint,
Prénd ch'flacon,s'én verse ène grosse goutte
Das un tiot gatout én argent,
Pis l'foit guerlotter das s'gargate ...
"wack! wack!" qu'i s'écrite én raquant,
"wack! wack! ch'est pire eque del pissiate
"Ed beudet,ch'qu'os avez là-'ddans!"

"Môssieu,qu'ej fois,os volez rire !
"Ch'n'est donc point chucrè,mén sirop ?
"--Ch'est del saumure!" qu'es' met à dire
Ch'dégusteux,én m'traitant d'saloup.
"--Pour lors,ej n'ai mie ch'diabète!"
Au iu d'aller chez ch'pharmacien,
J'em' rénvos tout selon belette,
Em' consulte a n'm'o coûté rien !

D'ech coeup-lo,os avons tant ri
Avu ch'méd'cin,qu'em' vlo guéri !

CONTE DEL VEILLÉE

Ch'coeur-chi,cho y'est,
El neige alle caït !
Ech vént randonne,
Chacun frichonne,
Es' ramonchelle à qui miux miux,
Sus l'route o n'voit én broque én yux.
Aléntour d'ech fu,pour l'veillée,
El moison alle est rassemblée.

A ch'meilleur cuin,
Grand-père Gustin,
En foisant s'lippe,
Feume es' tiote pipe.
Bén réntassée das sén cadous,
Avaint d'es' mette à sén tricout,
S'fenme Guiguitte écanille el braise
Ed sén couvet,pour ête à sn'aise.

Tatave,ech fiu,
A l'eute cuin d'fu,
I lit l'gazette :
--Ch'est li qu'est ch'moïte !
Péndant qu'Laïde l'mitan d'sén lit,
Li 'rcoed des boutons à sn'habit,
Et raveude én boinne ménagère
Ches coeuches del famille toute éntière.

Ech galibier
Sus sén cahier
D'pages d'écriture
Foït del peinture.
--Es' tiote soeur débille tranquill'mént
S'catin,et l'rhabille pareill'mént.
--Sus ch'gron d'Laïde,ech cot ronronne
En passant s'patte sus s'queue d'éronne.

Ches tiots cricris
Foïttent leus cris ...
--Das l-l'encognure,
Battant l'emsure,
El vieille horloge alle foït: ène,deux !
--Mais vlo qu'o l-énténd tout d'un coeur
Ch'quién aboyer das l'fond d'es' niche,
Et pis ch'loquet del porte qu'o cliche !

Qui qu'ch'est qu'est lo ?
Qu'i dit conne cho
Ech moïte Tatave
En foisant l'brave.

Ches fenmes disoitt': mén doux Jésus !
Ches énfants n'respiroittent pus.
Ch'cot faisoit l'grous dous.Das s'cachette,
Ch'cricri arrêtoit s'canchonnette ...

"Ah! mes braves géns !
"Os êtes chrétiens !
"Ch'Boin Diu ordonne
"Ed foire l'aumône ...
"N'laissiez point moirir d'ech témps-chi
"Un pèl'rin qui passe par ichi !
"N'rénvoyez point un misérabe
"Qui dmande à couquer das l-l'étabe.

"Ene croûte ed pan
"Passe eque j'ai fam,
"Un voerre d'ieu claire,
"Cho fro mn'affoire.
"--Entrez,assiyez-vous à ch'fu,
"Ej m'én vos vous foire cuire un u,
"Pis des ponmes ed terre das chelle chénde",
Qu'alle dit Laïde,qu'avoit l'coeur ténde.

"Honteux j'n-én sus,
"Donnez mi chl'u,
"J'm'én vos l'foire cuire,
Qu'i dit ch'martyre,
"Mais pour el-l'empêcher d'péter,
"Sus sèn drière i feut raquer.

--Os froittes pos mal,qu'i dit tiot Pierre,
"Ed raquer sus chti d'mén grand-père."

CH'MALHUREUX PIS L'MORT

Veut coire miux souffrir qu'ed moirir !
Dites ech qu'os voulez, i n'est qu'd'ête !
Croyez qu'echti qui s'foit périr,
Ch'est qu'il o des crignons das s'tête.
A grainds cris o z-appelle el mort,
Quand un méchant mau vous élance,
Qu'el misère vous étranne troup fort ...
Das l'fin fond, o n'dit point ch'qu'o pense.

Das sén lit, couqué sus sén dous,
Criant ses gambes, ses bros, sn'équaine,
N'ayant pus qu'el pieu dsus ses ous,
A bout d'forches, pis à bout d'haleine,
N'frumant ses yux ni jour, ni nuit,
Philogonme, mén peuve camarade,
A qui ch'mau n'laissoit pos d'répit,
Etoit malade, pis bién malade !

Ch'méd'cin avoit beudlé sén corps
D'tous les éplâtes del phormoç'rie,
Pour tâcher moyen d'mette dehors
Ch'méchant leup qu'étoit das l'berj'rie.
Riën n'y faisoit ! Quelle affliction !
Qué travail ! et pis qué calvaire !
En manière ed consolation,
Quoi li dire ou Bén quoi li foire ?

Si j'alloys passer un moment,
Péndaint qu'es' fenme foisoit sn'ouvrage,
A l'pied d'sén lit, jè n'savois cmént
Li 'rdonner un molet d'courage.
Quand o z-est gaillard, bién allant,
Il est fin aisé d'dire à 'msure :
Cho n'sro riën qu'cho, n'brayez mie tant,
Os vous én saqu'rez, ej t'assure !

Avant-z-hier, os étoèmes nous deux,
J'voyois qu'il étoit d'pire én pire.
I geignoit conme un malheureux ...
Tout dains n-un coeup, i s'met à dire :
"Jè n'pux pus durer, ch'est affreux !
"Tu vos m'rénde ech dernier service :
"Aveinds mén fusil à deux coeups
"Qu'est lo das ch'cuin, feut qu'cho finisse !

"Si j'avois pu m'saquer d'mén lit,
"J'airois foit mi-meume emn' affoire !
"Mais j'suis cleuté comme un meudit.
"Ej compte sus ti,vo,j'fois m'prière!"
J'em' dis: "I n'feut mie l'contrarier,
"Ch'est les fieuves,qu'il o,pis l'délire.
"J'm'én vo foire séblant del mirer,
"Cho l'conténtro p'tête,ech martyre !

"Pisquë t'es résoud,pis qu'tu l'vux :
"Cric! crac! cho y'est,j'arme el gachette !

.

"--Atténds!...J'em' séns un molet miux !
"Edmain...os voirons cho...Arrête!"

CH'MOUNIÉ PIS L'VAQUE

L'Boin Diu n'sait-i pos bién ch'qu'i foit !
Y'o bel âge qu'ech boin La Fontaine
Nous o conté ch'qu'il én étoit,
A proupous d'chitrouille et pis d'quêne.

Philogonne, qu'est d'sén naturel
Composeux, sains grandmément d'malice,
Avant-z-hier, én 'rbeyant au ciel,
Ravise ène bête d'Apocalisse :
Conne qui diroit un houbrieu
Si grand qu'es' moison. "Vite, em' femme!"
Qu'i s'écrie, "que peur eque j'ai ieu !"
"Viéns-t'én vir echl' énlaïroplame !"

"Pas moins qu'si ch'Boin Diu créateur
"Avoit foit des bidets à z-ailes,
"O pourroit sains crainte ni frayeur,
"Bién miux qu'avuc leus manivelles,
"Fédré l'air et pis couper ch'vént,
"Au liu ed s'énchéper dsus l'route ...
"A garniroit miux ch'firmamént
"Qu'ches tiots bétals d'oisieux, sains doute.
"Pourquoi qu'nous vaques pis nous cochons,
"Nous beudets, fatigués dsus l'terre,
"N'peuvent mie, tout conne ches coulons,
"S'énvoler ? Cho, ch'est arbitraire!"

Hier, à l'ombe das sén gardin,
Nou Philogonne faisoit prangère,
Et ronronnoit conne un meulin,
S'bouque ouverte conne ène porte-cochère.

Mais vlo qu'un mounié én passant
(Pourtaint i n'manquoit mie d'eutes plaches!)
Etronne das l'bouque ed mén malsant ...
Ms'amis, falloit vir qué grimache !

Philogonne s'élieuve én cercieu,
I s'étranne, i tousse et pis raque ...

"Sangneur! Au lieu d'ène fiénte d'oisieu,
"S'i m'étoit queut ène bouse ed vaque!!!"

L'Boin Diu n'foit-i pas bién ch'qu'i foit !
Y'o bel âge qu'ech boin La Fontaine
Nous o conté ch'qu'il én étoit,
A proupous d'chitrouille et pis d'quêne !



Ch'mounié pis l'vaque

UN MAU D'BÊTE

Ech parrain Thanase, un viux fiu,
A part li s'ennuyoit dsus l'terre,
Et ramonch'lé à ch'cuin d'sén fu,
S'foisoit del bile, reuvoit misère.

Bé! pisqu'il avoit suffisaint
Economisé das s'jeunesse,
Pour es' sustanter tranquill'mént
A mainger s'tiote rénte ed vieillesse ;

Qu'après li, quand i s'en iroit,
Thanase ene laissroit pos d'misère :
Ed quoi qu'ch'est qu'ch'est qu'i s'torméntoit ?
Vraimént, i n'avoit pos liu d'braire !

Mais n'ayant qu'à pénser à li,
Du matin au soir, das s'boutique,
Il étoit doreux, coeurfalli,
S'croyant mort à l'moindré colique.

"Tiote, marche t'en queure ech cérusiën,"
Qu'i dit à l'fenme ed Philogonne,
Sén fillul, "jè n'em' sés pos bién !
"--Quoi qu'ch'est qu'os avez, mén brave homme ?

"--Ej sus poussiux conme un viux qu'vau !
"Tout chaque matin quand ej m'élieuve,
"J'm'étire conme un cot, j'ai du mau,
"Et j'sus feignant conme ène culieuve.

"Das l'témps, j'seutois conme un cabri,
"J'courois das ches camps conme un lieuve ...
"A cht'heure më vlo tout rabougri,
"J'canchelle conme si qu'j'avois les fieuves !

"Mi qu'j'étois gai conme un pinchon,
"Et qu'ej cantois conme ène feuvette,
"Më vlo triste conme un hérichon,
"Et j'chévrotte conme ène vieille marguette !

"J'intindois clair pis j'voyois d'loin,
"Më vlo sourdeux conme ène bécasse.

"J'sus t-ébleui comme un cat-houaint
"En plein solel, pis j'ai l'vue basse !

"Mi qu'j'avois un appétit d'leup,
"Pis des dents d'quién à maquer toute,
"Qu'j'airois dégiré un cailleu,
"I m'feut del mie d'pain terre sains croûte !

"--Tout cho, ch'n'est mie un mau d'chrétién,
"I n-y'o qu'des bêtes das vou affoire !
"Au liu d'aller chez ch'cérusién,
"J'm'én vos queure ech vétérinaire!"

PICARDILLES (II)

Quand on o pos d'ail,feut deusser d'ognon !
Pour vive,i n'feut mie tous ches biéns del Terre.
Et si qu'os fuchiez porsui par ch'guignon,
Os airiez bieu dire,os airiez bieu foire !

O s'voit,o s'dévoit! Préndez cho qui viént.
Ch'est tant miux,tant pis! Mais arrive qu'arrive,
Feut bén s'résiner én définitive,
Pisqu'ed robolier o n'sert mie dé rien !

Quand o foit ch'qu'o put,qu'o suit sén qu'min droit ;
Du moment qu'on o pour li es' conschiénche
D'agir ed sén miux,durant sn'existénche,
Tout bién,tout honneur ; on o foit ch'qu'o doit.

Disez donc! Quoi qu'ch'est qu'ed nous sus la Terre ?
Quand ch'Boin Diu vénro souffler ch'lumignon,
Os n'émportrons mie nou bién das ch'chim'tière !
Quand on o pos d'ail,feut deusser d'ognon !

POUR UN TIOT NOM
saynète

(1912)

SCENE II

Zénobe, entrant. (+)

Chut! Quoi qu'ch'est qu'tu mahonnes à dviser tout seule à part ti, hé, berd'loire! Tu t'én vos réveiller ch'cot qui dort...Tu n'arrêtes! Où fenme y'o, silénche n'y'o !

Dosie

Mi ? J'fois mn'ebsongne, fois l'tienne! Berch'-lé, ch'est tout ch'quë tu pux foire, à cht'heure, vieux débistraque !

Zénobe

Si j'sus un molet déhoigné à mn'âge, pis si j'marche à l'égarouillette, ch'n'est point d'avoir erpassé des loques!

Ches fenmes, is sont bien héreuses dsus l'terre !

O n'attrape mie d'rhomatiques à cafouiller das s'moison pis s'cour. En tous témps, o z-est au coi, tandis qu'echt'homme erchut dsus sèn dous tous ches intépéries d'ech témps, das ches camps.

Dosie

Après qu'est-che eque tu n-n'os, pisqu'au jour d'aujord'hui, tu n'os pus qu'à maquer, boire, dormir, et qu'ej sus coire assez allante, Diu merci! pour foire mén tiot tripout sans edmander d'obligations à quiconque ?

Zénobe

Si tu m'erproches mes nourritures, à cht'heure !

Dosie

N'em' cherche point d'triambule, tu m'frois sortir ed mes gonds, et tu dois savoir si bien qu'mi qu'os ons juré chrême et baptême sus l'berchoire ed Nicodème qu'os n'disputroimes pus énsianne jornell'ment vis-én-fache ls'énfants, crainte ed leu z-i donner l'mawaise exémpe.

Zénobe

Vis-én-fache ls'énfants, d'accord, mais quand os sommes à part nous, tu n'et' prives saquerdié mie d'm'agonir ed mawais'tès qu't'os plein tén corps !

Dosie

Mi, j't'agonis ? Quand-jou qu'ej t'ai agoni ?

(+)-Tandis que la vieille Dosie monologue en repassant du linge, Zénobe, son époux, apparaît, venant de la chambre, où il était occupé à bercer leur petit-fils.

Zénobe

Chént fois par jour, à proupous dë rien pis d'toute. Tant qu'j'ai ieu boin pied, boin oeil, cho alloit coire... Quand tén rouge i montoit, j'm'énseuvois das ches camps ou moison ch'débitant, et tu n'm'échouissois point ls'érelles ed tes allégages... Mais à cht'heure qu'ej sus maqué à douleurs, i feut qu'j'encorche tén v'nin, et j'n-én sus 'rbrou, à l'fin des fins !

Dosie

Si ch'est tout cho qu't'os à dire, tu pouvois bien rester das nou cambe à soigner ch'tiot.

Zénobe

Pis qu'il est à jouque, pis qu'i dort, chl'ange, j'n'ai mie b'soin dë l-l'erbeyer dormir durant ène heure d'horloge. J'viéns feumer m'pipe à ch'cuin d'fu. (I déssaque es' blague del poche d'es' rouillère et bourre es' pipe.)

Dosie

I n'feut point t'én promette à ti! Avu chl'argent qu'tu dépenses meudimént à feumaquer, dpuis qu't'os prend ch'viche-lo, sains compter ls'eutes, o pourroit quasi acater d'quoi amonter ène ferme !

Zénobe

N't'én vos-tu point m'erprocher mén deux sous d'toubac', à cht'heure ?

(Il allume es' pipe avec un tison, et raque.)

Dosie, erculant ses fers :

Beye à ti, raque à terre das ches chéendes !

(...)

Zénobe

Tu tires tout ch'drop d'tén côté. N'est-i point aussi bien à mi qu'à ti, chl'innocént ? En conschiénche dë Diu, j'ose dire qu'i tiént meume pus d'em' famille quë del tienne, et ch'est bien tant miux pour li !

Dosie

Quoi qu'ch'est qu'tu ramasses ?

Zénobe

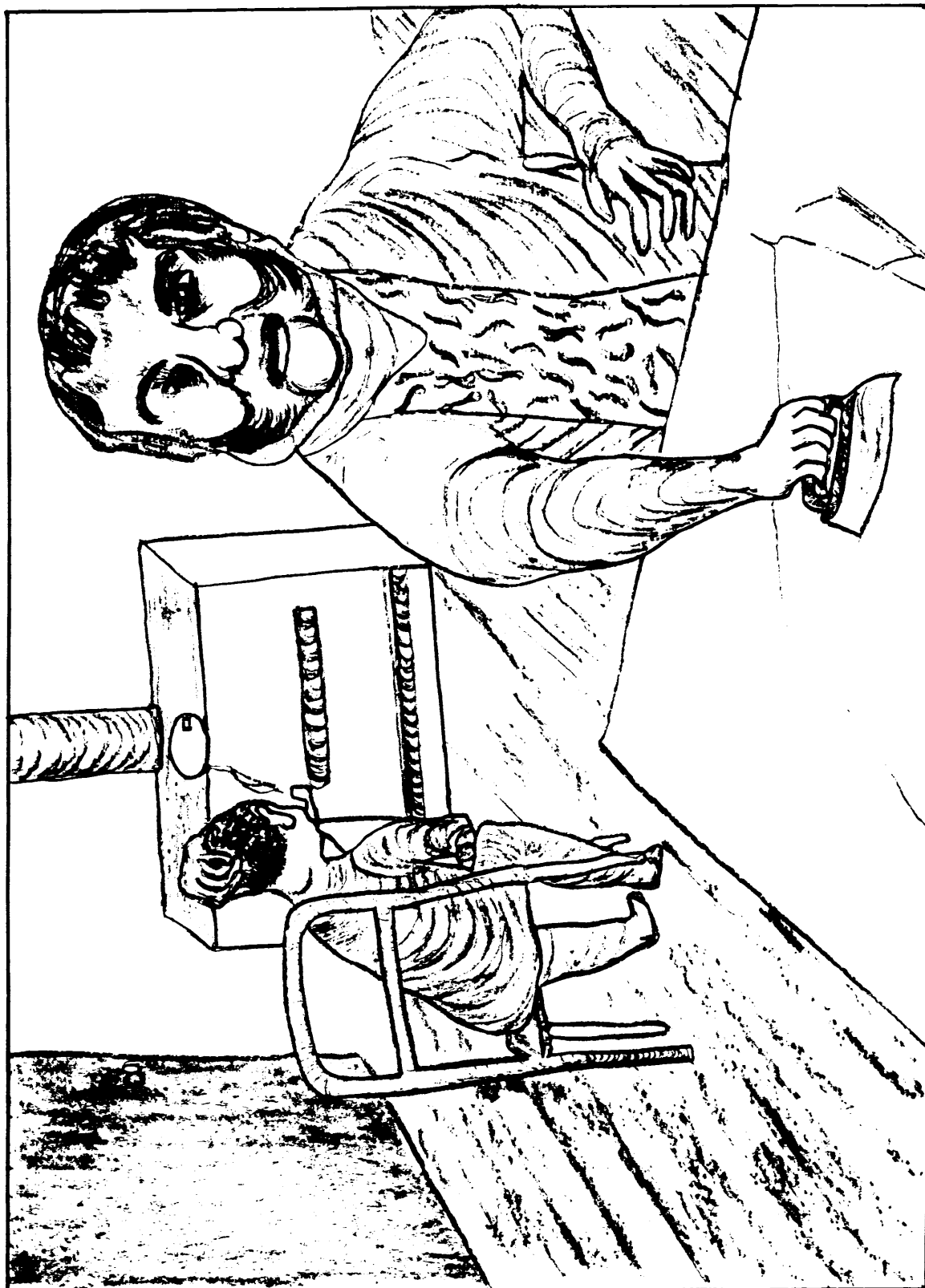
D'abord et d'ène, i n-y'o qu'à l-l'erbéyer, ch'est mi tout quié. Boin fruit proviént d'boinne esménche !

Il o des cavioux roussieux comme les miennes, qui n'blanchittent point.

Dosie

Tête ed fou n'caïonnit point !

Sén nez pointu, ch'est-i l'tienne, qu'il est comme ène pomme ed terre seucisse ?



Pour un tlot nom

Zénobe

I grossiro, nom dè burre !

Dosie

S'tiote bouque én cul d'glaine, ch'est-i t'bouque comme un héroir, tn'ouverture jusquo ls'érelles, comme si qu' o t'avoit appâtlé avuc un sabe ?

Zénobe

Possibe, mais a s'élargiro !

Dosie

Ses tiotes érelles comme des coquilles frisées, ch'est-i les tiennes, qu'o diroit des plots à barbe ?

Zénobe

Jè n'dis point, mais il o quequ'cose ed mi qu'tu n'diros mie l'contraire, pétête !

Dosie

Dis-lë, à seule fin qu'o l'seuche.

Zénobe

Ch'est un fiu, comme i n-y'o point d'fille !

Dosie

Ch'n'est mie d'et' schiénche !

Zénobe

Cho sroit-i par hasard del tienne ? Tout cho qu'j'edmande pour li à l'Boin Diu, ch'est del préserver d'ène méquaine parelle à ti, quand i s'produiro !

Chti qui fenme o, noise o !

QUATRE CENTS
PROVERBES ET DICTONS PICARDS
(1919)

Nous donnons ici une quarantaine des dictons et proverbes réunis par Seurvât,--ceux qui nous ont paru les plus savoureux ou les plus curieux.

O n'voit jamois ène belle touffe d'herbe sus l'bord
d'un qu'min sains brén d'quién.
(La perfection n'est pas de ce monde).

=

Chti qu'o du bién n'manque mie d'mau.
(La fortune ne fait pas le bonheur).

=

O n'put mie carguer ch'fién et pis l-l'éparde.
(Faire deux ouvrages à la fois).

=

Ch'père amasse,
Ch'fiu démasse.
(A père avare, enfant prodigue).

=

Chti qui s'trondelle au l'ombe n'erchut point d'coeups
d'solel.

=

Chti qui n'vo point à l'brairie, n'vo point à l'maqu'rie.
(Celui qui ne va pas au deuil n'assiste pas au repas).

=

Ch'est l'lit d'ches mouques,
O l'foit quand o s'couque.
(Maison mal tenue. Lit fait le soir).

=

O n'put mie tirer del fraine d'un so à carbon.

=

Consel d'orelle
N'veut point ène groselle.

=

Pétête et quasimént
Sont des cousins-germains.

=

Baisi, baisotte,
Berchi, berchotte,

J'tè fous à l'porte.
(Les trois temps du mariage).

=

Quand o s'aime bié,
Du br.. ch'est du mié,
Quand o n's'aime point,
Du mié ch'est du br...

=

N-y'o point d'ieu si belle
Qu'a n'es' troubelle.
(Le bonheur ne dure pas toujours).

=

N-y'o un tiot oisieu das ch'bos
Qui dit : comme tu fros o t'fro.
(Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez
pas qu'on vous fit).

=

Un grain d'vesce das l'gueule d'ène truie.
(Une goutte d'eau dans la mer).

=

Ls'écrits ch'est des marles, et ches paroles ch'est
des fumelles.
(Verba volant, scripta manent).

=

Ch'est un miessieux
I porte ch'fu pis l'ieu.
(Il ménage la chèvre et le chou).

=

Il est seu,
I voit ch'Boin Diu par un treu.

=

N-y'o d'si tiot ver qu'à la fin i n's'erdrèche.

=

Malin comme Gribouille,
Qui s'muche das l'ieu d'peur qu'i s'mouille.

=

Foire des contes à tuer des leups à coeups d'bonnets.
(Raconter des choses invraisemblables).

=

I feut autant d'coeups d'cloque pour monter au ciel,
qu'i feut d'seilles d'ieu pour cauffer un four,
ou bien : que d'boules d'neiges pour cauffer un fer.
(Se dit des interminables sonneries d'enterrement à la
campagne).

=

Cho passe comme des pois das ène équelle.
(Cela va tout seul).

=

Gueule et demie, quarante-chonq dénts.
(Se dit d'une personne qui a un appétit vorace).

=

Il o mis ds'us d'cat-houant das sn'om'lette.
(Il a l'esprit dérangé).

=

I n'reste n'ron, n'bron.
(Ni tronc, ni branche).

=

Connu comme Barrabas à l'Passion.
(Connu comme le loup blanc).

=

Il est das ses vertës coeuches.
(Il est dans ses petits souliers).

=

I s'dégrouille comme un lémichon das un sac à fraine.

=

S'carrer comme un quién qui vo à veupes.
S'erquinquer comme un codin.
(Ces dictons s'appliquent à ceux qui affectent de grands
airs).

=

Cate-soiris,
Rapache par ichi,
J'të barai du lait boulli
Dains ène gate qu'alle fuit.

=

Mainger les os d'es' mère.
(Assister au second mariage de son père).

=

Ch'est un pisse-trois-gouttes én quate plaches.

=

Un nid d'ais (abeilles) n'est point un nid d'gai
(geai).
Ene idée ch'est pire qu'un nid d'mouques.
(Quand un Picard dit : J'ai une idée , on lui ré-
pond par un de ces dictons).

=

L'première dent qui li caïro,cho sro s'maquoire.
(Se dit de quelqu'un qui est à la veille d'une ca-
tastrophe, au bout de son rouleau).

=

Réndi,réndo,du br.. pour du bouso.
(Oeil pour oeil).

=

Tirer l'corde où qu'i n-y'o point d'cloque.
(Perdre son temps).

=

J'ai vu hurluberlu
Monté sus un séïu.
(Je n'ai rien vu du tout).

=

Nouvieu ramon ramonne volontiers.

UN QUARTERON D'CONTES

(1923)

L'SOUPÉ À CAILLEUX

Mn'histoire es' passoit das ch'viux témps,
Où qu'i n-y'avoit point tant d'brigainds
Qui s'trinqu'balloient dsus l'grand route,
Sous partexte ed chercher leu croûte,
Ou du travail, priant l'Boin Diu
Dë n'point n-én trouver; d'metteux d'fu,
D'propes à rien, d'voleux et pis toute...
--Si bién qu'à cht'heure a vous dégoûte
D'foire el charité. Das ch'viux témps,
Sains crainte, o logeoit ches passaints
Das sén guernier ou das sn'étabe.
Is maingeoittent l'soupe à vou tabe,
Pour erpartir à l'pointe du jour.

Trois compagnons faisant leu tour
(Das ch'témps-là ch'étoit l'habitude),
Pour s'erfoire ed leu lassitude,
S'ermette el coeur, erprénde leu vént,
Vienn'tent buquer à ch'contervént
D'ène tiote moison proche ech village,
Në s'séntant pus l'forche ni l'courage,
Esquintés, ercrands pis forbus,
Ches malhureux, d'foire un pos d'pus !
Ene grosse mémère ouvre es' grande porte,
Leu disant: "Qu'el Diabe vous émporte !
"Das nou huche, os n'avons pus d'pain,
"J'allois justémént cuire edmain !
"Mn'homme est à ch'moulin queure del fraine...
"Pisqu'ichi l'Boin Diu vous amène,
"Entrez, erposez-vous das ch'foin,
"Os dites qu'os n-n'avez si tant b'soin !
"Mais pour vous ch'est tout ch'qu'ej pux foire :
"Un morcieu d'pain sé pis dl'ieu claire !...

--Marchez, m'brave fenme, qu'i dit ch'pus grand,
"Pour nous norrir, n-én feut mie tant.
"Trois-quate cailleux, dl'ieu das l'marmite,
"Os allons foire nou soupe tout d'suite.
"Feute ed miux, os n'sonmes mie naxieux,
"Os maqu'rons del soupe à cailleux !
"--J'voudrois vir cho!", qu'alle dit l'mémère
En ahoquant à l'crémaillère,
Sus ch'fu d'troubes vite écanillé,
En deux témps sén coeudron fêlé...
Tandis qu'ech deuxième s'én vo querre
Sus ch'tos del route ène belle grosse pierre,
L'décrappe, el gratte et pis l'ergratte,
Avu précoeuton l'met das l'gatte,

Ch'troisième, avu l'cuillère à pout,
Avoit l'charge ed touiller ch'fricout.
I met du sel gris, n-én met coire,
Goutte el seuce avu l'écoeuemoire.
"Bé, ch'est un molet mécoeurant !
"Os n'airoites point un tiot restant,
"Das vou buffet, d'graisse ou bien d'burre ?
"--Sié donc, mén tiot fiu, qu'alle répond,
"Jè n'voudrois mie vous foire affront."
Ch'grand, qui présidoit à l-l'ouvrage,
A sèn tour i goûte ech potage ...
"Ah! qu'i dit, foites-nous l'charité,
"Si ch'est un effet d'vou boinn'té,
"D'un chou et pis d'deux-trois carottes
"(Das vou courtil n-y'én o des bottes),
"Pour parfoire nou soupe à cailleux,
"Dont qu'ch'est mi qu'ej sus chl'invéteux,
"Edvant qu'o n'fuche tout à foit cuite.
"--J'm'én vos vous n-n'aller queure tout d'suite!"
qu'alle dit l'boinne fenme sains répliquer.

Mais vlo qu'suspédu à ch'planquer,
Péndaint qu'el récolte alle s'apprête,
Das un tiot cuin, au-dsus d'es' tête,
Ch'compagnon, beyant par hasard,
Aperchut un grous morcieu d'lard,
L'aveind et pis l'jette das l'marmite.
Chl'ouvrage alle est foite vite et vite !
"Motus! qu'i dit, vingt nom d'un quién !
"Feut pont qu'el fenme a n'voiché rien.
"Nou soupe ecménche à prénde tornure.
"J'én bave d'avanche, ej vous assure!"
L'fenme alle rapporte el provision
D'légoeumes, qu'o z-énfique das ch'bouillon.
"Tandis qu'os foites cuire vou grosse pierre,
"J'marche traire em' vague", qu'alle dit l'mémère.

Sitoût qu'alle est partie, sains 'rtard,
D'ech coeudron is défiqu'tent ch'lard,
Qui disparoit das l'fond d'leu bouque
Comme si qu'is avalloitt' ène mouque...
Quand l'fenme alle rénte avu sèn sieu,
I n'restoît mie rien d'ech morcieu !

Ch'coeup-chi, vlo nou soupe qu'alle est prête
A trémper, chacun prend s'gatt'lette.
Grand-mère, alle vut s'part d'ech fricout,
Qui sènt si boin, qu'o si boin goût.
Chacun foit honneur à l'cuisine
En s'én purléquant ses babouines.
Vraimént, pour ène soupe à cailleux,

Ch'étoit quequ'cose ed merveilleux !
Tout d'un coeup, n-én vlo ène d'affoire !
Vlo l'pauvré fenme qu'a s'met à braire...
"Quoi qu'i diro mn'honme én réntrant ?"
Qu'a s'écrite, au ciel erbeyant,
"N-én vlo du bieu, ch'n'est mie croyabe !
"Ch'est affreux ! ch'est abominabe !
"N-y'o das nou moison un voleu
"Qu'o décroché ch'lard ed sén cleu,
"Qui servoit à ch'peuve invalide
"Pour li graissier sn'hémorroïde!!!"

UN RÉDEUX

Das ch'marais communal, Tiot Pierre
Wardoit ches vaques l'esmangne dernière,
Vu qu'sén père, ech vaquer Gustin,
Préndoît ène purge, orde d'ech méd'cin,
Pace qu'il avoit l'grippe espagnole...
Tiot Pierre étoit ch'preume ed l'école.
Ch'marister, qu'én foisoit du cas,
L'poussoit pour ech certificat.

Sains rougir d'ech métier d'sén père,
Cho n'étoit mie grandmément sn'affoire
D'erbeyer ches vaques, à loisir,
A graindes gueulées leu panche émplir.

"Quoi foire, don, qu'i bugeoit das s'tête,
"Pour atténde qu'el journée fuche foite ?"

Mais l'vlo qui trouve ène invéntion :
D'bouzos i ramasse ène portion,
Avuc del terre i lses patrique,
Conme un archetèque i fabrique
Ène salle d'école, avuc ches bancs,
Ches tabes et pis tout l'bataclan.

Ch'marister, qu'avoit fini s'classe,
En feumant s'pipe par ches prés passe.
I voit l'rédrie d'ech galibier,
Qu'avoit usé tout sén mortier,
Pis i l'félicite d'esn' ouvrage
(Fin bién pour un énfant d'esn' âge)...
"Pour qu'cho fuche miux t'airois bién foit,
Qu'i dit, d'rajouter mén portrait.
"--J'y'ai bién pensé, qu'i dit Tiot Pierre,
"Mais j'n'avois pus d'br.. pour vous foire !"

ALLEZ VOUS ASSIR !

Philogonme avoit battu s'femme
A ch'qu'i paroît, si bién qu'el dame
S'étoit énr'tornée chez ses géns
Pou s'disvorcher...n-y'o t-i du séns ?

Ch'étoit ène feumée das ch'village.
Chacun n-én dvisoît...Quel ouvrage !

D'abord et d'ène, un bieu procès ...
Par dévant Môssieu l'Juge ed Paix,
Lalie avoit cité sén moîte,
Pour coeups-blessures, à comparoîte.

Ch'n'est pas l'tout d'dire, feut des témoins,
Sinon, os l'savez, a n'compte point.

Nou juge interrogeoit Madlangne,
Ène vielle fenme qu'étoit leu voisangne :
"J'ai énténu des cris hébreux
"Tout comme si qu'o s'battoit chez eux.
"--Avez-vous t-i vu Philogonme
"Buquer sus s'fenme ?" qu'i dmande echt' honme.
"J'ai énténu, qu'alle dit, sains vir ...
"--Si ch'est cho, allez vous assir."

Mais vlo qu'én foisant s'révérence
Pou s'rénaller das l-l'assistaince,
Madlangne, fut d'peur, fut d'émotion,
Laisse écaper ... ène explosion !

Vlo ch'Juge ... ed Paix, ch'est l'cos del dire,
Fin furiux, qui vut l'foire conduire
En prison !

"L-l'avez-vous t-i vu ?
"--Nan, mais, qu'i dit, j'ai énténu !
"--Si ch'est cho, qu'alle dit sains s'saisir,
"Môssieu l'Juge, allez vous assir !"

TETUSE JUSQU'A L'MORT

Jè n'dis point qu'l'honme fuche un tiot saint,
Os l'savons,y'o des bêtes à viche ;
Y'o des boinnës fenmes,ch'est certain,
Feut l-l'erconnoîte avuc justiche ...
Mettons qu'i y'euche les quate au chént,
Ch'n'est point grandmént,qu'i dit,qu'os dites ?
Supposons l'mitan das chaque séns,
Sains compter l'mienne,pis crions quitte.
Mais chti-chi-lo qui,pour sén lout,
Est énf'nouillé d'ène fenme herchelle,
Et qu'o prénd ch'mawais nimérou
A ch'tirlotage,ch'est l'pastorelle !
Vlo l'histoire
D'mén cousin Magloire.

A proupous d'bottes et pis dé rién,
S'fenme el-l'agonisoit d'sottises,
Li répondant comme à nou quién,
Ly'én foisant vir des verdes,des grises.

Phrasie,quand sén rouge i montoit,
Dégoisoit un cap'let d'injures,
Pis des mouts comme s'i n-én pluvoit !
Du heut én bos . Quelle émbouchure !

Magloire conservoit sén sang-froid,
Et pis laissoit caire echl'orage,
Froid comme ech martieu d'Saint Eloi,
Tandis qu'es' fenme écumoit d'rage.

A forche ed tirer sus ch'cordieu,
A l'fin des fins,i feut qu'i casse,
Comme i suffit d'ène tiote goutte d'ieu,
L'déraine,pour foire déborder l'tasse.

Magloire,qu'étoit décatouilleux,
Un bieu jour,par stra-ordinaire,
En s'éntendant traiter d'"pouilleux"
Das ch'catéchime d'Phrasie,s'mégère,
Pis d'"ivrongne",coire pa-dsus ch'marché,
--Vu qu'il avoit bu ène tiote goutte,
Bién qu'i n'fuche point un débeuché,
Pis s'étoit amusé én route--,
L-l'o mal prénd,ch'coeup-chi,pour ène fois,
Attrape par sén cotron s'méquaine :
"L'diros-tu coire,cré nom des bois ?
"--Pouilleux !" qu'alle crie à perde haleine.

Magloire ene foit ni ène ni deux,
 A bras l'corps el vlo qui l-l'émporte
 Das s'cour, près del mare à crapeuds ...
 Alle crioit, gambilloit, qu'importe !
 "Si tu l'dis coire, j'tè vos neyer !
 "--Oui, pouilleux! pouilleux!" qu'alle réplique.
 Pour lors, d'un seul coeup, das ch'bourbier,
 Jusquo s'boutaine, ouf! il l'énfrique.
 "Pouilleux! Pouilleux! qu'alle répétoit,
 "Pouilleux chént fois pis pouilleux coire!"
 Pus eque Magloire el-l'énfonçoit,
 Phrasie, à déhoigner s'maquoire,
 Crioit "Pouilleux!" sur tous ches tons,
 Tout én barbotant das l'babaque
 Qu'étoit au rase ed sén ménton :
 "Pouilleux! Ivrongne! Pouilleux! Polaque!"
 Si bién qu'Magloire edviént furieux :
 "Ah! qu'i dit, tu t'tairos, pétête,
 "Pis tu n'm'appell'ros pus pouilleux,
 "Quand tu n-n'airos par dessus l'tête !
 "Tiéns! bois un coeup!"

Vlo l'fenme das ch'bain,
 Qu'a s'adébot à meume del badrouille,
 Mais tout d'un coeup alle sort ses mains
 Pis alle foit seigne ed tuer des poux
 Avuc ses ongues, cho, ch'est pus pire !
 Dpuis l-l'avénture, cht'homme est résoud
 A tout éndurer sains rien dire ...

Enhui, ch'est quasimént glorieux,
 Dpuis qu'nos braves poiyus qui font l'guerre
 Sont maqués d'poux, muchés das l'terre,
 Avuc eux d'ête traité d'pouilleux !

CONTES ET DIRIES
(1930-1931)

CH'CLOUSSE, EL CAPLUTE ET PIS CH'BAGUET
(Le Crapaud, la Chenille et le Noyau)
Fabe

Un viux grous clousse qui s'croyoit bieu
(En vérité, i n'est qu'dë s'croire :
N-y'o t-i rien d'pus laid qu'un crapieud!),
S'foisoit-i point honneur et gloire
(Grous bête ed clousse) d'vive én réntier
Das un treu, pa-dsous ène grosse pierre
Qu'étoit à ch'pied d'un galiettier,
Pus héreux qu'tous ches clousses del terre.

O dit qu'ech diabe, quand il est viux,
A l'fin d'ses jours, i s'foit n-ermite.
Ch'clousse edv'nu cachieux pis poussieux,
Comme li s'étoit foit triglodyte.
Vu qu'il étoit resté garçon,
Rapport à s'sale pieu pis à s'brongne,
Il avoit foit vie d'polisson,
Etoit débeuché pis ivrongne.
Mais ch'témps passé étoit z-hier !
I n'avoit pus qu'es langue ed boinne,
J'vux dire ed mawaise, pis dl'amer
Plein sén coeur et pis plein s'cacouenne.

Quand il étoit assis à ch'pron
Ou qu'i béyoit par el guignette
D'es' cambuse, avu sén yux rond,
Ch'n'étoit qu'des proupous malhonnêtes.
O 'rchuvoit sén prêt én passant.
A tout chacun foisant insulte,
Pour lors i rancunoit, ch'malsant,
Es' voisaine, ène belle tiote caplute.
A coeuse ? Os l'sairez un bieu jour,
J'aimé miux l'raconter tout d'suite,
Qu'i li avoit dvisé d'amour,
Pis os croyez ! ch'viux triglodyte !
Mais qu'alle l'avoit traité d'coeuqu'mal,
Ed mal éclous et pis d'polaque,
Et pis qu'il étoit, chl'animal,
Laid, à foire échorter ène vague.
"Seute, crapieud, seute ! os airons dl'ieu !"
Qu'alle cantoit l'caplute à ch'compère.
"Tu t'tairos, pétête, hé, merciueu !"
"Chétive insèque ! caca del terre !"

Bref, ch'étoit ène rancoeune à mort,
Par un drame falloit qu'cho finiche.

Ch'clousse il étoit pus fort eque fort
Conte ène peuve caplute. "Qué suppliche
"Qu'j'invéntrois bién pour el coeuquer ?"
Qu'alle pénsoit ramonch'lée das l'muche.
Où qu'ch'est qu'alle alloit s'émusquer
Conte ech vènt pis l'pleuve,el tiote puche ?
"J'ai mn'idée,qu'alle dit tout d'un coeup,
"Un nid d'ais n'est mie un nid d'mouques.
"Tout chaque jour edpuis qu'i foit coeud,
"Après prangère,es' pipe à s'bouque,
"I s'étampit lo,sus ch'gazon,
"Au l'ombe d'echl'abe,sus l'pos d'es' porte.
"Dé s'pieu gliante j'airai raison,
"J'el' bersill'rai,qu'el diabe m'émporte !"

"Hé! bojour,môssieu du crapieud !
"Ch'est mi,vou voisaine el caplute !
"Cmént qu'o vo ? Quoi qu'os dites ed bieu ?"
Qu'alle dit d'ène voix douche comme ène flûte.

"Tiéns don! qu'i dit én s'erquiquant,
"I n'est d'si long jour qu'el nuit caiche !
"Ch'est ti,lo,m'tiote crotte,emn' énfant ?
"Deschénds un molet qu'ej t'erbayche ...

"--Os volez-vous t-i m'foire plaisir ?"
Qu'alle répond l'tiote d'un air aimabe.
"Tu sais qu'pour ti,j'em' frois moirir,
"Mais jë n'pux mie grimper à chl'abe !
"--Restez où qu'os êtes,os êtes bién.
"J'm'én vos vous foire vir emn' adrèche.
"--J'edmande mie miux,vingt nom d'un quién !
"Mais pour cho,quoi qu'i feut qu'ej foiche ?
"--Os allons juer à ch'ju d'tonnieu.
"Ouvrez vou gueule pour foire ech mille ;
"J'vous énvairai d'là-bas én heut
"Ene belle galiète,qu'alle dit l'echnile.
"Si os l'erchuvez adroit'mént,
"Bién comme i feut,das vou gargatte,
"Os n'airez point perdu vou témps :
"J'irai vous foire ène tiote lalatte."

Ch'clousse amiaulé est fin contént,
Comme un héroir es' bouque a s'ouve.
I bave d'avanche ed contént'mént,
Pis s'aponne comme ène glaine qu'alle couve.

L'caplute prénd ses gambes à sén cou,
Alle grimpe à ch'couplet dl'abe,el bête.
Alle décoisit ch'baguet l'pus grous,
Pis alle sçoie l'queue del galiète,
Qui s'én vo caire comme un cailleu,
Berlouff,flouc,au fond del gargatte

D'ech clousse, qui dviént rouge, ganne, pis bleu,
Das sén gasiou énfique es' patte
A seule fin d'es' foire dévomir.
Ch'meutit baguet deschénd, l-l'éntoque,
Li bouche sén treu d'air ... Feut moirir !
O l-l'énténd hanser comme un phoque.
I grinche ses mousses, sort ses guernons,
Raque sén v'nin, foit cul pa-dsus tête,
Tout én jurant des nom des noms !
Pis...ch'est fini...l'justiche est foite.

MORALE

I n'feut qu'un coeup
Pour tuer ch'crapeud.
Quand os maingez des galiettes,
Laissez ches baguets das ls'assiettes.

CH'CUL GALEUX

Quoi qu'on nous foisoit point accroire
Dur comme el fer,peuves innocents !
Pour quant à mi,j'em' rappelle coire
L'peur qué j'ai ieue das mén joéne témps
D'ches carimaros,d'ches chorchelles,
D'ches lattusées,d'ches briquassis,
Pis d'toutes sortes d'inventions parelles
Pour ches marmailles ed nous poys.
Tout cho,ch'étoit des épeutoires
A foire tranner ches tiots mouqu'rons...
Mais d'ches contes et pis d'els' histoires
D'Robert-mon-onc',quoi qu'os dirons ?

Das ch'témps passé,d'foire des voyages
On avoit mie grandmént l'loisir,
Pisqu'on avoit point l'avantage,
Comme énhui,d'prénde ches trains d'plaisir.
Pour ches galibiers,l'grainde affoire,
Quand qu'is avoi' l'âge ed raison,
Ch'étoit d'aller Amiéns à l'Foire
Del Saint-Jean,momént del saison.
L'pire ed tout,ch'est l'cirémonie
Obligatoire el première fois
A l'porte d'Amiéns ... quelle avanie !
Diu ! qu'i y'o t-i des drôles ed lois !

Pour lors,avant d'réntrer das l'ville,
I feut baisier l'cul d'ech galeux !
D'roboler,ch'est peine inutile,
Vu qu'ch'est l'orde ed ches cadoreux !
Pour récapper del pénitence,
S'agissoit d'montrer à ch'gablou,
A seule fin d'avoir ène dispénse,
Un cailleu treué d'miténbout.
J'ai ieu bieu dire et pis bieu foire,
Ermuer ches monts,suer sang et ieue
A tracher ches camps én gaquère,
Pour trouver ech meudit cailleu !
Nous vlo partis das nou carrette
A beudet,tout cahin-caha,
Chemin foisant,j'bugeois das m'tête
Cmént qu'ej frois pour sortir dè d'là.
J'm'acoufte edsous ch'cotron d'em' mère,
En ertenant mn'expiration,
Quand o z-arriva à l'barrière
D'echl octroi d'ech faubourg Noyon.

"Os n'avez rien das vou voiture,
Qu'i dit ch'gablou, à déclarer ?"
Mén père i dit "Non!" d'ène voix sûre.
"Si ch'est cho, os pouvez réntrer."
Hue, Martin ! Më vlo saqué ! Fut-che !
Os pensez si j'étois hureux
Quand j'em' sus défiqué d'em' muche :
J'n'avois point baisié ch'cul galeux !

Quoi qu'on nous foisoit point accroire
Dur comme el fer, peuves innocénts !
Tout chaque ainnée, j'em' rappelle coire
L'peur quë j'ai ieue das mén joéne témps !

CHO N-N'EST

(Conte gras)

Tiot Batisse et ch'cousin François,
A forche ed tiots pouts pis d'grosses gouttes,
D'chez ch'débitant ronds comme des pois,
Pour s'n'aller jouquer s'mett't én route.

Comme o n'voyoit én broque én yux,
Surtout én sortant del leumière,
Is zigzagoitt't à qui miux miux,
Pisqu'i n-y'avoit ni ciel ni terre.

Tiot Batisse, qui marchoit ch'premier,
Das un royard foit ène glichade
En tornant ch'cuin d'ech cabar'tier,
Pis caït mort-z-ive à l'palissade.

Prénd d'ène tranchée, ch'cousin François
(Vu qu'nécessité n'o pos d'loi),
Es' déboutonne,
Et pis s'aponne ...
Soulagé, i porsuit sén qu'min
Tant bién qu'mal, sains pénsér à rién,
Ni s'occuper d'sén camarade,
Qu'il avoit erchu sn'éclichade.

Chti-chi, au bout d'un tiot moment,
Es' réveille et pis 'rprénd ses sèns.
I s'tâte, comme un homme qui s'dégrise ...
Et met ses mains das l'marcandise.

"Cho n-n'est! qu'i s'écrite, nom dé zeu !
"Ej n'ai point d'sanche !
"Qu'o z-est-i bête quand o z-est seu :
"J'ai quié sus m'panche ! "



Pisqu'i n-y'avoit ni ciel ni terre ...

TU COISIROS

Philogonne pis Lalie, s'méquaine,
Etoi' invités à Bieuquesne
A ch'mariage del fille à Tiot Min
Avu ch'fiu d'ech cousin Gustin.

Comme Lalie étoit ène rédrie
Capabe, én foit qu'ed flamiqu'rie,
Pour foire des flans pis des watieux,
Alle étoit partie ed chez eux
L'veille pour aller aidier s'cousine
Pis ses gèns à foire el cuisine.

Avant qu'ed partir ed Veucourt,
Avu ses painiers, à ch'tiot jour,
Alle avoit dit à Philogonne :
"Pis qu'tu vénros edmain, mén honne,
"Avu l'voiture, tu m'apportros
"Nous nippes ed noce, et coetero."

Pis alle li foit vir das chl'ormoile
Ses bos bleus, esn' equ'mise ed toile,
Ses gants filoseille das ch'tiloir,
Sus l'planque én dsus sén bieu chinoir ;
Sus l'eute, sén cotron blanc pis s'jupe ;
Das ène boîte, sén capieu à huppe,
Sén corset, ses souliers vernis.
Sus l'tablette d'én heut, ses habits,
Sén patalon, gillet, lévite,
Sains oublier sén décalite ...

Si bién qu'én s'elvant au matin,
Logonne y perdoit sén latin.
"Tiot! qu'i dit à sén domestique,
"I n-én sro ch'qu'i n-én sro, bernique !
"Avu ses treinte six commissions,
"L'patronne a m'donne des congexions
"Das m'tête : à nous deux, dans l'carriole,
"Cartchons chl'ormoile pleine ed bricoles
"Pour ête seûr d' n'point n-n'oublier."
Pis l'vlo parti franc du collier ...

Mais én arrivant à Bieuquesne :
"Ch'est-i qu't'es fou ? " qu'alle dit l'méquaine.

"Tu m'éntoquois d'tes émborros,
"Bey, vlo l'ormoile, tu coisiros ! "

VOCABULAIRE

N.B.- Les définitions données entre guillemets sont tirées du Lexique picard du Sud-Amiénois (sauf indication contraire).

-A-

action (s.f.) ardeur.

aponé (adj.) accroupi, agenouillé.

appâter : "appâter, donner de la nourriture."

assoler (s') : "se marier, s'amouracher sottement".

-B-

baguet (s.m.) noyau.

berluré (adj.) "ébloui, trompé, qui a la berlue."

beudler : "crotter, salir de boue."

briquassis (s.pl.) On faisait peur aux enfants en leur parlant des briquassis et des lattusées, créatures terribles ! On pouvait ensuite se moquer de leur frayeur en leur disant qu'il n'y a rien à redouter de "briques assises" ou de "lattes usées" !

broque (s.f.) dans l'expression "o n'voit én broque én yux" : on ne voit ni dent ni oeil (il fait très sombre).

bziner : "Sén sang bzine dans ène gatte" (L'Tripée d'ech cou-san Batisse) = son sang jaillit dans une jatte.

-C-

cacouenne (s.f.) cervelle.

caïonnir : "devenir chenu, blanchir."

cambuse (s.f.) petite maison mal faite ou vétuste.

caplute (s.f.) chenille.

carcaillou (s.m.) "caille".

carimaro (s.m.) sorcier.

cheuchon (s.m.) "compagnon, associé." foire cheuchon : "faire part à deux, s'associer."

clicher : agiter le loquet d'une porte.

clousse (s.m.) crapaud.

coeuqu'mal (s.m.) cauchemar.

composeux (adj.) qui aime critiquer et discuter.

confitébor (s.m.) "second chantre, chantre à gauche."

couvet (s.m.) "chaufferette en terre cuite."

crignon (s.m.) grillon. L'expression "avoir des crignons das s'tête" signifie : être préoccupé, angoissé, et même : ne plus avoir tout son bon sens.

-D-

débistrique (adj.) "difforme, mal arrangé."

déhoigné (adj.) disloqué.

diries (s.f.pl.) "médisances, bavardages, cancans."

drière : derrière.

-E-

ébeubi (adj.) stupéfait.

éclichade (s.f.) éclaboussure, ce qui gicle ou jaillit.

éncorcher : endurer, supporter, subir.

énf'nouillé (adj.) embarrassé.

-F-

flamiqu'rie (s.f.) pâtisserie.

fricout (s.m.) le repas ; le plat qu'on est en train de cuisiner.

-G-

galiettier (s.m.) merisier ou cerisier des bois.

gambiller : agiter les jambes.

gatlout (s.m.) "petite jatte, écuelle."

guernon (s.m.) le crapaud "sort ses guernons"... Il s'agit peut-être de ses griffes ? Seurvât, dans son Lexique, traduit guernon par "moustache"... Dans le Lexique picard des parlers ouest-amiénois, de M. René Debrie (Université de Picardie, 1975), on lit : "guernon, s.m., tache noire sur la peau, Dl 63; on précise à Pé 56 : taches sur le visage." ...Peut-être s'agit-il alors des pustules du crapaud ?

guignette (s.f.) "petite ouverture dans un pignon ou dans un mur."

-H-

halbran (s.m.) "terme de mépris, mauvais sujet".

héroir (s.m.) "broie, maque ou brisoir servant à broyer les tiges de lin."

heutons : cf. hoton.

hoton (s.m.) "paille où il reste encore du grain, grain non vanné."

"J'erbots mes heutons" : je ne parle que de moi et je vous ennue. Peut signifier également "je radote" et même "je délire".

houbrieu (s.m.) "émouchet".

-L-

lapide (s.m. et f.) "Pauvre lapide : pauvre diable."

lattusées : cf. briquassis.

-M-

mahonner : "bredouiller".

malsant (adj. et s.) malfaisant.

malsaveur (s.f.) "coeur d'malsaveur" : "coup maladroit, coup malheureux."

mamonner : "mâchonner, mâcher mal." Grommeler.

meudimént : "de manière blâmable, regrettable."

mirer : viser, mettre en joue. Variante : miler.

mitan (s.m. et f.) dans l'expression "l'mitan d'sén lit" : sa femme !

mousses (s.f. pl.) lèvres.

mouzu (adj.) "mécontent, boudeur, de mauvaise humeur."

m'sure (à) : "parfois, de temps en temps."

-N-

nène-part : nulle part.

-P-

peupler ou peuprer : parler.

placul (s.m.) cave non maçonnée.

-218-

plet (s.m.) brin, rameau ... "un plet d'séhu": une branche de sureau.

pron (s.m.) perron.

-Q-

queue d'arongne (s.f.) nuque. "I gratte es' queue d'arongne." Variante : queue d'éronne.

queuqueus (s.m.pl.) pieds de porc.

-R-

rabourer : labourer.

ramasser : parler entre ses dents; radoter.

randonner : "donner des coups, résonner; circuler."

'rbrou (adj.) "rebuté, dégoûté, fatigué."

récent (adj.) "raisonnable, non ivre (être récent : avoir sa raison, son bon sens)."

rédié (s.f.) dans Tu coisiros, vieille femme (traduction de M. Debré).

'rfoire (avoir à) avoir des problèmes. Pour une jeune fille: être enceinte.

ridieu (s.m.) talus.

romionner : "marmotter entre ses dents."

rouillère (s.f.) "blouse des rouliers, des paysans."

royard (s.m.) "ornière, fossé."

-T-

tracher : "chercher avec soin."

tranchée (s.f.) colique.

tripée (s.f.) "repas que l'on donne quand on a tué son cochon et où l'on mange la tripaille."

trond'ler (s'): "se jeter par terre, se rouler sur le dos."

TABLE DES MATIERES

page 3	-	Avant-propos
7	-	<u>Première partie : Biographie / Bibliographie /</u> <u>Jugements. La vie de Louis Seurvat</u>
12	-	Bibliographie
17	-	Jugements sur Louis Seurvat
21	-	<u>Deuxième partie : Etude littéraire</u>
27	-	La Picardie de Louis Seurvat
32	-	Seurvat et son temps
37	-	La misogynie
43	-	La maladie et la mort
48	-	La scatologie
54	-	La maîtrise de l'écrivain
67	-	<u>Troisième partie : la langue de Louis Seurvat</u>
69	-	Notes sur le "Lexique picard du Sud-Amiénois"
73	-	Principales oppositions phonétiques
89	-	La grammaire. Particularités de la conjugaison
91	-	Les pronoms personnels
94	-	Les possessifs
95	-	Les pronoms relatifs
96	-	Les démonstratifs
97	-	Articles définis et démonstratifs-articles
119	-	<u>Quatrième partie : Textes choisis</u>
121	-	Un texte révisé
137	-	Liste des textes retenus
139	-	CANCHONS
140	-	Chl'Ange brayeux de l'cathédrale d'Amiens
147	-	L'Cathédrale d'Amiéens
150	-	En 'rv'nant d'chez Barnum
154	-	L'Tripée d'ech cousan Batisse
158	-	Ches z-haricouts
160	-	L'ieu

- page 162 - Sur ches mouais d'ech mois d'mai
165 - Quand ches glaines airont des dents
167 - VINGT-CINQ DIRIES POUR RIRE (1910-1911)
169 - Ch'Boin Diu désargenté d'Talmars
172 - Consulte qui n'coûte point cher
174 - Conte del veillée
176 - Ch'malhureux pis l'mort
178 - Ch'mounié pis l'vaque
179 - Un mau d'bête
181 - Picardilles (II)
183 - POUR UN TIOT NOM (1912)
189 - QUATRE CENTS PROVERBES ET DICTONS PICARDS
(1919)
195 - UN QUARTERON D'CONTES (1923)
197 - L'soupe à cailleux
200 - Un rédeux
201 - Allez vous assir !
202 - Têtuse jusqu'à l'mort
205 - CONTES ET DIRIES (1930-1931)
207 - Ch'clousse,el caplute et pis ch'baguet
210 - Ch'cul galeux
212 - Cho n-n'est
213 - TU COISIROS
215 - Vocabulaire